



poche noire

Peter Cheyney

De quoi se marrer







poche noire

Peter Cheyney

De quoi se marrer



PETER CHEYNEY

De quoi se marrer

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN WEIL

Nrf

GALLIMARD

Titre original : YOU'D BE SURPRISED

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. © *Editions Gallimard*, 1948.

I

LA COPINE

Si vous pouviez me voir en ce moment, vous rigoleriez, je vous le jure. Je fais une drôle de bobine sur ce bateau suédois qui fait des zigzags dans la nuit, avec un petit roulis approprié, à cause des sous-marins boches.

On ne peut même pas fumer sur le pont de ce rafiot. Parce que, dans cette noirceur épaisse, si vous allumez un briquet, c'est comme si vous tiriez un feu d'artifice. Et les Fridolins en profitent pour vous balancer tout de suite une torpille.

Je me demande à quoi ça sert que ce bateau-ci soit neutre, que son commandant soit neutre, et que moi aussi je sois neutre. Je vous dis que le gars Adolf est un monsieur trop pressé. La guerre d'Europe est à peine commencée, et il fait déjà des mistoufles à tout le monde.

De temps en temps, pour me distraire, je me balade autour du bateau. Mais, chaque fois que j'atteins le pont couvert, je tombe dans les bras d'une poule qui se cramponne à mon cou et me demande si je ne pourrais pas l'aider à trouver sa cabine. Il faut que je me débatte et que je trouve, à chaque coup, une excuse. Parce que je ne m'en ressens pas pour cette souris. Je l'ai repérée pendant le dîner. Elle ne me quittait pas des yeux. Et je l'avais trouvée drôlement toquarde.

Je ne sais pas si vous l'avez déjà remarqué, mais ce sont toujours les poules moches qui vous tombent dessus dans le noir. Ces souris-là se perdent toujours dans l'obscurité. Ça n'arrive jamais aux belles filles. Ou alors si, parfois, il y en a une qui s'égare, vous pouvez être sûr qu'un autre gars trébuchera sur elle avant vous.

Quant à la logique des femmes, vous savez, comme moi, qu'il n'y a pas moyen de s'y retrouver. Même les gars qui ont un super cerveau sont forcés d'avouer que ça les dépasse.

Un exemple : un soir, à New York, je racontais l'histoire de ma vie à une délicieuse poupée blonde. Ça la passionnait, littéralement. Tout d'un coup, elle me jette une œillade pâmée, comme Casanova lui-même n'a jamais dû en recevoir, et elle me dit :

— Lemmy..., vous êtes mon héros, mon Marc-Antoine. Vous êtes l'homme de mes rêves...

Puis elle glisse ses bras autour de mon cou, le serre avec passion, et m'attire vers elle avec la puissance irrésistible d'un champion de catch. Elle approche sa bouche de la mienne... et voilà le téléphone qui se met à sonner dans la pièce voisine.

Elle y va et, quand elle revient, je vois qu'il y a quelque chose de changé. Elle me regarde comme si j'étais un poisson avarié. Et elle me dit d'une voix à faire tourner la mayonnaise :

— Allez-vous-en, Lemmy Caution ! Allez-vous-en avant que je vous gifle !

Je lui demande ce que ça veut dire, et elle me répond :

— C'est mon mari qui vient de téléphoner. Il paraît qu'il est en ce moment *avec vous* au Palais des Sports, que les matches de boxe y sont magnifiques, et que vous passez tous les deux une soirée épatante.

Puis elle me foudroie du regard, et ajoute :

— *Rien* n'est donc sacré pour vous autres, hommes ? Ce qui prouve que la logique tout court et la logique féminine, ça s'écrit tout pareil, mais ça ne se ressemble pas.

Avec un gros soupir, je me balance hors de ma couchette, et je m'envoie une rasade de whisky, histoire de secouer ma torpeur. Puis je m'en vais faire un tour sur le pont. Le vent est tombé, mais le ciel est noir comme l'enfer et le bateau est toujours plongé dans la plus stricte obscurité. Au moment où je passe devant la cabine du capitaine, je l'entends jurer en suédois. Ça fait comme une sorte de beuglement enroué qui me remplit d'aise. Ça traduit exactement ma façon de penser en ce moment.

J'entre dans la cabine de radio. L'opérateur est un brave petit gars qui s'appelle Larsen, avec des cheveux tout blonds et des yeux tout bleus, un vrai lardon.

— Alors, qu'est-ce que nous devenons, Larsen ? Dis-je.

— Je ne sais pas au juste, mister Hickory, il me fait. Le capitaine, il dit que nous arriverons au Havre vers neuf heures, ce soir. Il dit que nous sommes O. K. maintenant. Il dit qu'il n'y a plus de danger des torpilles par ici. Oui ?

Je fais marcher mon cerveau rapidement. Peut-être que je peux avancer mon boulot. De toute façon, je vais essayer. Parce que moi, je dis toujours qu'il ne faut jamais laisser dormir les choses.

— C'est bon, vieux, dis-je. J'ai deux radiogrammes à envoyer. C'est pressé. Expédie-moi ça en vitesse.

Et je lui griffonne les deux messages.

A Miss Géraldine Perriner, Hôtel Dieudonné, Paris, France.

Arriverai Paris cette nuit venant du Havre. Stop. Indispensable que vous me rencontriez cette nuit même à minuit et demi dans le vestibule du Siedler's Club, rue des Grecs. Stop. Nécessaire que personne ne le sache. Stop. Portez bouquet trois gardénias pour que je vous reconnaisse. Stop. Cette entrevue à la requête de votre père. Stop. Hickory, Transcontinental Detective Agency. Stop. Fin.

A Rodney Wilks, Hôtel Rondeau, boulevard Saint-Michel, Paris, France.

Arriverai Paris cette nuit. Stop. Je suis Cyrus Hickory, de la Transcontinental Detective Agency, chargé par Willis T. Perriner de retrouver Buddy. Stop. J'ai envoyé radiogramme à Géraldine afin qu'elle me rencontre cette nuit, à minuit et demi, au Siedler's Club, rue des Grecs. Stop. Soyez-y aussi. Stop. A bientôt. Stop. Caution. Stop. Identité Bureau Fédéral Investigations C47. Stop. Fin.

Larsen me promet d'envoyer ces deux radios immédiatement, et je retourne dans ma cabine pour y piquer un petit roupillon. Parce que je dois vous dire que je n'aime pas du tout ce boulot dont on m'a chargé. Et quand je n'aime pas quelque chose, j'essaie d'y penser le moins possible en dormant le plus possible. Ça ne fait de mal à personne, ça repose l'organisme, et ça ne coûte rien.

Ma première pensée, en me réveillant, c'est qu'on a dû essayer de me supprimer pendant mon sommeil. Parce que j'ai l'impression qu'on m'a fourré dans la bouche la moitié d'une descente de lit. Après vérification, il ne s'agit que de ma langue. C'est la faute au whisky de mauvaise qualité.

Je me lève, je me refais une beauté et j'enfile mon gros pardessus. Puis je grimpe sur le pont. Dans tous les coins, à la lueur des faibles lumières qui sont permises maintenant, je vois des passagers qui

regardent du côté de la terre avec un air joyeux et soulagé.

J'aperçois mon garçon de cabine qui monte la garde près de mes bagages. Je vais le retrouver, et il me dit que nous accosterons dans un quart d'heure. Je lui file son pourboire, puis j'allume une cigarette et je vais m'accouder à la lisse et jeter un coup d'œil de biais sur le pont couvert. Dans un coin, assise de travers sur une chaise longue, je vois une petite.

Je regarde cette poule avec comme qui dirait de la stupeur. Parce que je me demande comment j'ai pu faire, ces jours-ci, encagé sur ce rafiote, et furetant dans les coins, pour ne pas avoir repéré jusqu'à maintenant un aussi joli morceau.

Il y a une ampoule bleue allumée juste au-dessus d'elle. Ça suffit pour qu'on puisse juger de sa silhouette en général, et de sa géométrie en particulier.

Je vous le dis : elle a une de ces paires de jambes qui vous laissent rêveur pendant cinq minutes.

Moi, les jolies jambes, ça me produit un drôle d'effet. Un gars qui a fait des études et qui est un copain à moi, m'a raconté un jour qu'autrefois, dans la Rome antique, il y avait une môme qui s'appelait Messaline. Elle avait des gambilles faites au compas, au point que les gars de ce temps-là en devenaient cinglés et qu'ils se faisaient hara-kiri à cause d'elle. Eh bien, c'est une chose qui ne m'étonne pas !

Pendant que je suis plongé dans ces réflexions profondes, la poupée en question allume une cigarette. La flamme du briquet éclaire son minois... et je mets ma main sur ma bouche pour ne pas beugler. Parce que je connais très bien cette môme. Elle s'appelle Juanella Rillwater. Et c'est une mignonne qui sait nager. Quand son mari – Larvey Rillwater – a besoin de son aide, elle sait lui donner un petit coup de main pour faire sauter les coffres des banques. J'ai déjà eu l'occasion de vous en parler.

Ça me fiche un sacré coup, et je me mets à réfléchir. C'est que ça me semble un peu bizarre que cette poupée traverse la mare aux harengs sur le même rafiote que moi.

Si vous connaissiez bien Juanella, vous comprendriez mon inquiétude. Parce que cette môme-là a de la suite dans les idées. Et qu'elle m'a déclaré un jour qu'elle avait le béguin pour ma pomme.

Juste à ce moment de mes réflexions, le bateau prend un coup de

roulis. Pour ne pas m'étaler, je me cramponne à une pile de bagages et je sens sous mes doigts une petite guitare, un ukulélé. Aussitôt, je m'en empare.

Je ne sais pas si je vous ai jamais dit que je suis un gars poétique et que, lorsque je ne galope pas à la poursuite de zèbres dangereux, je n'ai que des pensées comme qui dirait éthérées. Et ça se rapporte presque toujours au beau sexe.

J'attrape le ukulélé et je commence quelques arpèges. Je regarde autour de moi. Personne à proximité. Alors je me penche sur la lisse, et j'improvise pour la même une chanson. Voici ce que je lui envoie :

Ah ! Si le gars Casanova Pouvait te reluquer, ma belle, Son p'tit cœur ferait tra-la-la Et il se dirait : « Madonna ! J'ai jamais vu d'poupée comme elle. Pourtant j'en connais des kyrielles. »

Juanella se penche en avant pour voir d'où tombe cette jolie musique. Elle hausse une épaule. Je continue :

Les poètes aiment les fleurettes, Et les joueurs aiment le baccarat. Moi, la chose qui me rend fada, C'est une paire de jolies gambettes. Alors j'suis tout émoustillé D'contempler La géométrie, Et j'achèterais tous les billets Si t'étais l'gros lot d'une loterie.

Si donc, un jour, t'as la tristesse D'voir ton p'tit cœur rester vacant, Moi qui suis plein de dévouement, J'viendrai l'occuper, en vitesse.

Juanella quitte son siège, lève la tête vers moi et m'apostrophe :

— Dites donc ! Est-ce que vous vous prenez pour Bing Crosby ?

Puis, d'un seul coup, elle me reconnaît. Elle recule d'un pas, comme si elle était épatée, et s'écrie :

— Par exemple ! Je veux bien être changée en statue de sel si c'est pas là Lemmy Caution. Oh ! Lemmy, c'est la première joie que j'éprouve dans ce voyage. Moi, je...

— Crie pas si fort, Juanella, dis-je. Et si ça ne te fait rien, essaye d'oublier que je suis Lemmy Caution. Parce que, en ce moment, je ne suis pas ce zèbre-là. Je suis Mr. Cyrus T. Hickory, de la Transcontinental Detective Agency of America.

Je descends les quelques marches, et je viens tout près d'elle.

— Sans blague ! fait-elle avec un sourire en coin. C'est la première fois que j'entends parler d'un *G'Man* qui se fait passer pour un roussin privé. Il faut que ça soit pour un motif sensationnel !

— Peut-être que oui, peut-être que non, dis-je. En tout cas, je voudrais savoir ce que tu fais sur ce bateau. Premièrement, tu sais qu'après avoir obtenu de la Cour fédérale la suspension de la condamnation de ton mari, l'année dernière, parce qu'il m'avait donné un coup de main dans l'affaire du gaz de combat, vous vous êtes engagés, lui et toi, à ne pas quitter le territoire de l'Union. Et pourtant, c'est ce que tu fais en ce moment. Deuxièmement, en tant que membre du Bureau Fédéral d'Investigations, j'aimerais savoir ce que tu viens faire en France. Les gars de ce pays ont suffisamment de boulot sur les bras avec cette guerre, sans t'avoir, en plus, sur le dos. Troisièmement, quand je t'ai aperçue tout à l'heure, je me suis dit, mentalement, que tu es encore plus belle même qu'autrefois – ce qui n'est pas peu dire !

Elle sourit et remet en place une petite mèche de cheveux que le vent fait voleter. Puis elle s'approche tout contre moi et me dit d'une voix comme qui dirait séductrice :

— Lemmy, je voudrais savoir une chose. Crois-tu qu'un grand gaillard, qui a du charme tout en étant *G'Man*, pourrait s'oublier au point de devenir humain et gentil ? Crois-tu qu'une pauvre petite femme comme moi, qui a un passé assez mouvementé mais qu'elle regrette à chaque heure du jour, et tout particulièrement le dimanche, pourrait s'amender ? Et crois-tu que, dans ce cas-là, le *G'Man* voudrait bien faire la culbute avec elle ?

— Ecoute-moi, Desdémone, dis-je, en faisant appel à tout mon sang-froid et à ma connaissance du dénommé Shakespeare. Si tous les gars à qui tu as joué cette comédie de la passion se tenaient par la main, leur chaîne ferait le tour du monde. Et, en ce qui me concerne, je n'essaye jamais de tomber une poule sur le pont d'un bateau, quand le vent souffle assez fort. De peur que ça le fasse chavirer.

— O. K., dit-elle. J'ai compris. Je suppose que tu as quelqu'un d'autre.

Puis, d'une voix comme qui dirait mouillée, elle se lamente :

— Pourquoi n'y a-t-il que Larvey qui m'aime ? N'y a-t-il donc que mon mari qui ait du cœur ?

Puis elle ajoute, d'un ton dramatique :

— Est-ce que ça sera toute ma vie comme ça ?

Et, avant que j'aie pu m'en défendre, elle plonge sur moi, m'entoure le cou de ses bras et m'embrasse avec frénésie. Comme si c'était son dernier jour sur la terre.

Enfin, j'arrive à la détacher de mon cou et je la porte sur sa chaise-longue.

— Ecoute, Juanella, dis-je. Tout ça, c'est très gentil, mais ça ne t'avancera à rien.

— Ne crois pas ça, dit-elle. J'aurai, en tout cas, un beau souvenir. Celui d'avoir vu ton doux visage tout barbouillé de rouge à lèvres.

Moi, je fais marcher mon cerveau à plein régime, parce que cette Juanella est une poule qui sait ce qu'elle fait. Et je parie que toute cette comédie est destinée à m'empêcher de lui poser des questions gênantes. Mais je ne dis rien. Je me contente de tirer mon mouchoir et d'essuyer le rouge à lèvres sur ma figure.

Juanella me regarde en coin.

— Dis-moi, Lemmy, reprend-elle. On ne sait jamais si tu blagues ou pas. Etais-tu sérieux, tout à l'heure, avec tes questions ?

Elle est debout devant moi, et montre une humilité angoissée qui amollirait le cœur d'une statue de bronze.

— Tu comprends, Lemmy, reprend-elle, ça m'est égal que n'importe qui essaye d'être dur avec moi. N'importe qui excepté toi. Parce que j'ai le béguin pour toi.

— Laisse tomber, Juanella, dis-je. J'étais tout à fait sérieux avec ces questions, tout à l'heure. Parce que ça me semble une coïncidence trop extraordinaire que tu te trouves sur le même bateau que moi. Et j'aimerais avoir quelques éclaircissements.

Elle se met à rire.

— Ne sois pas idiot, Lemmy. Si je me trouve sur ce rafiot-là, c'est bien parce que je n'ai pas pu en prendre un autre. On n'a pas l'embarras du choix, avec cette guerre qui complique tout.

Elle me regarde, s'interrompt, et reprend :

— Et puis, il y a autre chose. Je ne voulais pas que Larvey puisse

savoir que j'allais m'en aller de chez nous. Alors, quand j'ai appris qu'il y avait de la place sur ce bateau de margarine, je me suis décidée tout d'un coup et j'ai filé.

— Tu es donc en bisbille avec Larvey, Juanella ? Qu'est-ce que tu as donc encore fait ?

— Absolument rien, dit-elle. Mais Larvey s'est intéressé, tout d'un coup, à une poupée blonde. Et j'ai décidé de ne pas être à la maison le jour où il viendra me demander pardon.

Je fais oui de la tête, mais je ne crois pas un mot de cette histoire-là. Parce que je sais que Larvey Rillwater est tellement mordu pour Juanella qu'il ne regarde jamais une autre femme.

Sur le bateau, les gens s'agitent. C'est parce que nous entrons dans le port. L'idée me sourit assez de mettre le pied sur la terre ferme.

— Je suppose, dit Juanella, que ça serait indiscret de demander à Mr. Cyrus T. Hickory ce qu'il vient faire en France ?

— Exactement, dis-je. Mais dis-moi, Juanella, où vas-tu loger, à Paris ?

Elle hésite un instant. Puis elle dit, avec un air cent pour cent innocent :

— Je ne sais pas encore. Je ne me suis pas décidée. Je crois que je jeterai un petit coup d'œil à droite et à gauche avant de fixer mon choix.

— Alors, il faudra que ça soit un coup d'œil rapide, dis-je. Parce que, si tu prends le train de Paris tout à l'heure, tu ne seras pas là-bas avant minuit. Et ça n'est pas beaucoup, une heure, pour jeter des coups d'œil à droite et à gauche. Mais je ne t'apprends probablement rien.

Elle fait oui de la tête.

— Je passerai la nuit au Havre, répond-elle. Je ne continuerai que demain.

— O. K., Juanella, dis-je. Mais laisse-moi te donner un tuyau. Tu sais que tu n'as pas le droit de te déplacer sans la permission de la Cour fédérale ?

— Et alors ? dit-elle. Qu'est-ce qui te dit que je n'ai pas la permission ?

Cette réponse-là me cloue le bec. Evidemment, je n'en sais rien.

— Ça va, Juanella, dis-je pour m'en sortir. Sois une petite fille bien sage et garde tes pieds au sec.

Elle sourit en relevant son col de fourrure.

— O. K., grand bêta, dit-elle. Mais il y a autre chose que je voulais te dire. Quand je saurai où je me suis fixée, à Paris, je te ferai parvenir un mot à l'American Express. Ça te fera peut-être plaisir de venir chez moi boire un verre, un de ces soirs ?

— Plutôt deux fois qu'une, ma belle, dis-je. Mais que dira Larvey, quand il l'apprendra ?

Juanella lève les sourcils.

— Tu penses bien que je ne le lui dirai pas, dit-elle. Alors, à moins qu'il ne devienne fakir, ou qu'il lise dans le marc de café, il n'y a pas lieu de se biler à son sujet. Une femme a besoin de se changer un peu les idées de temps à autre.

Juanella me serre le bras et me quitte. Et je m'en vais à l'endroit où sont posés mes bagages.

Entre vous et moi, j'avoue que je n'aime pas beaucoup cette affaire Juanella. Ça n'est peut-être qu'une coïncidence, mais je me rappelle tout d'un coup que Larvey et sa jolie mère ont été vus à New York, il y a quelque. Il est minuit et quart temps, en compagnie de zigotos qu'on soupçonnait d'être mêlés, de près ou de loin, à des histoires de kidnapping. En tout cas, je ne crois pas une seule seconde l'histoire qu'elle m'a racontée.

Le bateau est maintenant amarré à quai et les passagers commencent à descendre à terre.

Il me vient soudain une idée. J'attrape une de mes valises et je file dix dollars au garçon de cabines pour qu'il passe le restant de mes bagages à la douane et qu'il les dépose dans le train. Puis je file jusqu'à la cabine du radio Larsen. Je n'y trouve que son assistant.

— Vous pourrez peut-être me donner un tuyau, lui dis-je. Il y a une dame, sur ce bateau, qui s'appelle Juanella Rillwater. Vous ne

sauriez pas, par hasard, si elle a envoyé ou reçu des radiogrammes pendant la traversée ?

Il me répond qu'il ne le sait pas, mais qu'il croit que son chef – Larsen – a reçu un message, il n'y a pas longtemps, pour quelqu'un de ce nom-là.

Je file au gars un billet de vingt dollars en lui disant que j'aimerais bien jeter un coup d'œil sur la copie de ce message. Il cherche dans le classeur, mais ne trouve rien. Il me dit que Larsen a l'habitude de fourrer les copies dans sa poche et de ne les classer que plus tard. Il me conseille de revenir tout à l'heure. Larsen ne tardera pas beaucoup.

Je dis O. K., et je profite de l'intervalle pour filer sur le quai et tâcher à voir ce que devient Juanella. Mais ça grouille de monde et je ne la vois pas dans la foule.

Je remonte à bord. Larsen est rentré. Il me tend la copie en question. Je la lis avec un large sourire. Mon inspiration avait été juste. Voilà ce que disait le message :

A Mme Juanella Rillwater à bord du navire Fels Ronstrom. Stop. Cyrus T. Hickory de la Transcontinental Agency doit arriver Paris minuit. Stop. Tâchez de le contacter. Stop. Je suis curieux à son sujet. Stop. Bonne chance. Stop. Le Copain. Stop. Fin.

Nous y voilà donc ! Il apparaît que quelqu'un a lu mon radiogramme expédié à Géraldine Perriner et a demandé à Juanella de ne pas me perdre de vue. Je me doutais bien que cette souris mijotait quelque chose.

Et il me paraît évident que la personne qui a expédié ce radio ignore que je connais Juanella et que Juanella me connaît. Donc, ils ne savent pas que Lemmy Caution est à bord du bateau. Ils ne doutent pas que je sois Hickory. Mais Juanella, qui m'a aperçu, se tient soigneusement à l'écart. C'est peut-être une chance que je l'ai repérée au dernier moment.

Il est minuit et quart lorsque je quitte mon hôtel. Je file vers la rue des Grecs. J'ai télégraphié à Géraldine Perriner de me retrouver là-bas, parce que je pense que c'est un endroit où ni elle, ni moi, n'avons de chance d'être reconnus. Et aussi parce que ça sera pratique pour Rodnev Wilks.

Tout en marchant, je remue dans ma tête tous les faits de cette affaire, et je me demande ce qui a bien pu arriver à Buddy Perriner. Je me creuse aussi pour essayer de comprendre pourquoi la pépée Géraldine se conduit comme elle le fait. Tout ça est bien obscur... et louche.

Voici les faits : Buddy Perriner est un petit gars de vingt et un ans. Il est le fils de Willis T. Perriner, un magnat de l'acier de Pittsburgh. Géraldine Perriner est sa sœur. Elle a cinq ans de plus que lui.

Buddy et Géraldine sont tous les deux des enfants gâtés. Habitué à pouvoir se permettre toutes les fantaisies, ils n'ont comme amis que des représentants de cette faune spéciale qui gravite autour des jeunes gens riches. C'est ainsi que Géraldine en vint à s'aimer d'un Russe qui prétend être comte et se nommer Serge Nakorova. Au point qu'elle déclara un jour au père Perriner qu'elle voulait épouser son Russe. Le magnat de l'acier en eut presque une attaque d'apoplexie et déclara à Géraldine que si elle ne laissait pas tomber son Cosaque, elle ne recevrait plus un sou de lui, et qu'en plus, il la ferait boucler dans un asile d'aliénés.

Buddy Perriner, le frère, ne jurait plus aussi que par son ami le comte Serge, dont il pensait que c'était un type épatant.

Enfin, Géraldine dut dire à son Nakorova, que si elle l'épousait, le papa Perriner fermerait le robinet à pognon. A cela, le gars répondit que ça ne changerait en rien ses sentiments, que même si elle était serveuse dans un restaurant populaire, il serait dévoré du même amour. Pourtant, il la conseilla sagement d'essayer d'amadouer son père, et décida qu'il valait mieux se contenter, en attendant, de se promettre l'un à l'autre. Passionnément.

Au milieu de toute cette histoire russo-américaine, voilà que le jeune Buddy Perriner disparaît de la circulation.

Tout d'abord, son paternel croit simplement à une de ses fugues habituelles de bambocheur précoce. Mais ça n'est pas le cas cette fois-ci. Le petit gars disparaît totalement de la surface de la terre. Pfft !... Liquidé !

Et voilà que, juste à ce moment-là, M. Hitler complique les choses. Le gars Adolf décide d'envahir la Pologne et de déclencher la guerre en Europe.

Alors le Nakorova devient héroïque. Après avoir ingurgité quelques coups de vodka, il annonce qu'il s'embarque pour la France

afin de s'engager dans la Légion étrangère. Et il quitte New York précipitamment.

Géraldine n'a donc plus son Cosaque, et Buddy est toujours disparu.

Alors, le vieux Willis Perriner commence à remuer ciel et terre. Il demande au Bureau Fédéral d'Investigations d'essayer de retrouver Buddy. Et le grand chef confie cette mission à mon collègue Rodney Wilks qui est un type démerdard.

Avant que Wilks ait commencé d'agir, nouveau coup de théâtre : Géraldine disparaît de New York et, au bout d'une semaine, câble de Paris à son paternel qu'elle est allée retrouver son Nakorova parce qu'elle ne peut pas se passer de lui.

Wilks croit alors avoir compris toute l'affaire. Il est persuadé que toute cette histoire n'est qu'un scénario bien construit. Il pense que Buddy a filé le premier à Paris – où les occasions de bambocher ne lui manqueront pas – sachant que Nakorova et Géraldine viendront l'y rejoindre. D'après Wilks, l'idée des jeunes gens devait être que le papa Perriner serait tellement secoué par la disparition de Buddy, qu'il se ficherait pas mal que Géraldine épouse son comte russe. Et qu'ensuite, en apprenant que Buddy était sain et sauf, sa joie serait tellement expressive qu'il leur enverrait à tous sa bénédiction, en y ajoutant une paire de millions de dollars pour le jeune couple.

Alors Wilks file sur Paris pour voir si sa théorie est juste. Mais ça n'a pas l'air de gazer. Et le grand chef se charge à son tour de l'affaire, avec instructions de contacter Wilks à Paris et de prendre sa suite.

Moi, j'ai toujours pensé que c'est une bonne chose d'y aller carrément. Pendant la traversée, j'ai réfléchi à tout ça, et j'ai conclu en décidant d'avoir une conversation à cœur ouvert avec Géraldine, afin de me rendre compte si l'hypothèse de Wilks est fondée.

Seulement, je n'ai pas l'intention d'être Lemmy Caution, du F. B. I., absolument pas. Je serai Cyrus T. Hickory, un roussin privé, je vais vous dire pourquoi.

Si Géraldine, Serge et Buddy sont venus à Paris pour obtenir du papa Perriner son autorisation au mariage, ils ne confieront pas ça à un « G-Man » : Ça leur couperait la respiration de savoir que le F. B. I. se mêle de la chose. Ils la boucleraient, et je serais chocolat. Mais s'ils croient que je ne suis qu'un détective privé, chargé par le vieux Perriner de retrouver Buddy, ils trouveront peut-être que ça vaut le

coup de me raconter la vérité et de me graisser la patte pour que je me taise.

Vous connaissez, maintenant, toute l'affaire. Comme moi.

II

ENCORE UN PETIT VERRE

Il est minuit et demi quand j'arrive dans la rue des Grecs. Je m'écarquille les yeux tant que je peux pour ne pas télescoper les réverbères. Parce que le black-out, à Paris, c'est du vrai black-out. Les rares lumières sont toutes peintes en bleu.

Moi, je suis toujours séduit par Paris, quand je m'y trouve. Il y a, dans cette ville-là, quelque chose que j'aime, sans pouvoir, au juste, dire quoi. Mais, ce soir, il y a, dans l'atmosphère, quelque chose qui me donne des idées presque lugubres. Pourtant – vous le savez bien – je ne suis pas un gars impressionnable. Je ne claque pas des dents facilement. Je crois que ça doit provenir des ombres bizarres produites par ces lueurs bleuies... Et puis, ça vient sûrement aussi de mon tempérament mystique.

Moi, je suis un gars qui est très sensible aux atmosphères. Je crois, dur comme fer, qu'on sent ces choses-là. Et le beau sexe, surtout, y est très sensible. Les dames réagissent à cela avec une promptitude qui est quasiment diabolique. Quand on est doué pour sentir ça, c'est comme si on avait des espèces d'antennes.

J'ai connu, une fois, un garçon de bains qui était très sensible aussi aux atmosphères. C'était à Agua Caliente, en Californie. On m'y avait envoyé pour des raisons professionnelles. Et je m'y plaisais bien, ma foi.

Comme vous le savez, Agua Caliente, ça veut dire « Les Eaux Chaudes », en espagnol. Mais je vous prie de croire que, là-bas, il n'y a pas que les sources qui soient chaudes...

J'y avais connu une môme qui s'était persuadée qu'elle était folle de moi. C'était une Espagnole qui avait son petit caractère à elle, et qui portait toujours, passé dans sa jarretelle, un mignon poignard de quinze centimètres de long. Cette charmante créature préférait les actes aux paroles. Elle s'appelait Conchita.

Elle avait une copine, une môme que j'avais laissé tomber la semaine d'avant, et qui avait juré de me jouer un tour. Elle va trouver Conchita et lui raconte que j'ai des bontés pour une poule qui danse et

chante au Casino de l'endroit. Naturellement, quand elle entend ça, Conchita se met à voir rouge. Elle va chercher dans son grenier un revolver à six coups qui avait dû servir à son grand-père au temps des Croisades. Et la voilà qui part à ma recherche.

J'étais, à ce moment-là, en train de prendre une douche froide à l'établissement de bains. Le garçon de cabines, qui m'avait à la bonne, vient me dire que Conchita caracole dans la ville comme une jument sauvage. Il a l'impression, me dit-il, que ça n'est pas bon pour moi. Il m'assure qu'il sent ces choses, qu'il est comme qui dirait une sorte de baromètre, et que son subconscient lui dit que le temps est à l'orage.

Alors, je fais marcher mes méninges un instant. Et puis, je ne perds pas une minute. Je prends une couverture mexicaine et je l'enroule autour de moi. Je mets sur ma tête le sombrero de mon copain le garçon de cabines. Et je m'en vais porter mon beau complet à carreaux, qui est tout neuf et dont j'étais très fier, à un type qui l'avait beaucoup admiré et qui se trouvait en même temps que moi à l'établissement de bains, et je lui dis que je lui en fais cadeau.

Le gars a dû penser que j'étais un peu cinglé. Parce qu'il m'avait mis à sec la nuit précédente en vidant mes poches au poker. Et il avait bien cru s'apercevoir que j'avais compris qu'il trichait tout le temps.

Après quoi, je dis adieu au garçon de cabines, je file en vitesse à la gare et je saute dans le premier train.

J'ai appris quelques jours plus tard qu'un gars qui portait ce jour-là un beau complet tout neuf à carreaux, s'était fait descendre de deux coups de revolver sur la place du Marché, à Agua Caliente. Par une femme.

Ça prouve que j'avais eu raison de me fier au baromètre du garçon de cabines.

Tout en marchant, je songe à la demoiselle Géraldine. Il paraît que cette enfant a un sex-appeal épatant. Et aussi, qu'elle n'est pas commode. Si c'est vrai, il y aura peut-être du sport.

En arrivant au *Siedler's*, dont l'entrée est au fond d'une cour, je vois que l'endroit n'a pas changé depuis la dernière fois que j'y suis venu. Je pensais que cette boîte serait pleine, en ce moment, de gars en uniforme, mais je me trompais. Le vestibule – du genre turc, avec des lumières rouges tamisées – est plein de gars du type habituel à ce genre d'établissement. La plupart ont un casier judiciaire chargé ; et ceux qui ne l'ont pas encore sont en train de faire le nécessaire pour

l'avoir.

Je donne mon chapeau et mon pardessus à la même du vestiaire, et je me dirige vers l'endroit où je sais que se trouvent de petites alcôves du genre turc avec table et chaises. Dans la plus éloignée, je vois une femme assise, et qui porte trois gardénias.

Ainsi donc, voilà Géraldine !

Eh bien, je peux affirmer que le Nakorova a du goût ! Cette poupée a bien tout ce qu'il faut pour vous faire venir l'eau à la bouche. Elle est de taille moyenne et porte une robe noire très collante. Elle a une peau de la même couleur que le lait pasteurisé. De grands yeux. Des cheveux roux – et un coiffeur qui est sûrement un maître.

Je vous affirme que s'il m'arrivait de tomber dans un puits de mine de charbon avec cette même Géraldine, je ne serais pas du tout pressé qu'on vienne nous en retirer. Peut-être même que je ne répondrais pas aux cris d'appel des sauveteurs.

J'entre dans l'alcôve et je dis :

— Bonsoir. Je suis Cyrus T. Hickory. Très heureux de faire votre connaissance, miss Perriner.

Elle me regarde et sourit. Elle a un sourire qui rendrait tout chose un gars sentimental. Quand elle parle, sa voix est basse et douce. Et elle parle plutôt lentement, en articulant bien chaque syllabe, comme la speakerine de la radio.

— Asseyez-vous, Mr. Hickory, dit-elle. Je suis ravie de vous rencontrer.

Je lui propose, avant toute autre chose, de célébrer cette occasion, et je sonne le garçon, à qui je commande un whisky pour moi et un cocktail pour elle.

Dès qu'il est reparti après nous avoir apporté les boissons, je ferme les rideaux de l'alcôve. Puis je me rassois. J'offre une cigarette à Géraldine, j'en allume une, et je commence :

— Miss Perriner, vous trouverez sûrement que j'ai raison d'aborder tout de suite notre affaire, sans tourner une heure autour du pot.

— Certainement, Mr. Hickory, répond-elle. Et je crois que je peux vous économiser du temps. Je n'ignore rien des sentiments que mon père nourrit pour Serge. Il le déteste. Pourquoi ? Simplement parce qu'il est russe et comte. Mon père est très vieux jeu. Il n'apprécie que les Américains. Et il a horreur des titres nobiliaires. Il s'obstine à penser que Serge ne peut être qu'un aventurier qui en a à la fortune des Perriner.

Elle secoue la cendre de sa cigarette, et je vois étinceler les diamants de ses bagues.

— Il se trompe du tout au tout, reprend-elle. Mais il ne veut pas me croire quand je le lui dis. Peut-être voudra-t-il vous croire, *vous*.

— Ah, oui ? Dis-je. Vous voulez dire que vous désirez que je fasse la connaissance de ce Russe, que je l'étudie, et que si je trouve qu'il est O. K., je l'explique à votre père ?

— C'est cela même, répond-elle. Le mieux serait que vous rencontriez Serge sans tarder. Ensuite vous pourrez vérifier vous-même toutes ses affirmations. Il n'a rien à cacher.

— L'idée n'est peut-être pas mauvaise, miss Perriner, dis-je, et j'y réfléchirai. Mais la question n'est pas là pour l'instant. Avez-vous donc oublié la disparition de Buddy ?

Des larmes lui viennent aux yeux.

— Cela n'est pas gentil à vous, Mr. Hickory, dit-elle.

Je me fais du mauvais sang au sujet de Buddy. Je l'aime *beaucoup*. Mais j'ai la conviction intime qu'il n'est pas en danger. Après tout, ça n'est pas la première fois que Buddy fait une fugue. Ça lui est déjà arrivé une bonne douzaine de fois.

— Vous avez peut-être raison, dis-je. Mais ça n'a jamais été comme cette fois-ci. A chacune de ses disparitions, autrefois, on n'était jamais plus de quinze jours sans nouvelles de lui. Voici maintenant quatre mois qu'il a disparu. Personne n'a plus entendu parler de lui. Il a disparu de la surface du globe.

— Je le sais bien, dit-elle. Mais je me demande...

— Qu'est-ce que vous vous demandez ? Dis-je.

Elle se penche vers moi.

— Voyez-vous, Mr. Hickory, répond-elle. Je ne serais pas autrement surprise de voir Buddy réapparaître un jour sous l'uniforme militaire.

— Ah, ah ! Dis-je. Vous pensez qu'il a dû s'engager, dans l'armée française ou dans l'armée britannique. Mais pourquoi donc s'en cacherait-il ?

Elle hausse les épaules d'un air de doute.

— Ecoutez, miss Perriner, dis-je, je crois que le moment est venu de nous expliquer tous les deux, franchement. Votre paternel devient presque cinglé à cause de la disparition de son fils. Il se fait du souci pour vous aussi, mais il se dit qu'en tout cas, ce qui peut vous arriver de *pire*, c'est d'épouser votre cosaque. Mais pour Buddy, c'est autre chose. Si vous aviez pu voir dans quel état se trouvait votre père quand j'ai quitté New York, vous prendriez la chose un peu moins froidement.

Je laisse passer une seconde de silence et je reprends :

— Il y a autre chose. Votre père s'est fourré dans la tête une drôle d'idée. Quand je vous l'aurai communiquée, vous serez peut-être moins emballée de votre Serge.

Elle prend un air attentif.

— Dites-la-moi, Mr. Hickory, fait-elle.

— Eh bien, voilà la chose, dis-je. Votre paternel m'a raconté que Buddy avait commencé à se mettre sérieusement au travail, dans ses Aciéries de Pittsburgh, à l'époque où le Nakorova a fait votre connaissance à New York. Bien. Et voilà que le Cosaque tombe amoureux de vous, que vous êtes mordue pour lui, et que vous le présentez à Buddy. L'enquête faite par la Transcontinental Agency a démontré qu'à partir de ce moment-là, le Russe s'est efforcé de toutes les manières de se rapprocher sans cesse de Buddy. Il s'arrangeait à fréquenter les mêmes endroits, à calquer sa conduite sur celle de votre frère. A tel point, qu'on a même dit que Nakorova passait plus de temps avec Buddy qu'avec vous.

Géraldine reste impassible. Je reprends :

— Alors, vous voyez où nous en arrivons ? Votre père est absolument persuadé que la passion de Nakorova pour vous n'était que de la mise en scène. Que le seul but de Nakorova était de se

rapprocher de Buddy afin de pouvoir mettre debout la combinaison qui devait aboutir au kidnapping de Buddy et à la demande d'une rançon colossale pour le rendre à sa famille.

Géraldine hausse les épaules.

— C'est grotesque, dit-elle. Je vous garantis, Mr. Hickory, que cette idée est absolument ridicule. Et je vous affirme que lorsque vous connaîtrez Serge vous ne douterez plus que cette idée *est* grotesque.

— O. K., dis-je. Nous verrons bien. Mais, dites-moi quelque chose. Est-ce que Nakorova avait déjà séjourné aux Etats-Unis avant ce séjour pendant lequel vous l'avez connu ?

— Non, dit-elle. C'était sa première visite là-bas.

— Je vois. (Je réfléchis un instant et je reprends :) Quand vous avez reçu mon radiogramme, cette nuit – celui que je vous ai adressé du *Fels Ronstrom* pour vous fixer rendez-vous ici – est-ce que vous étiez seule ?

— Non, dit-elle, d'un air étonné. Serge était avec moi. Nous dînions ensemble à mon hôtel.

— Et vous lui avez montré le radiogramme, dis-je.

— Mais oui, dit-elle. Pourquoi pas ?

Sa réponse me fait rigoler intérieurement.

— Dites-moi, miss Perriner, fais-je. N'avez-vous jamais rencontré une dame qui s'appelle Juanella Rillwater ? Une femme très élégante, très jolie, un peu vulgaire, mais diablement fine ? Avec un mari qui s'appelle Larvey Rillwater ?

— Non, dit-elle. Je ne connais ni l'un, ni l'autre.

— C'est bon, dis-je.

J'allume une autre cigarette.

— Nous n'aurons pas à nous tracasser au sujet des antécédents du sieur Nakorova, dis-je. Parce que ce travail-là a été confié à un de mes collègues, un gars qui s'appelle Rodney Wilks. La Transcontinental l'a envoyé à Paris pour ça, il y a quelque temps. Et il doit avoir terminé. Je lui ai envoyé aussi un radio, lui donnant rendez-vous ici ce soir, également. Je l'attends d'une minute à l'autre. J'avais décidé

d'aborder le problème avec vous en toute franchise, miss Perriner. Wilks va pouvoir sûrement nous donner le pedigree de votre petit copain.

Elle hausse de nouveau les épaules. Elle me sourit.

Bon Dieu quel beau petit lot, que cette gosse, quand même !

Je lui demande de m'excuser un moment. Je me lève, je sors de l'alcôve, je remonte tout le vestibule, et je vais demander au portier si un gentleman de petite taille avec une tête ronde sympathique, n'est pas venu au *Siedler's* à un moment quelconque de la soirée. Il me répond qu'il n'en est pas très sûr, parce que beaucoup de gens sont entrés et sortis ce soir, mais il croit bien qu'un gentleman comme celui que je viens de décrire se trouvait ici, il y a environ une demi-heure.

Je vais retrouver Géraldine dans l'alcôve.

— Wilks n'est pas ici, dis-je. Mais attendons-le encore un peu. Il devrait arriver d'une minute à l'autre. Il a peut-être de la difficulté à trouver ce boui-boui, à cause des rues non éclairées.

Elle fait oui de la tête et s'adosse confortablement dans son fauteuil.

J'écrase mon mégot dans le cendrier et je porte ma main vers ma poche-revolver pour en tirer mon étui à cigarettes. En faisant ce geste, ma manche accroche quelque chose, quelque chose qui est fixé sur l'appui-bras de mon fauteuil. Je regarde et ça me cause un choc intérieur. Parce que ce qui a accroché ma manche, c'est une épingle de cravate dont j'ai fait cadeau à mon copain, Rodney Wilks, il y a quatre ans, quand il travaillait avec moi sur l'affaire des Banques Réunies de l'Ouest Américain. Il ne s'était jamais séparé de cette épingle-là depuis cette époque.

Je ne dis rien. Je détache ma manche de l'épingle qui l'accroche. Je sors mon étui. J'y prends une cigarette.

En cherchant mon briquet, je baisse à nouveau mon regard vers l'épingle. Elle est complètement enfoncée dans le rembourrage du bras du fauteuil. La tête, seule, apparaît. Quelle que soit la personne qui l'a placée là, la chose a été faite exprès. Avec une intention quelconque.

Je regarde Géraldine. Elle est toujours adossée confortablement, les yeux à demi fermés. Elle a l'air parfaitement heureuse. Je lui demande si elle veut boire encore quelque chose. Elle dit non, merci.

Je lui dis que je vais en commander un pour moi, et je sors de l'alcôve comme pour guetter le garçon.

Puis je traverse le vestibule, je commande mon verre et je me rends au vestiaire. Je me mets à faire un peu de boniment, en mauvais français, à la même derrière le comptoir, tout en jetant un coup d'œil aux rangées de chapeaux derrière elle.

Chacun de nous a l'habitude de triturer son chapeau différemment, selon nos goûts. Rodney a une façon bien à lui, de cabosser son feutre. Et il en relève toujours le bord un peu bizarrement, ce qui a, d'ailleurs, l'effet de lui donner l'air encore plus gosse. Et il porte toujours un chapeau gris-ardoise.

Il y est, son couvre-chef. Je l'aperçois, au bout de la troisième rangée.

Ainsi Rodney est bien venu au rendez-vous que je lui avais fixé. Et il apparaît, aussi, qu'il n'a pas quitté le Club. C'est donc bien lui qui a planté son épingle de cravate dans le bras du fauteuil, afin que je la voie et que je sache qu'il est venu. Et ça m'a bien l'air d'avoir été fait parce qu'il savait qu'il ne pourrait plus en sortir.

Je m'appuie au mur, en fumant et en faisant marcher ma cervelle.

Puis, je m'en vais retrouver Géraldine. Je lui dis que j'ai envie de téléphoner à l'hôtel de Wilks pour m'informer. Ça ne sera pas long. Elle dit : « O. K. » Je retourne vers le vestiaire et je prends le petit passage qui conduit aux lavabos des hommes. Au fond de la salle des lavabos, il y a une petite porte. Je l'ouvre. Elle donne sur une petite pièce sombre où l'on accède en descendant quelques marches. Je les descends après avoir refermé la porte derrière moi et tourné le commutateur.

C'est un grand cabinet de débarras où l'on range les paniers remplis d'essuie-mains sales.

Rodney est là. Derrière une pile de paniers amoncelés. Recroquevillé. En regardant ses lèvres, j'y distingue une tache brune.

J'allume une cigarette. Je songe que le pauvre Rodney ne fera plus jamais d'enquêtes.

Je n'aime pas ce genre de situations. Un romancier appellerait ça : pénible. Je reste là, sans bouger, pendant une minute ou deux. Je regarde Rodney, qui se moque bien, maintenant, de nos petites

histoires. Le cher vieux garçon est parti maintenant pour le pays où les « G-Men » bigornés reposent. Il ne pense plus à Géraldine Perriner, contrairement à ce que je fais en ce moment.

J'empile à nouveau les paniers d'essuie-mains pour que quelqu'un entrant ici ne puisse pas voir le corps. Puis je retourne dans les lavabos. Je m'y refais une beauté. C'est mon occupation favorite quand j'ai besoin de réfléchir.

Quelques faits me paraissent évidents. Primo, Wilks a été empoisonné au Club. Personne n'est au courant sauf l'auteur de l'assassinat. C'est ma seconde certitude.

Et pour l'instant, il me paraît à peu près certain que c'est la même Géraldine qui a fait le coup. Une petite dose de « jus de morgue » dans le verre de Rodney, à l'abri des rideaux de l'alcôve.

Rodney, d'abord, a dû sentir comme un malaise. Et sans doute le poison qui le travaillait ne l'a pas empêché de penser. Peut-être a-t-il cru, tout d'abord, qu'on l'avait seulement drogué. En tout cas, il ne se sent pas bien et veut s'en aller. Mais il veut aussi que je sache qu'il est venu. C'est pourquoi il enfonce son épingle de cravate dans la peluche du bras du fauteuil, en espérant que je la verrai. Puis il s'en va, en titubant, aux lavabos.

Aucune raison pour que quelqu'un du Club s'en étonne. Des gars qui titubent, c'est quelque chose qui est courant au *Siedler's* ! Tant qu'ils ne causent pas de scandale, on ne les remarque même pas. Tout cela me paraît plus que probable.

Maintenant, quels sont les motifs du meurtre ?

La raison pour laquelle Géraldine se serait décidée à supprimer Rodney, semble assez convaincante. Elle sait, certainement, qu'il a fouillé le passé du Cosaque, qu'il a découvert des choses qui feront du vilain. Qu'il me fera part de ses découvertes.

Et comme elle désire ce mariage plus que tout, il ne faut pas que Rodney Wilks se mette en travers. Parce que, s'il dit ce qu'il sait, le papa Perriner fera comme il a dit : il leur coupera les vivres.

Qu'est-ce que vous en pensez ?

Moi, ça ne me satisfait pas du tout. Il y a des choses qui ne collent pas bien. D'abord, la même Géraldine courait des risques énormes en fourrant dans le verre de Rodney le poison qui l'a tué. Supposez qu'il

soit mort sans avoir quitté l'alcôve ? Autre chose encore : comment pouvait-elle savoir qui était Rodney ? Comment aurait-elle su qu'il était un « G-Man » ? Et Rodney ne lui aurait certainement pas parlé avant que j'arrive. Il se serait baladé un peu partout dans l'établissement jusqu'à ce qu'il m'ait vu entrer.

Donc, il a fallu que ce soit elle qui lui parle la première. Il a fallu qu'elle invente un bobard quelconque pour le persuader de venir s'asseoir en face d'elle, dans ce fauteuil de l'alcôve, avec les rideaux fermés pour pouvoir lui filer le poison. Peut-être savait-elle que la drogue le mettrait suffisamment mal à l'aise, *avant que ça le tue*, pour qu'il ait besoin de sortir à l'air à tout prix.

Mais tout en me regardant dans la glace, et en essayant de me persuader que j'approche de la vérité, je me dis que tout ça, ce sont des foutaises. Parce qu'enfin, la même ne m'a-t-elle pas dit que son Cosaque est un brave type ; qu'elle ne craint absolument pas qu'on enquête sur lui, sur ses relations, sur son passé. Elle sait fichtrement bien qu'après la mort de Rodney, je ne pourrai que m'intéresser avec plus de passion encore, à tout ce qui touche son Nakorova. Bien plus que si mon vieux copain était encore de ce monde. Donc, ça ne pouvait pas être là son but.

Non, Rodney a été descendu *parce qu'il fallait le faire disparaître tout de suite*. Il fallait l'écarter, quel qu'en soit le risque, *avant que j'arrive au Siedler's*. Et la raison pour ça, c'est que Rodney devait savoir quelque chose de fichtrement vilain sur Géraldine et son Cosaque. Quelque chose de dangereux pour eux si Rodney m'en avait informé.

Il y a la possibilité que quelqu'un d'autre ait descendu Rodney avant que Géraldine arrive au *Siedler's*.

Mais c'est une possibilité tellement faible qu'il n'y a pas lieu de la prendre en considération. D'après ce que m'a dit le portier, Rodney n'est arrivé que peu de temps avant moi. Juste assez pour que Géraldine le repère, l'attire dans l'alcôve et l'exécute.

Moi, je sens une idée qui pousse dans ma tête – une drôle d'idée – une idée qui, si j'ai raison, ferait coller tous les détails de l'affaire.

Peut-être bien que le vieux Perriner ne s'était pas tellement trompé, après tout ! Suivez-moi, juste une minute. Supposons qu'à l'origine, Nakorova ait contacté Géraldine avec l'intention de la séduire et de l'épouser. Il sait qu'elle est une enfant gâtée, que son père fait ses quatre volontés. Et il pense que le papa dira oui, en

définitive.

Mais il s'aperçoit qu'il s'est trompé. Le vieux ne marche absolument pas. Heureusement, il a une deuxième corde à son arc. Il pense que si quelqu'un kidnappe le jeune Perriner, il obtiendra le résultat cherché. On présentera au papa Perriner une petite facture de deux millions de dollars pour la rançon de Buddy. Mais ça n'est pas Nakorova qui présentera la facture. Quelqu'un d'autre s'en chargera. Et lui pourra continuer à être le pauvre comte russe incompris et douloureux.

Et est-ce que ça ne serait pas rigolo que les gars chargés de l'enlèvement et de la présentation de la note soient Juanella et Larvey Rillwater ?

Ça serait tout à fait dans leurs cordes. Et si cette hypothèse était juste, ça expliquerait la présence de Juanella à bord du *Fels Ronstrom* et son voyage en France. Et ça expliquerait aussi le radio qu'elle a reçu à bord, qui s'inquiétait de moi, et signé : « Le Copain ».

Géraldine m'a dit que Nakorova a lu mon message. J'ai idée que le message à Juanella venait de lui.

Supposons, maintenant, que Rodney Wilks avait tout découvert. Et supposons qu'un accident soit arrivé à Buddy. Nakorova n'ignore pas que la chaise électrique le guette, et que sa vie dépend de Rodney. Il faut donc le faire disparaître.

Et Géraldine, qui aime passionnément son Cosaque, a très bien pu tuer Rodney pour le sauver de la chaise électrique. Je connais assez les femmes pour savoir que lorsqu'elles sont mordues sérieusement pour un type, elles sont prêtes à tout faire pour le garder.

Je reviens dans l'alcôve. Géraldine y est toujours installée, avec le même doux sourire sur sa petite gueule.

Mon second verre m'attend sur la table, mais j'oublie d'y toucher. Je dis à la poule que je ne comprends pas l'absence de Wilks.

— Je viens de téléphoner chez lui, dis-je. Egalement à un ou deux autres endroits où il était possible qu'il soit. Impossible de le trouver. Nous n'allons pas l'attendre plus longtemps.

Elle prend son manteau sur une chaise et l'enfile.

— Alors, dit-elle, que faisons-nous, maintenant, Mr. Hickory ?

Je souris.

— Il n'est pas de bonne heure, dis-je. Mais je suis pressé de finir cette affaire-là. Je veux retraverser la mare aux harengs pendant qu'il y a encore des sous-marins boches. Est-ce que ça vous irait que nous allions voir votre fiancé maintenant ? J'aimerais fichtrement connaître le gars qui a la chance d'être aimé d'une jolie fille comme vous, même s'il est un comte russe.

Ça la fait rigoler.

— Mais pourquoi pas ? dit-elle. Allons chez lui. Il sera heureux de vous connaître. Je vais lui téléphoner.

Nous sortons dans le vestibule, et nous allons à la cabine téléphonique. En ouvrant la porte pour elle, je vois que ça n'est pas un appareil taxiphone.

Je referme la porte et je file trouver le garçon. Je lui montre un billet de cinquante dollars.

— S'il y a une extension sur la ligne de la cabine, lui dis-je, et que vous m'y conduisiez, vous aurez ces cinquante dollars.

Il rit.

— Par ici, monsieur, répondit-il. Moi aussi, ça m'amuse quelquefois d'entendre ce que disent les dames.

Il me fait traverser le vestibule et me conduit dans un bureau vide. Il me montre un téléphone. Je lui file les cinquante dollars et il se débène.

J'attrape le récepteur. J'écoute pendant cinq secondes et alors je comprends tout. Je n'écoute pas plus longtemps. Je file dans le vestibule, et j'attends qu'elle ait fini de téléphoner.

Au bout d'un instant, elle sort de la cabine. Je crois vous avoir dit que cette poupée est ravissante. Alors je ne vous le redirai pas, malgré que ça me fasse un drôle d'effet.

— Serge sera ravi de nous voir, dit-elle. Il nous attend chez lui.

Le portier va nous chercher un taxi. Quand il arrive, je l'aide à y monter et je m'installe à côté d'elle.

Il fait aussi noir que dans un four. Elle se rapproche un peu de

moi et son genou touche le mien. J'ai l'impression qu'elle doit sourire.

Elle dit :

— Ça doit être un métier passionnant que d'être détective privé. Vous devez avoir, quelquefois, des émotions fortes, Mr. Hickory ?

Je ris. Je lui dis que oui. Quelquefois trop.

Elle se rapproche encore un peu plus. J'entends sa respiration. Elle use d'un parfum subtil qui vous monte à la tête.

Mais je ne bouge pas. Moi – j'ai eu mes petits moments avec des mêmes. Et j'espère en avoir encore, de temps en temps. Mais, d'embrasser cette mignonne-là, ça me ferait vomir. J'aimerais mieux prendre dans mes bras une femelle de serpent à sonnettes.

III

FEU D'ARTIFICE

Il est environ une heure et demie quand le taxi s'arrête devant un immeuble de belle apparence. Je règle le taxi pendant qu'elle ouvre la grande porte. Un ascenseur nous grimpe au deuxième étage. Nous suivons un couloir jusqu'au bout, et elle sonne à la porte du fond.

L'endroit est ultra-chic. Les tapis sont épais et l'ornementation des corridors est luxueuse. Il faut croire que le gars Serge ne manque pas de pognon.

Géraldine sonne deux ou trois fois, mais rien ne se produit. Alors elle se tourne vers moi et sourit en haussant les épaules.

— Serge est impayable, dit-elle. Quand je lui ai téléphoné il m'a dit qu'il nous attendait. Et il n'a pas l'air d'être là. Je pense qu'il va rentrer d'une minute à l'autre.

Elle sort une clef de son sac et ouvre la porte. Elle entre et tourne le commutateur dans l'entrée. Je referme la porte derrière moi et je la suis.

Nous entrons dans une très grande pièce au plafond très bas. La décoration et les meubles font tout à fait cinéma. C'est un luxe éblouissant et coloré. Le plancher est recouvert d'un vernis noir, et au milieu se trouve un épais tapis blanc mesurant au moins cinq mètres carrés. Quand je marche dessus ça me fait la même impression que si je traversais un champ de neige.

Il y a un grand feu dans la cheminée et les rideaux d'or des fenêtres sont tirés. Deux grands fauteuils blanc et or de chaque côté de l'âtre. Devant le feu, un immense divan blanc et or. Eparpillés dans la pièce, des coussins et des objets de couleurs très vives, très bien assortis, et qui montrent que la personne qui a supervisé ce décor-là a du goût pour les belles choses.

Une espèce de parfum, du genre lourd et prenant, flotte dans la pièce. Ça me fait penser aux Mille et Une Nuits.

J'enlève mon pardessus et je le pose sur une chaise. Elle va vers

une grande table couverte de bouteilles et de verres, et m'en remplit un de whisky. Pour elle, de la vodka dans un petit verre. Puis elle enlève son manteau de fourrure et vient vers moi, où je suis, debout, le dos au feu.

Elle me tend mon verre et me regarde à travers ses cils.

— A la vôtre, Mr. Hickory, me dit-elle.

Je souris.

— Vous êtes bien gentille, mademoiselle, dis-je. Je la regarde et bois une gorgée. Mais je regrette quand même que le gars Serge ne soit pas là. Pourquoi s'arrange-t-il à filer quand nous avons besoin de lui parler ?

Elle se met à genoux devant l'âtre pour secouer les bûches, et je suis bien forcé de constater que cette poupée-là a tout ce qu'on peut désirer comme géométrie en général et comme courbes et rondeurs en particulier.

Toujours à genoux, elle tourne la tête vers moi et me dit :

— Serge est un fantaisiste. C'est pour cela que je l'adore. Les hommes fantaisistes me rendent folle. Plus ils sont capricieux et plus je les aime. C'est bizarre, mais c'est comme cela.

Elle se relève et me fait face avec un drôle de petit sourire. Et tout d'un coup, j'ai la certitude que cette poule-là est une môme qui se drogue.

— Etes-vous capricieux, Mr. Hickory ? dit-elle.

— Non, mon enfant, dis-je. Je suis des tas de choses, mais pas ça. Mais je suppose que vous avez cru que Rodney Wilks l'était. Peut-être même l'avez-vous trouvé trop capricieux pour votre sûreté et celle de votre petit copain... Non ?

Elle recule d'un pas et s'assoit sur le divan. Elle sourit toujours. Une sorte de sourire figé comme celui d'une figure de poupée. Puis elle me jette :

— Qu'est-ce que veut dire cette phrase spirituelle ?

Je sors mon étui, je prends une cigarette et je l'allume. Et je la regarde en ricanant.

— Eh bien ! D'abord, dis-je, si vous êtes Géraldine Perriner, moi je suis la petite amie de Mussolini. Vous avez très bien joué la comédie, ce soir, au *Siedler's*, mais ça n'a pas rendu. Ensuite, vous avez tué Rodney Wilks là-bas, cette nuit. J'ai trouvé son corps dans le débarras où l'on fourre les serviettes sales. Il s'est traîné là pour mourir après que vous lui avez servi du jus de morgue dans son verre. Seulement, il vous a possédée quand même. Il m'a laissé un petit message avant de claquer.

— Vraiment ? me répond-elle avec comme qui dirait de la douceur. Et qu'est-ce qu'il disait ?

— Il ne disait rien du tout. Son message, c'était une épingle de cravate qu'il avait enfoncée dans le bras du fauteuil où j'étais. C'est moi qui lui avais fait cadeau de cette épingle. Il a pensé que si je la voyais, je comprendrais tout.

Je sors l'épingle de ma poche et je la lui montre.

Elle hausse les épaules. Puis elle se lève et va à la table où se trouvent les boissons. Je la surveille comme ferait un chat. Elle ouvre une boîte, prend une cigarette et l'allume. Elle se retourne et me regarde, appuyée à la table. Elle est aussi froidement calme qu'une rivière gelée.

— Vous m'intéressez beaucoup, dit-elle. Vous paraissez avoir une intelligence qu'on ne trouve pas souvent chez les détectives privés.

Elle aspire une bouffée et la renvoie par ses narines, qui frémissent. Sous cette apparence glacée, on peut deviner qu'il y a une tigresse.

Elle s'éloigne de la table et vient vers moi. Elle s'immobilise au centre du tapis blanc. Elle est splendide.

— Pourquoi dites-vous que je ne suis pas Géraldine Perriner ? me demande-t-elle.

— Oh ! C'était facile, dis-je. (Et je lui raconte l'histoire des deux téléphones.) Vous parliez le russe. Peut-être êtes-vous russe. C'est sans doute pour ça que vous parlez si lentement. Pour ne pas faire de fautes.

— Non. Vous vous trompez. Je suis française, dit-elle.

— Je vous en félicite, dis-je. Ça vous portera peut-être bonheur.

J'aimerais assister au procès pour vous entendre expliquer au jury que vous avez tué Rodney Wilks par amour. Mais j'ai bien peur qu'on n'admette pas l'histoire du crime passionnel – malgré que ça se passe en France. Vous prendrez le maximum, ma mignonne.

— Peut-être bien, fait-elle.

Elle va vers la cheminée, et jette sa cigarette dans les flammes. Elle reste, un instant, immobile et pensive. Elle mijote quelque chose. Je la surveille du coin de l'œil.

Elle reste comme ça environ deux minutes. Cette poupée commence à me rendre nerveux. Elle est trop fichtrement belle. Et tellement sûre d'elle-même...

Elle se retourne et vient vers moi. Elle me regarde dans les yeux. Elle est si proche que je peux presque l'entendre respirer. Et son parfum me donne chaud... J'ai l'impression que lorsqu'un gars respire ce parfum-là trop longtemps, ça doit lui faire faire des drôles de choses.

Enfin, elle parle. Sa voix est basse et douce. Il y a quelque chose, dans sa façon de dire, qui fait qu'on l'écoute avec ravissement. Je ne sais pas si vous vous rendez compte. Ça vous chatouille au creux de l'estomac.

— Il y a quelque chose en vous qui me plaît, dit-elle. Vous êtes intelligent et vous pensez vite. Et parce que j'ai un peu peur de vous et de ce que vous pourriez me faire, vous m'intéressez de plus en plus.

Je lui fais un petit sourire.

— Je vois que nous allons parler business, dis-je. Eh bien, je ne demande pas mieux.

Elle retourne à la table, lentement. Elle prend un verre vide, y verse du whisky et y fait gicler un peu de soda. Puis elle vient me l'apporter. Elle me le tend avec un geste d'offrande, qui pourrait laisser supposer que je suis son seigneur bien-aimé, tant elle y met d'humble grâce.

— Buvez sans crainte, Mr. Hickory, dit-elle. Il n'y a rien de nocif dans ce verre.

Elle sourit. Elle est redevenue comme avant. Elle est debout devant moi, et me regarde dans les yeux.

— Oui, mon ami, reprend-elle. Nous allons parler business, comme vous dites si bien. Je vais vous dire ce que je peux offrir. N'ayez crainte qu'on nous interrompe. Serge ne reviendra pas ici ce soir. En tout cas, je ne l'attends pas.

J'avale le contenu de mon verre d'un trait.

— Quel dommage ! Dis-je. S'il avait voulu rester, quelle chic petite fête nous aurions pu faire tous les trois.

Elle m'interrompt et proteste :

— Je vous parle très sérieusement. Je veux que vous sachiez que j'ai, ici même, une somme d'argent considérable. Et qu'elle est à votre disposition. Je veux aussi vous déclarer que je suis *moi-même* à votre disposition. Je m'inclus dans le marché uniquement à cause de l'attrait que je ressens pour vous. Je n'aurais pas cru qu'un homme puisse me faire ressentir ce que je ressens pour vous.

Je ne réponds rien. Je sens que mon col me serre et que j'ai diablement chaud. J'essaie de m'y retrouver dans tout ça. Est-ce que la même essaye de gagner du temps ? Compte-t-elle sur un retour de Nakorova qui viendrait jouer la grande scène du sauvetage ? Essaye-t-elle de me couillonner ou, au contraire, est-elle sincère ?... Elle m'hypnotise littéralement.

Enfin, je réussis à sourire.

— Madame, dis-je, vous feriez aussi bien de laisser tomber. Parce que j'ai la maladie de vouloir terminer logiquement les affaires dont on me charge. D'autres femmes que vous ont déjà essayé sur moi le coup de la séduction. Je ne me donne pas pendant les heures de travail – enfin... pas souvent. Peut-être bien que si vous n'aviez pas empoisonné mon pauvre Rodney, je me laisserais entraîner par mes penchants sentimentaux et que je ne pourrais pas résister à vos charmes. Je crois volontiers qu'en temps normal, ça doit être dur, pour un homme, de vous vaincre à ce jeu-là. Mais, ce coup-ci, il n'y a rien à faire. On est des durs au F. B. I.

Elle baisse la tête.

— Le F. B. I., murmure-t-elle. Vous êtes donc du Bureau Fédéral d'Investigations. Ah, c'est ce que Serge craignait. Que cette affaire soit assez importante pour que le F. B. I. s'en mêle. Il avait raison. Alors, vous êtes un « G-Man » ?

Je fais oui de la tête.

Alors, d'un ton tout uni et simple, elle demande :

— Cela vous empêche-t-il d'accepter ma proposition ?

— Rien à faire, ma chérie, dis-je. N'en parlons plus et suivez-moi gentiment.

— Bien, dit-elle avec un délicieux sourire. Où allons-nous ?

— Nous allons faire une petite promenade en taxi jusqu'à la Sûreté Nationale, dis-je. Je veux vous présenter à un ou deux policiers de ma connaissance. Ils sont très gentils. Et l'on m'a dit que les cellules y sont, maintenant, très confortables.

Elle va prendre, sur le fauteuil, son manteau de fourrure et l'enfile. Elle se penche et regarde ses jambes, relève légèrement sa robe et s'exclame :

— De quoi ai-je l'air, mon Dieu, avec un bas démaillé ! Je ne peux pas me laisser emmener avec un bas qui file. Est-ce que je peux changer de bas, monsieur ?

— Vous ne changerez rien du tout, ma belle enfant, dis-je. Même si votre soutien-gorge était en morceaux ou que vous ayez mis votre cache-sexe à l'envers, vous ne sortiriez pas de cette pièce sans moi. D'ailleurs, où nous allons, on ne regardera pas vos bas.

Elle me répond :

— Vous êtes bien gentil, mais vous ne comprenez rien à ces choses. Pourtant... enfin... puisque vous m'obligez à...

Elle mouille son doigt, comme j'ai vu faire des femmes quand elles s'aperçoivent qu'une maille de leur bas file. Puis elle se tourne à moitié et relève sa robe.

Moi – je suis bien obligé de regarder, parce que je ne veux pas la quitter de l'œil. Eh bien, je vous affirme qu'elle a une jambe qui remporterait le premier prix au concours général. Et je suis en train de me rincer l'œil quand, brutalement, je pige la combine. Dans le haut de son bas, et maintenu par la jarretelle, se trouve un petit automatique en acier bleui.

Je plonge. Je vous ai dit que le parquet verni était couvert d'un

grand tapis blanc. Donc, au moment qu'elle saisit son arme, je plonge littéralement vers un des bords du tapis. Je le saisis à pleines mains et je tire brutalement.

J'y ai mis toutes mes petites forces. La même bascule d'un seul coup. Mais tout en tombant elle tire et je reçois un pruneau dans le haut du bras gauche. Malgré que ça soit d'un petit calibre, ça me fait dégringoler. J'aurais dû me douter que cette même-là usait de cartouches ultra-rapides.

Avant que je puisse me relever, elle est à la porte et éteint les lumières. Je suis dans le pétrin parce que je ne peux pas la voir et qu'elle sait où je suis tombé. Le feu se trouve derrière moi. Je me lance vers le divan pour m'en faire un écran.

— Au revoir..., dit-elle. Mon amour...

Et elle tire trois balles dans ma direction, qui s'écrasent dans la cheminée. Puis j'entends la porte claquer. Je cours dans l'entrée et j'entends l'ascenseur descendre. Je suis refait...

Je rallume et je me verse à boire. Puis j'enlève mon veston pour examiner ma blessure. Elle m'a touché dans le haut du bras gauche, manquant l'artère de très peu. Considérant que lorsqu'elle a tiré, elle était en train de faire la culbute, vous admettez que cette pépée-là sait se servir d'une arme à feu.

Je bande mon bras avec mon mouchoir, en m'aidant de mes dents. Puis je m'envoie encore un whisky. Et j'appelle Erouard au téléphone. Il me répond qu'il va venir.

Alors je m'assois devant le feu et je me récite tous les noms que je connais – en anglais, en français, en chinois, en turc, en portugais, en arabe – qui pourraient s'appliquer à cette même. Et même, comme je trouve qu'il n'y en a pas assez, j'en invente.

N'empêche que cette gosse-là, c'est du nanan...

Il est environ trois heures du matin quand Erouard et moi arrivons au *Siedler's Club*, dans une voiture de la police.

Cet Erouard est un chic type. Il est inspecteur chef de la Sûreté Nationale. Il a le sens de l'humour, et il m'a dit que cette affaire-là est un agréable changement pour lui qui, depuis la déclaration de guerre, ne s'occupe plus que de faire la chasse aux espions.

Nous avons été, tout à l'heure, à l'ambassade des Etats-Unis, où je me suis fait identifier, et où j'ai obtenu qu'on fasse une demande officielle à la police française pour qu'on me laisse jouer cette partie à ma façon. Mon but était surtout d'obtenir que la presse ne parle pas de l'assassinat de Rodney Wilks. Ça pourrait avoir des inconvénients.

Erouard a été épaté quand je lui ai demandé de ne pas mettre le grappin sur la môme qui m'a tiré dessus, au cas où la Sûreté réussirait à l'identifier et à la retrouver. Vous allez comprendre mes raisons pour ça.

Si cette poupée a des attaches intimes avec Nakorova et que la police l'embarque, le Cosaque aura les grelots et filera. La combinaison que nous essayons de mettre debout s'effondrera. Géraldine Perriner – la véritable – s'affolera de la disparition de son bien-aimé. Et nous pataugerons tous, sans pouvoir en sortir.

Erouard a compris que j'ai raison. Et il est d'accord avec moi que la seule chose à faire, pour l'instant, c'est de laisser croire à la poupée qu'elle a réussi à s'en tirer.

Mon bras me fait un mal du diable, mais le docteur qui l'a examiné m'a dit qu'il n'y aurait pas de complications et que ça devrait se cicatriser rapidement. Seulement, je ne suis pas de très bonne humeur quand nous arrivons au *Siedler's*.

Un fourgon de la police est là. Erouard me dit qu'ils vont sortir le corps de Rodney dans un des paniers à linge sale, afin de ne pas attirer trop l'attention.

Quand nous y arrivons le club est encore plein d'animation. Venant de la salle du restaurant, nous arrivent les sons de l'orchestre. Nous avons un bref entretien avec Siedler pour lui dire ce que nous voulons faire. Puis nous allons trouver la préposée au vestiaire.

Erouard lui pose des questions. Il lui montre, du doigt, le chapeau de Rodney Wilks. Il demande si elle se rappelle à quelle heure il est arrivé. Il fait de Rodney une description précise, d'après le portrait que je lui en ai fait. Il insiste sur le fait que mon copain portait toujours son feutre avec le bord relevé devant – ce que font très peu de personnes.

Nous avons de la chance. Elle se rappelle Rodney, justement parce que son chapeau lui avait paru drôle, et parce que ça lui faisait une physionomie poupine.

Et elle se souvient de lui parce qu'il lui a donné cinquante francs de pourboire. Lorsqu'Erouard lui demande la raison de cette générosité, elle lui répond que c'est parce qu'elle avait demandé pour lui un numéro de téléphone.

Elle nous raconte qu'elle est à peu près sûre qu'il est arrivé au club vers minuit dix. Après avoir déposé son chapeau, il lui a demandé d'appeler l'Hôtel Dieudonné. Et il a pris la communication sur l'appareil qui se trouve là, en face d'elle, malgré qu'il lui ait demandé de donner le nom de l'hôtel à voix basse à la standardiste.

Ça me fait réfléchir. Je me demande pourquoi Rodney n'a pas été dans la cabine téléphonique, puisqu'il avait l'air de tenir au secret de sa conversation. Et puis, tout d'un coup, je comprends, Rodney ne voulait pas quitter le hall. Il voulait être là au cas où la dame en question arriverait avant qu'il ait eu le temps de finir de téléphoner. S'il avait été dans la cabine, elle aurait pu arriver sans qu'il la voie.

Puis Erouard lui demande si elle a entendu quelque chose de la communication de Rodney. Elle dit que oui. Juste un petit peu. Rodney a dit à la personne qui était au bout du fil de ne pas venir ici cette nuit malgré ce qui avait été convenu. Il a dit qu'il lui expliquerait pourquoi plus tard.

O. K. Maintenant nous pouvons comprendre. Rodney savait que la garce qui a tiré sur moi devait venir au club à minuit et demie. Et il a voulu empêcher Géraldine Perriner de venir. Il devait avoir, pour faire ça, une raison capitale.

Donc, il arrive au *Siedler's* de bonne heure, et il téléphone à Géraldine Perriner dans le hall au lieu de la cabine, pour être certain de ne pas manquer l'arrivée de la dame qu'il attend. Quel était son but ? Pourquoi voulait-il empêcher Géraldine de venir, alors qu'il savait que j'avais besoin de la voir, et que je devais arriver, moi-même, à minuit et demi.

Eh bien, c'est clair. Ça veut dire que Rodney avait découvert quelque chose concernant la femme qui l'a tué. Peut-être lui avait-elle dit qu'elle avait des informations importantes sur l'affaire qui nous occupe. Rodney a dû penser qu'il vaudrait mieux que j'aie ces renseignements-là avant de contacter Géraldine. Alors il téléphone à Géraldine de ne pas venir, et qu'il la rappellera plus tard.

O. K. La dame arrive. Elle est en avance, et porte sur elle trois gardénias. Elle porte trois gardénias, parce qu'elle a l'intention, une

fois qu'elle aura expédié Rodney dans l'autre monde, de m'attendre, et de se faire passer pour Géraldine Perriner. Elle entraîne Rodney dans une alcôve, sachant qu'il faut qu'elle le supprime avant que j'arrive. Avant qu'il puisse me parler.

Elle lui verse un poison dans son verre, sachant que ça le rendra d'abord malade, et qu'il éprouvera le besoin de s'isoler. Son truc réussit. Rodney peut arriver jusqu'aux lavabos, et là, il trépassé. Et la femme m'attend, parce que je suis le second sur sa liste.

Je bois un verre avec Erouard et je quitte le club. Nous avons convenu qu'il fera porter à mon hôtel une carte de la police à mon nom. Il pense que ça pourra m'être utile. Dehors, j'appelle un taxi, et je me fais conduire à l'Hôtel Dieudonné.

Pendant le trajet, je repense à Géraldine Perriner. Et je me sens mal à l'aise. Parce que mon expérience de ce soir m'enlève un peu de mon assurance en ce qui concerne ma connaissance du beau sexe. En tout cas, je ne m'y fierai plus tant que cette affaire-là ne sera pas terminée. Quelles que puissent être les poupées qui surgiront pendant ce boulot, je les aurai à l'œil – même si elles ont des ailes d'ange.

J'ai toujours remarqué que les choses vont par trois. Cette nuit, j'aurai rencontré trois poulettes – Juanella Rillwater, qui est brune, la meurtrière de Rodney, qui est rousse, et me voici en face de Géraldine Perriner, qui est blonde.

Elle est encore un peu endormie, et un peu surprise – comme vous le seriez vous-même si l'on venait vous tirer du lit en plein milieu de la nuit.

Elle se tient debout devant la cheminée, dans le salon de son appartement de l'Hôtel Dieudonné. Je me suis parqué dans un fauteuil et je fume. J'ai expliqué mon bras en écharpe par le fait d'une chute sur le pont du bateau, dans l'obscurité. Car je suis ultra-prudent avec cette môme-là. Je ne lui dis pas un mot de ce qui s'est passé au début de la nuit. Mais je lui raconte que j'ai communiqué avec Rodney Wilks – un collègue à moi – et que je lui ai demandé de lui téléphoner, à elle, pour annuler le rendez-vous au *Siedler's*.

Je lui demande si elle a eu l'occasion de rencontrer déjà M. Wilks. Elle me dit que non, et qu'elle n'a même jamais entendu parler de lui.

Alors je commence à lui parler de notre affaire. Je lui raconte les mêmes boniments qu'à l'autre poupée, au *Siedler's*. Et, naturellement, je suis toujours M. Cyrus T. Hickory, de la Transcontinental Agency,

que son père a chargé de ce boulot. Je lui dis que son papa se fait un sang d'encre ; et j'ajoute qu'il y a peut-être un rapport entre le gars Nakorova et la disparition de son frère Buddy.

Quand j'ai fini mon petit laïus, elle ne dit rien pendant une minute. Elle va prendre des cigarettes sur la table, m'en offre une et se sert. Puis elle s'assoit sur une chaise, en face de moi, et me regarde.

De la façon dont elle se tient, je ne peux pas faire autrement que de constater qu'elle aussi a de très jolies jambes. Mais avant que mes pensées continuent dans cette direction, je sens une douleur aiguë au bras gauche. Ça me rappelle, juste à temps, qu'il est sage de se méfier des poules qui ont de jolis membres inférieurs, qu'elles font semblant de ne pas vous montrer.

Toutes les pépées que j'ai rencontrées cette nuit ont des gambettes de grande classe. Ça commence à m'impressionner. Ça me reposerait un peu d'être enfermé, pendant cinq minutes, avec une mignonne qui aurait les jambes comme des tuyaux de poêle.

Géraldine commence à parler. Elle parle lentement, comme si elle pesait d'abord chaque mot pour lui donner de l'importance.

Elle me dit :

— Monsieur Hickory, je crois que mon père ne comprend rien à notre affaire. Ne croyez pas que je le blâme. Il est excusable de se tromper. Mais il est une chose à laquelle il a tort de croire : c'est que Serge poursuivrait un but intéressé. Serge est un homme d'une moralité inattaquable.

Je me dis à part moi : « Tu baves, ma belle, et tu dis qu'il pleut. Si je te racontais l'histoire de la belle fille rousse, qui entre avec sa clef chez le Nakorova, tu te gargariserai peut-être un peu moins avec ton Cosaque. »

— En somme, dis-je, vous voulez dire qu'il n'y a aucun rapport entre la passion qu'a pour vous ce comte russe, et la disparition de votre frère ?

— Exactement. Et ne croyez-vous pas que tous ceux qui pensent le contraire sont influencés par le fait que Buddy avait beaucoup d'amitié pour Serge ? Ce point-là devrait être en faveur de Serge. Vous savez bien, monsieur Hickory, que chez nous, en Amérique, quand une fille qui a de l'argent se fiance à un étranger, on pense immédiatement qu'il ne peut être qu'un aventurier.

— C'est vrai, dis-je, nous sommes un peu comme ça. Mais si Nakorova n'est pas un aventurier, ça devrait lui être facile de le prouver. Un gars qui est régulier, a toutes les références nécessaires. Il a une famille, des relations, une affaire, un compte en banque...

Elle lève les sourcils.

— Eh bien, dit-elle, Serge a tout cela. D'ailleurs, monsieur Hickory, quand vous aurez vu Serge, vous changerez sûrement d'opinion.

Elle se met à sourire.

— Et quand vous aurez vu sa sœur, reprend-elle en élargissant son sourire, vous ne tarirez plus d'éloges sur toute la famille Nakorova.

Quelque chose, dans mon cerveau, fait tic-tac.

— Vraiment, dis-je, qu'est-ce que sa sœur a donc de si épatant ?

— C'est une des plus jolies filles qu'on puisse voir, monsieur Hickory, dit-elle. Je sais bien que toutes les femmes voudraient avoir une autre couleur de cheveux que celle qu'elles ont. C'est une espèce de manie. Mais je vous assure que je donnerais tout ce que je possède pour avoir les cheveux d'Edvanne Nakorova. Elle a les plus beaux cheveux rouge Titien qui soient au monde. Et sa nature est aussi admirable que ses cheveux.

Moi, vous pensez si je me pince pour rester calme sur mon fauteuil. Ainsi donc, la poulette qui trimbale sur elle de l'artillerie – et qui s'en est servie pour faire sur moi un tir de barrage, après avoir déjà descendu mon pauvre copain Rodney – c'est la sœur de Nakorova. La même qui a des beaux cheveux, un beau visage, et une admirable nature !

Je me dis, à part moi, qu'à ce compte-là un gorille-femelle enragé serait une relation moins dangereuse. Mais je n'ai pas envie de rigoler.

Je dis à Géraldine :

— C'est bien possible, miss Perriner. Mais le fait que ce Serge a une sœur ravissante ne signifie absolument rien. J'ai connu des tas de types de la pègre qui avaient des sœurs ravissantes.

Elle me sourit.

— Sergius n'est pas riche, dit-elle. Mais il n'est pas pauvre non plus. Et je vous déclare en toute franchise, monsieur Hickory, que si mon père ne veut pas consentir à notre mariage et qu'il me coupe les vivres, ça n'affectera pas beaucoup Serge. Nous vivrons sur ses revenus à lui.

Je fais oui de la tête.

— En tout cas, vous n'êtes pas encore mariés, dis-je. Et je crois comprendre que vous n'épouserez pas votre Serge avant que j'aie eu le temps de terminer mon enquête ?

Je m'envoie – mentalement – un coup de pied. Voilà que j'allais oublier que je suis M. Hickory, un roussin privé.

— Vous comprenez, Miss Perriner, dis-je précipitamment, pour enchaîner, mon agence a reçu des instructions précises de votre père. J'espère que vous nous laisserez une chance de faire notre travail. Je serai le premier à m'en réjouir, si je peux faire un rapport flatteur sur votre fiancé.

Elle sourit.

— J'en suis certaine, mister Hickory, dit-elle. Mais je suis une hôtesse déplorable. J'ai oublié de vous demander si vous aimeriez boire quelque chose. C'est oui ?

— Oh ! C'est une offre que je ne repousse jamais.

Elle se lève, va vers une petite table, et me mélange un whisky-soda bien tassé. Puis elle me l'apporte.

— Je voudrais vous poser une question, miss Perriner, dis-je. Quand vous avez reçu mon radio, cette nuit – celui que je vous avais expédié du *Fels Ronstrom* pour vous demander de me retrouver au *Siedler's Club*, à minuit et demi – l'avez-vous montré à quelqu'un ?

Elle écarquille les yeux.

— Oui, dit-elle. Je l'ai montré à Serge. Il dînait ici avec moi. Le message est arrivé juste après le dîner.

Ça m'explique ce que je voulais vérifier. Ça me prouve que le radio que Juanella Rillwater a reçu à bord lui avait été envoyé par Nakorova après que Géraldine lui avait montré son message. Il voulait savoir quel genre de type j'étais.

La chose empoisonnante, c'est que je ne pourrai pas mettre le grappin sur Juanella avant qu'elle entre en contact avec le Russe. Elle va tout flanquer par terre en lui racontant que je ne suis pas du tout Mr. Cyrus T. Hickory, mais bel et bien un gars du F. B. I., l'incomparable Lemmy Caution. Et ça, j'aurais bien voulu que ça ne se sache pas tout de suite.

Je vide mon verre et j'allume une autre cigarette.

— Pardonnez-moi d'être aussi curieux, miss Perriner. Il y a encore une ou deux choses que je voudrais bien savoir.

— Posez les questions que vous voulez, mister Hickory. Je vous donnerai toute l'aide possible.

— Avez-vous jamais rencontré une femme qui s'appelle Mme Rillwater ? Mais vous la connaissez peut-être sous un autre nom. Je vais vous dire comment elle est.

Et je lui fais une description précise de la sémillante Juanella.

— Non, dit-elle. Je ne connais pas cette femme-là.

Je la regarde. Elle me fixe droit dans les yeux. J'ai l'impression qu'elle ne me ment pas. Je me lève.

— O. K., miss Perriner. Je vais vous laisser tranquille, maintenant. Mon bras me fait mal. Et il faut que je m'installe quelque part, à l'hôtel.

Je vais vers la porte, et je me retourne vers elle, pour lui dire :

— Miss Perriner, faisons un marché. Promettons-nous mutuellement de ne rien nous cacher de nos intentions, et de ne pas nous faire d'entourloupettes par-derrrière.

Pendant que je lui sors ce boniment, je me dis que je suis un menteur de première. Parce que si je ne lui cachais rien de mes intentions, j'ai idée qu'elle piquerait une demi-douzaine de crises de nerfs, l'une après l'autre.

Elle se lève aussi. Elle porte une espèce de négligé en dentelle légère. Je vous affirme que cette même-là a tout ce qu'il faut pour plaire. Moi, je me rince l'œil... Et comment !

Elle me dit :

— Je serai tout à fait franche avec vous, mister Hickory. Tout ce que je souhaite, c'est que cette affaire-là soit réglée rapidement, et que je puisse épouser Serge sans offenser mon père. Naturellement, je me fais du souci au sujet de Buddy. Mais je crois sincèrement qu'il ne lui est rien arrivé, et qu'il reparaitra bientôt.

Je lui réponds que je l'espère. Et je prends mon chapeau.

Elle me dit :

— Vous m'avez questionnée, mister Hickory, et je vous ai chaque fois répondu. Seriez-vous offensé que je vous pose, à mon tour, une question personnelle ?

Je lui réponds que non. Je me demande ce qu'elle va bien pouvoir me sortir.

— Etes-vous marié ? Me demande-t-elle.

Elle se tient debout devant moi, et me regarde. En voilà une bien bonne ! Qu'est-ce que cette poupée a besoin de savoir si je suis marié ou pas. Je vais la faire grimper au cocotier.

— Oui, dis-je. J'ai une gentille petite femme et sept mioches. Ils vivent dans une petite ferme à Milwaukee.

— Oh, que c'est gentil ! dit-elle. Et votre femme n'est pas trop désolée d'être séparée de vous si souvent ? Ça doit être pénible pour elle.

Je hausse les épaules.

— Que voulez-vous ? Dis-je. Nous n'y pouvons rien. Je suis détective privé. Il faut que je gagne le pain quotidien et que je fasse mon boulot.

— Aimez-vous être détective privé, mister Hickory ?

Je me demande ce que tout ça veut dire. Je fais un petit sourire.

— Je n'en sais rien au juste, dis-je. Je n'y ai jamais pensé. J'ai toujours fait ce métier-là.

— Est-ce un bon métier ? demande-t-elle.

Je hausse à nouveau les épaules.

— Couci-couça, dis-je. Pourquoi ?

Elle me sourit gentiment.

— Il faudra que nous reprenions cette conversation bientôt, dit-elle. Je suis certaine, mister Hickory, que nous pouvons nous être utiles mutuellement. Je ne voudrais surtout pas vous offenser, mais j'ai comme une idée que votre agence ne vous paie pas autant que vous le méritez.

Son petit sourire est toujours là. J'ai enfin compris. Dans une minute, cette pépée va me glisser un billet de mille dollars pour que je sois raisonnable et que je fasse ce qu'elle me demandera.

— Vous êtes bien aimable, miss Perriner. Et très gentille. Mais nous ne parlerons pas de tout ça ce soir. Je pourrai peut-être revenir vous voir demain ?

— Mais certainement, mister Hickory. Revenez me voir ici. J'en serai très heureuse – et Serge aussi. Je veux que vous le connaissiez. Vous verrez comme il est merveilleux !

Je lui souhaite bonne nuit, et je file. Dehors, j'attrape un taxi, et je me fais conduire au Grand Hôtel. On n'y connaît pas Mr. Lemmy Caution.

Pendant que nous roulons dans l'obscurité, je pense au gars Nakorova, qui a une sœur si ravissante. Et qui a déchaîné une telle passion dans le cœur de la même Géraldine, qu'elle a perdu le nord, complètement.

Je suppose que le Cosaque est un type dans le genre de sa sœur. Un gars irrésistible quand il veut charmer quelqu'un. Ça doit être une spécialité de la famille Nakorova.

Charme et séduction en tous genres...

IV

GRAISSAGE

Il est midi quand je me réveille, et un beau soleil brille dehors. Mon bras me fait un mal de chien, mais ça pourrait être bien plus moche encore. Le traitement de cheval que m'a fait subir le docteur, hier soir, a bien désinfecté la plaie. Avec un peu de chance, je crois que je n'aurai pas trop d'embêtements avec ça.

Je m'assois dans mon lit et je sonne pour du café. Puis je me plonge dans les réflexions. J'ai l'impression que, jusqu'à présent, je n'ai pas fait des étincelles.

La marque n'est pas en ma faveur. Rodney Wilks, qui avait sûrement pigé quelque chose à toute cette histoire, a été descendu, et ne sera plus jamais d'aucune aide pour personne. Et Edvanne Nakorova s'est tirée des pattes avec les honneurs de la guerre.

Et cette garce-là, qui a déjà tué un bonhomme et qui a failli me rayer aussi, est en liberté dans Paris, à l'affût quelque part. La langue pendante, elle doit galoper partout, à la recherche du gars Lemmy. Avec son artillerie toute prête dans sa jarretière. J'espère que ça l'égratigne quand elle marche...

Vous pensez peut-être que je suis cinglé d'avoir demandé à Erouard de ne pas faire rechercher cette poule pour l'instant. Mais, à mon avis, c'est la seule façon raisonnable de jouer cette partie, telle qu'elle se présente.

En somme, voilà une mignonne qu'aucun obstacle n'arrête. Après avoir supprimé Rodney, elle essaye de faire pareil avec moi. Deux meurtres en une seule soirée, c'est un programme qui lui semble tout naturel.

Alors ? Qu'est-ce qu'il y a donc derrière tout ça ? Pourquoi ces gens-là s'amuse-t-ils à tuer du monde ?...

Supposons que Rodney Wilks ait découvert que Nakorova est l'auteur de l'enlèvement de Buddy, et qu'il ait été en mesure de le prouver à Géraldine. Serge n'aurait qu'à dire à la douce enfant qu'il a dû recourir à ce moyen pour faire pression sur le vieux Perriner, parce

qu'il est fou d'amour pour elle. La belle n'hésiterait pas une seconde à le croire et à lui pardonner. Ils se marieraient dare-dare. Et Buddy n'irait pas raconter à tout le monde qu'il a été kidnappé par son beau-frère.

Alors pourquoi ces gens-là ont-ils tué Rodney ?

Autre chose. Quel est le rôle de Juanella Rillwater dans toute cette histoire ? Cette même-là me colle dans les cheveux. Quand je pourrai mettre le grappin sur elle, nous aurons une petite explication qui fera de la poussière.

Juste au moment où je sors de mon lit, on frappe à la porte et Erouard entre dans ma chambre. Si vous ne connaissiez pas le gars, ça vous épaterait d'apprendre qu'il est policier. Il est maigre et il porte des lunettes. Il a une petite barbiche en pointe qui lui donne l'air d'un professeur. Mais il connaît son boulot.

J'ai déjà travaillé une fois avec lui. Dans une affaire de faussaires internationaux. Et nous nous entendons très bien tous les deux, parce que c'est un gars qui a de l'imagination. Et quand vous avez ça, vous avez tout. Et même plus.

Il s'assoit, et je sonne pour une autre tasse de café, pour lui. Il penche sa tête de côté et parle :

— Mon vieux, dit-il, j'ai eu une longue conversation avec le préfet de police, ce matin. Et j'ai réussi à le convaincre de faire ce que vous demandiez. Ça ne lui plaisait pas beaucoup, cette idée de laisser en liberté la Nakorova Edvanne. Mais il a fini par céder.

— Bravo ! Donc ça marche comme convenu.

— Entièrement, dit-il. Et, aujourd'hui, je vais faire faire une enquête discrète sur l'activité, en France, des deux Nakorova. Egalement, la Sûreté va s'occuper de savoir où habite Juanella Rillwater. Et on ne la perdra pas de vue. Dès que j'aurai son adresse, je vous la ferai parvenir.

Je le remercie chaleureusement. Il boit sa tasse de café et il file.

Je vais à la fenêtre et je regarde dans la rue. Les Grands Boulevards sont pleins de soleil. Quelques jolies pépées passent sur le trottoir d'en face.

Moi, je me demande pourquoi les femmes sont encore plus jolies

en temps de guerre. Il doit y avoir une raison pour ça. Un jour, quand j'aurai le temps, il faudra que j'y réfléchisse.

En attendant, je vais me recoucher.

Il est trois heures et demie quand je me réveille. Et je vais dans la salle de bains prendre une douche. Puis je flâne un peu en attendant le docteur. Il trouve que tout va bien. Et il me garantit que, dans un jour ou deux, je n'aurai plus besoin de porter le bras en écharpe.

Juste après son départ, le téléphone sonne. C'est Erouard. Il me dit que son roussin a retrouvé Juanella Rillwater. La donzelle est descendue dans un chic hôtel – l'Hôtel Sainte-Anne, rue Sainte-Anne. Et il me dit aussi qu'elle n'est venue s'inscrire que ce matin, alors que ses bagages y sont arrivés la nuit d'avant. Ça prouve bien qu'elle m'a monté le coup avec son histoire de passer la nuit au Havre. Elle a dû arriver à Saint-Lazare par le train qui suivait le mien à une demi-heure. Et elle a couché dans les environs.

Il faudra que j'aie, avec elle, une petite explication.

Je finis de m'habiller, et je m'envoie une petite gorgée de cognac, histoire de me mettre dans l'atmosphère qui convient. Puis je me fais conduire en taxi à l'Hôtel Sainte-Anne. J'explique au gars de la « réception » que je suis Mr. Cyrus T. Hickory, et que je voudrais voir Mrs. Juanella Rillwater. Il sonne à son téléphone et elle me fait dire de monter.

Juanella est certainement dans la splendeur. J'entre dans un grand salon, avec une porte qui doit donner dans sa chambre. Elle est debout devant la fenêtre. Et elle est habillée comme elle le fait toujours quand elle veut chavirer le cœur d'un gars. Je me demande où cette poule-là a été chercher cette sûreté de goût dans ses frusques. Je sais bien qu'elle a vécu un bout de temps à Paris – puisque je l'ai connue là, l'année dernière – où il fallait bien qu'elle s'acclimate, puisque son Larvey de mari préférait ne pas reparaître aux U. S. A. Mais le monde qu'elle y fréquentait n'était pas précisément celui de la haute. Ça prouve qu'il y a des souris qui ont cette chose-là dans le sang.

Ses yeux sont brillants et elle est cent pour cent sensationnelle. Elle me fait un sourire qui ferait faire poum-poum à mon cœur, si j'avais le temps de penser à ce que je pense.

— Comment va mister Hickory ? me demande-t-elle. Un doigt de mon whisky, histoire de le goûter, mon Lemmy ?

Je pose mon chapeau sur une chaise.

— T'excite pas, ma poupée, lui dis-je. Qui est-ce qui t'a permis de m'appeler Lemmy ? Je voudrais bien le savoir. Ensuite, je te dirai de garder tes renversées pour les zèbres qui ne te connaissent pas. Ça n'est pas parce que toi et ton Larvey m'avez donné un coup de main l'année dernière dans cette histoire des gaz de combat, que tu dois te croire inattaquable. Depuis cette histoire-là, vous vous êtes tenus à peu près tranquilles – *autant que je puisse le savoir*. Mais ça n'empêche pas que vous êtes, lui et toi, des forbans. Mais je goûterai quand même ton whisky. Tu sais que je le bois sans soda. Et verse-m'en quatre doigts. Tu sais que c'est ma mesure habituelle.

— O. K., dit-elle. Tu sais bien que tu n'as qu'à parler pour être obéi. Parce que j'ai un gros béguin pour toi. Quand tu es dans les environs, aucun autre homme ne compte. Mais si tu ne veux plus que je t'appelle Lemmy, alors je ne le ferai plus, mon Lemmy. Es-tu content, Lemmy ?

Elle va ouvrir un placard. J'aperçois, bien rangées dedans, des bouteilles de cognac, de gin, de whisky. Il semblerait que la même pense que Paris pourrait être assiégé un jour, et qu'il vaut mieux faire des provisions. Parce qu'elle aime assez ce genre de liquides.

Elle me verse mes quatre doigts de whisky pur, et vient me tendre le verre. Puis elle met dans son bec une cigarette, l'allume et la fourre dans ma bouche. C'est le genre de chose que fait couramment cette mignonne. Et toujours avec tant de gentillesse qu'il n'y a pas moyen de se fâcher.

Elle va devant un miroir, tripote sa robe, tapote ses cheveux.

— Ça va, dis-je. Je sais bien que ta géométrie est parfaite. Tu n'as pas besoin de faire toutes ces contorsions. Et d'ailleurs, il est temps que nous parlions à cœur ouvert.

Elle se tourne vers moi.

— O. K., dit-elle. Ça me va. Mais je veux dire tout de suite, mister Hickory, qu'en ce qui me concerne, il est indispensable que je sache quel personnage vous êtes réellement. Si vous êtes Cyrus T. Hickory, de la Transcontinental Detective Agency, alors, en ce qui me concerne, je vous demanderai d'être extrêmement poli. Parce que je n'aime pas beaucoup les détectives privés.

Elle s'assoit, et me décoche un sourire.

— Mais si tu es Lemmy, reprend-elle, mon grand Lemmy, mon beau *G'Man*, alors je répondrai *peut-être* à tes questions.

— Tu as du culot comme pas une, Juanella.

— C'est bien possible, mais c'est comme ça.

— O. K. Alors, je voudrais bien savoir ce que tu es venue faire à Paris ?

Elle me regarde. Elle a un air tellement innocent, que j'en ai presque les larmes aux yeux.

— Je vais te dire quelque chose, Lemmy. Tout à fait confidentiellement. Eh bien, je ne sais pas pourquoi je suis ici. Et je voudrais bien le savoir.

— Ecoute, mon petit lapin, dis-je. Ne jouons pas comme ça à cache-cache. Tu es mignonne comme tout.

Et, si les femmes m'intéressaient, je serais sûrement mordu à fond pour toi. Mais, pour moi, il n'y a que mon boulot qui compte. Les femmes ne me tentent pas. Alors ne t'obstine pas à me faire marcher.

— Ah ! Laisse-moi rire, dit-elle. Tu ne fricotes pas avec les femmes ? Alors, qu'est-ce que tu faisais, l'année dernière, avec la même Georgette ?

— Tu t'imagines des tas de choses, Juanella. Nos relations étaient purement professionnelles. Tu comprends, ça fait quelquefois partie de mon boulot, de faire semblant d'être mordu pour une poule. Il faut bien que je me débrouille pour réussir mes enquêtes.

— Alors, si c'est ça, dit-elle, je voudrais bien savoir pourquoi tu ne te débrouilles pas de la même façon avec moi. Je voudrais bien savoir ce qui me manque pour être comme les autres femmes sur qui tu as fait tes petites enquêtes ?

— Voyons, Juanella, dis-je, ne te mets pas en colère. Tu sais bien qu'il ne te manque rien. Que tu es balancée comme il n'y a pas beaucoup de femmes qui le soient. Et c'est bien pour ça que ton mari t'adore. Tu sais bien que Larvey est fou de toi.

— Et alors ? dit-elle. Est-ce que ça te regarde ? J'ai bien le droit de me changer un peu les idées, de temps en temps. J'ai lu, dans un livre, qu'il est nécessaire, pour une femme, de se détendre, *quelquefois*.

Vous remarquerez que la même Juanella a pris la direction de notre petit bavardage. Elle m'empêche, comme ça, de lui poser des questions.

Puis elle se lève, vient vers moi, et s'assoit sur mes genoux, me met les bras autour du cou, et, brusquement, me plante un baiser sur la bouche, qui me coupe la respiration.

Puis elle se détache de moi, va s'adosser à la fenêtre, et me regarde avec le même air qu'une chatte qui viendrait d'avaler une paire de canaris.

Qu'est-ce que vous voudriez que je fasse ?

Je me lève.

— O. K., Juanella ! Dis-je. Tu ne veux pas parler, et tu me mènes en bateau. Fais bien attention à ce que je vais te dire : si tu n'es pas prudente, tu te mouilleras les pieds.

— Moi... je n'aime pas être prudente, dit-elle. Et je ne veux rien te raconter – pas pour le moment en tout cas – parce que je suis enragée contre toi. C'est comme qui dirait de l'antagonisme sexuel. Parce que j'ai le béguin pour toi, mister Caution – comme je l'ai toujours eu.

— O. K., Juanella. Fais comme tu voudras. Mais je te déclare que si je te trouve en travers de mon chemin, j'attraperai une pantoufle de taille quarante-cinq, et je te l'appliquerai où tu penses, soixante-douze fois de suite. J'aime mieux te prévenir avant.

Elle vient vers moi, les yeux étincelants de fureur. Puis son visage se détend et elle sourit. Elle a, soudain, un air rêveur.

— Oh ! comme je crois que j'aimerais ça, dit-elle. Lemmy, le jour où tu te sentiras l'envie de me le faire, téléphone-moi pour que je vienne.

Elle s'approche à nouveau de moi.

Qu'est-ce que vous voudriez que je fasse ?

Je ramasse mon chapeau, et je file.

J'ai fait fiasco avec Juanella, et son attitude m'intrigue. Sa façon de me faire marcher me laisse supposer qu'elle a quelque part une

carte maîtresse, qu'elle jouerait si je m'avisais de vouloir lui forcer la main.

Cette même-là a du cran, mais elle n'ignore pas qu'elle courrait de gros risques à se payer ma tête. Que je pourrais leur mener la vie dure, à elle et à son mari, quand elle rentrera aux U. S. A., à moins qu'elle ait quelque chose dans son sac.

Et il faut que je sache ce qu'est ce quelque chose.

Moi, je commence à me faire des cheveux... Je n'avance absolument pas, dans cette affaire. Je n'en sais pas plus que lorsque j'étais à bord du *Fels Ronstrom*. Et, sauf que Rodney Wilks est maintenant à la morgue, et que la délicieuse Edvanne s'est exercée au tir sur moi, je pourrais me figurer que je suis venu à Paris en touriste.

Je me tracasse aussi au sujet de la même Géraldine. Est-ce que cette poupée-là est régulière ? Je donnerais cher pour savoir si elle connaît, ou non, le sort de son frère Buddy.

Tout d'un coup, il me vient une idée. Ça donnera peut-être quelque chose. Je saute dans un taxi, et je me fais conduire à l'American Express. Je monte voir le directeur, et je lui montre mon insigne. Il consent à expédier un câble en code, pour mon compte. Voici, en clair, ce qu'il contient :

Directeur Bureau Fédéral Investigations...

Ministère de la Justice, Washington, U. S. A.

Prière m'adresser urgence informations sur situation financière Géraldine Perriner à Paris. Stop. Combien d'argent ou quels crédits avait-elle en quittant New York. Stop. Larvey Rillwater est-il à New York. Stop. Pourquoi bureau des passeports a-t-il accordé passeport pour la France à Juanella Rillwater actuellement sous régime sursis Cour fédérale. Stop. Situation ici très vague. Stop. Rodney Wilks assassiné. Stop. Collaboration police française obtenue par entremise ambassade U. S. A. Stop. Demande instructions supplémentaires. Stop. Caution Identité Bureau Fédéral C47. Stop. Fin.

Le directeur de l'American Express est un brave type. Il me promet de me faire porter la réponse dès qu'elle arrivera.

Je me sens mieux, parce que je viens de commencer quelque

chose de précis. Et je vais maintenant démarrer sur une deuxième idée que j'avais derrière la tête.

J'appelle un taxi, et je dis au chauffeur de me conduire à l'Hôtel Dieudonné.

Je m'en vais faire une entourloupette à la même Géraldine.

C'est quand même curieux. Depuis que je suis arrivé à Paris, je passe presque tout mon temps assis sur une chaise en face d'une poulette.

M'y revoilà encore, maintenant. Face à Géraldine. Je fais tout ce que je peux pour ressembler à Cyrus T. Hickory, et pour faire la tête que ferait ce gars-là s'il venait se faire graisser la patte.

La nuit commence à tomber et Géraldine tire les rideaux devant la grande fenêtre. Elle a de la ligne, et j'aime la façon dont elle se déplace.

Ce qu'elle a, surtout, d'épatant, ce sont ses cheveux. C'est une blonde véritable. Leur couleur ne sort pas d'une bouteille. Je vous garantis que, dans l'ensemble, elle vaut le déplacement. Du haut en bas, ça vous caresse les yeux, quand on la regarde.

Moi, j'ai l'air défiant, et nerveux, et impressionné.

Ça n'est pas tellement facile, mais je fais ce que je peux.

Et aussi, je me répète l'histoire de ma femme et de mes sept mioches. J'espère qu'elle a avalé ce bobard-là. Je me donne un mal de chien pour ressembler à un gars qui a une femme à Milwaukee et sept gosses. Je suis obligé, pour ça, de faire appel à mon imagination, parce que je ne connais personne qui ait une femme à Milwaukee et sept mioches.

Je tiens mon chapeau à la main, et je le tripote sans arrêt, comme j'ai vu le faire des gars nerveux.

Enfin, je lui parle :

— Je peux dire que j'ai été très content que vous vous soyez intéressée à ma femme et à mes gosses, hier soir, miss Perriner. Je ne vous en avais pas parlé plus longuement, parce que j'étais fatigué. Et j'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit au sujet de la Transcontinental Agency qui ne me paye sûrement pas ce qu'elle

devrait payer un homme de confiance comme moi.

Elle quitte la fenêtre, et vient vers moi. Elle sourit, et il y a de la gentillesse dans ses yeux.

— C'est justement parce que moi-même je suis impatiente de me marier, mister Hickory, que je pense à ceux qui le sont. Votre femme doit sûrement souffrir de votre absence.

Je baisse la tête.

— Je le suppose, dis-je. Mais c'est comme ça. Nous avons pris l'habitude de vivre séparés.

Géraldine ne dit rien pendant une minute. Puis :

— J'imagine que si vous le pouviez – si c'était possible – vous abandonneriez volontiers ce métier de détective privé, et que vous iriez vivre à Milwaukee.

Je fais oui, de la tête. Avec énergie.

— Vous parlez ! Dis-je. Je connais là-bas un petit magasin d'alimentation que je pourrais acheter – si j'avais le pognon qu'il faut ! *Gee !* Ce que ça me plairait de vendre des chocolats et des sodas ! Vous parlez si je balancerais le métier de détective tout de suite !

Elle se penche vers moi, et ses yeux brillent.

— Eh bien, pourquoi ne le feriez-vous pas, mister Hickory ?

Je lance un rire comme qui dirait désespéré.

— Pourquoi ? Dis-je avec une espèce de sanglot dans la voix. Où donc un gars comme moi trouverait-il les dix mille dollars qu'il faut pour ça ?

Elle se lève et va vers la cheminée, puis elle se retourne vers moi.

— C'est moi qui vous les donnerai, me dit-elle.

Elle laisse passer une minute, pour donner le temps à ce coup de théâtre de faire son effet sur Mr. Hickory. Puis elle reprend :

— Mister Hickory, parlons franchement. J'ai une proposition à vous faire. Je vous ai déjà affirmé que j'ai une confiance totale en Serge. Il m'a fourni toutes les garanties possibles sur sa situation et sur

ses antécédents. Je suis absolument certaine qu'il est assez riche pour subvenir à mes besoins si mon père supprimait la pension qu'il me sert. Bon. Alors, voilà ma proposition :

J'ai l'intention de vous remettre une somme de cent mille francs. Ce soir, je m'occuperai d'arranger une entrevue entre vous et Serge.

Vous le rencontrerez, et vous vous formerez une opinion sur lui. Je sais que cette opinion sera excellente.

Alors vous repartirez immédiatement pour New York, pour dire à mon père que ma décision d'épouser Serge est irrévocable. Vous lui direz également qu'à votre avis, Serge est un homme d'excellente réputation et de caractère irréprochable. Et qu'il fera certainement un excellent mari. Alors... sommes-nous absolument d'accord ?

Je me lève et je dis :

— Vous pensez bien que je suis d'accord. Plutôt dix fois qu'une. Quand est-ce que je pourrai toucher la galette ?

Elle sourit. Elle a l'air contente. Malgré ça, j'ai l'impression que son air heureux n'est que superficiel. Que par-dessous, elle est un peu embêtée.

Elle dit :

— J'ai l'argent ici. Je vais vous le chercher. Je reviens tout de suite.

Elle sort de la pièce. J'allume une cigarette. C'est un métier intéressant que celui de Mr. Hickory. Je veux dire que ça serait intéressant d'être *vraiment* Mr. Hickory.

Au bout d'un instant, Géraldine revient. Elle me tend deux liasses de billets français. Ça me rend tout joyeux de voir que les billets sont neufs. Ils sont de cinq mille francs chacun.

— Voilà du bon travail, miss Perriner, dis-je. Pour du pognon comme celui-là, je ferais, sur n'importe qui un rapport de n'importe quel genre. Mais, pour satisfaire ma conscience, je voudrais quand même jeter un petit coup d'œil sur votre fiancé. Histoire de ne pas mentir quand je dirai à votre paternel que j'ai vu le gars, et que je lui ai parlé.

— Mais naturellement, dit-elle. Dites-moi où je pourrai vous

contacter, et je m'arrangerai à ce que vous fassiez sa connaissance ce soir.

Je lui donne mon adresse et elle prend note.

Puis elle me tend la main.

— Au revoir pour l'instant, mister Hickory. Je ne doute pas que je puisse avoir toute confiance en vous.

— La plus entière confiance, dis-je. Je serai fidèle à nos conventions. Aussi sûr que je m'appelle Cyrus T. Hickory.

Nous nous secouons les paumes, et je file.

Dehors, je me permets de sourire jusqu'à mes oreilles. Ça a parfaitement réussi.

J'attrape un taxi, et je fonce à la Sûreté nationale. Je fais passer mon nom, et Erouard me reçoit. Il est assis derrière son bureau. Sa petite barbiche pointe vers moi, quand j'entre. Et elle s'élargit un peu, en même temps que sa bouche sourit, quand il me dit bonjour.

Je plonge la main dans ma poche, et j'en sors les vingt billets de cinq mille francs que Géraldine vient de me donner.

— Ce sont des billets que vient de me remettre Géraldine Perriner, lui dis-je. Ils sont tout neufs. Elle les a sûrement encaissés à une banque. Pouvez-vous savoir où elle les a eus ?

Il appuie sur une sonnette.

— Mon vieux, me dit-il. Ça, c'est très facile.

V

SERENADE A TROIS

Après avoir quitté Erouard, je m'en vais dans un café, pour me détendre un peu. Je m'envoie un ou deux vermouth-cassis, histoire de me donner du ton. Et, d'ailleurs, c'est l'heure de l'apéritif, car il est maintenant six heures passé. Mais je n'ai pas le temps de flâner. Je saute dans un taxi qui m'emmène à l'Hôtel Rondeau. C'est là qu'habitait Rodney Wilks.

C'est près du boulevard Saint-Michel. Une sorte de pension de famille d'apparence discrète.

J'entre et je demande à voir la propriétaire. Au bout d'un moment, une dame rondelette entre deux âges vient et me demande ce que je désire. Je lui montre la carte de police qu'Erouard m'a fait donner par la Sûreté, et je lui dis que je viens pour chercher les affaires de Mr. Wilks et payer sa note, parce qu'il ne pourra pas revenir.

Elle me conduit au deuxième étage, dans une chambre. J'aperçois la valise de Wilks dans un coin. Je l'attrape et je la pose sur le lit. Puis je commence à sortir d'un placard le linge et les vêtements de Rodney. Elle me regarde faire pendant un instant, puis s'excuse et me laisse en disant que je la trouverai dans son bureau quand j'aurai terminé.

Dès qu'elle est sortie de la chambre, j'interromps la séance d'emballage, et je jette un coup d'œil autour de moi. J'ouvre des tiroirs. Leur aspect ne me laisse plus le moindre doute. Quelqu'un est venu ici avant moi.

Impossible d'en douter. Parce que Rodney était le gars le plus soigneux que je connaisse. Il était tellement fichtrement rangé et soigneux, qu'on en aurait même pris quelquefois des crises de nerfs. Il était de cette sorte de types qui ne posent pas dans n'importe quel coin leurs mégots de cigarette. Vous voyez ce que je veux dire.

Eh bien, ces tiroirs que je viens d'ouvrir sont dans un désordre complet. Et, dans la garde-robe, ses deux vestons ont les manches retournées. Quelqu'un a fendu les doublures pour voir si aucun papier n'y était dissimulé.

Il y a un petit bureau dans un coin. En l'examinant, je vois qu'on a arraché le buvard du sous-main. Pour essayer, sûrement, d'y trouver des traces de ce que Rodney a pu écrire. Ça m'étonnerait qu'on y ait réussi.

Tout ça confirme bien mon idée que Rodney avait dû découvrir quelque chose de sérieux, et que quelqu'un le savait.

Accrochée au mur, au-dessus de la cheminée, se trouve une petite applique en bois sculpté avec un petit rayon pour y mettre des papiers. J'y trouve deux ou trois lettres adressées à Rodney, à l'Hôtel Rondeau. Les enveloppes sont ouvertes. Dans l'une se trouve une facture de teinturerie-nettoyage. La facture d'une librairie de la rue de Clichy pour quelques bouquins, et d'autres petites choses de ce genre-là, sont aussi dans leurs enveloppes. Il est évident que les gars qui sont venus fouiller ici ne s'y sont pas intéressés.

Je prends ces papiers et je les porte sur le petit bureau. J'allume la lampe électrique qui est dessus, et j'examine chaque papier très soigneusement.

Au dos d'une de ces enveloppes, il y a quelques mots au crayon, de la main de Rodney. Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire. Les voici :

C'est avant quatre essais. Le voulez-vous sec ? Quelle quantité ?

Je suis foutrement embêté. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, si ça veut dire quelque chose. Parce que le gars Rodney n'était pas un type à griffonner sur des enveloppes pour s'amuser à tuer le temps.

Je fourre cette enveloppe dans ma poche. J'ai l'impression que c'est inutile que je fouille plus longtemps la chambre. Parce que s'il y a eu quelque chose d'intéressant ici, les gars qui sont venus ne l'ont certainement pas laissé.

Je ramasse toutes les affaires de Rodney et je les fourre dans sa valise, que je descends dans le bureau. Je dis à la dame grassouillette que je ferai prendre les bagages par quelqu'un. Puis je règle la note.

Après quoi, la brave dame me demande si les Etats-Unis se mettront aussi dans la guerre. Je lui réponds que je n'ai pas encore pris de décision à ce sujet, mais que je lui écrirai quand je l'aurai prise. Nous échangeons comme ça deux ou trois petites plaisanteries et je file.

Je repars à pied vers mon hôtel et je remue dans ma tête les mots que Rodney a écrits sur l'enveloppe. Bon Dieu que c'est embêtant ! Ça veut sûrement dire quelque chose. Et vous pouvez être sûr que Rodney ne les a pas écrits pour se les rappeler. Parce que ce gars-là avait une mémoire aussi phénoménale que celle d'un éléphant. Donc, il les a écrits pour que quelqu'un les voie. *C'est avant quatre essais. Le voulez-vous sec ? Quelle quantité ?* Excepté la première phrase, le reste est quelque chose qu'on demande à quelqu'un à qui on offre un alcool.

Quand j'arrive à mon hôtel, j'y trouve un roussin d'Erouard qui m'attend avec un petit paquet. Dedans, il y a les vingt billets de cinq mille francs et un mot d'Erouard, qui me dit :

Mon cher Lemmy,

Nous avons trouvé facilement la trace de ces billets. Ils ont été retirés ce matin de la succursale du Crédit Lyonnais, rue Henri-Martin. Le compte est celui du colonel Serge Nakorova et c'est un chèque de lui qui a été encaissé.

Toujours à votre disposition. Bien cordialement.

Félix Erouard.

O. K. Ça nous indique que dès le matin, Géraldine a contacté son Cosaque ; pour lui dire qu'elle a eu l'impression qu'on pouvait m'acheter, et qu'il lui fallait pour ça de la galette. Nakorova se procure donc les cent billets à la banque. Seulement, ça ne nous dit pas si le pognon est à lui ou si c'est de l'argent à elle qu'elle lui avait confié avant. Je saurai ça quand je recevrai la réponse de Washington à mon câble.

En tout cas, il faut que Géraldine et Serge soient bigrement étroitement liés l'un à l'autre pour qu'elle puisse disposer, comme ça, de cent billets pour leur affaire. Ça me donnerait à penser qu'elle est de mèche avec les Nakorova dans les histoires louches qui se mijotent et auxquelles je ne comprends que dalle pour l'instant... C'est à croire qu'elle est tellement mordue pour lui, qu'elle n'est effrayée par aucune combine d'aucune sorte. Et moi, je vous dis que ça ne m'étonne pas trop. Parce que – comme je vous l'ai déjà dit – quand une femme a un homme dans la peau, il n'y a pas des tas de choses qu'elle ne serait prête à faire pour lui plaire.

Je monte dans ma chambre et je me verse mes habituels quatre

doigts de whisky pur. Puis je m'étends un peu sur mon lit. D'abord ça fera du bien à mon bras, qui me chatouille encore un peu. Et puis il faut que je réfléchisse un peu sérieusement.

Une chose qui est sûre, en tout cas, c'est que si je continue à être Mr. Cyrus T. Hickory, Géraldine s'attendra à ce que j'aie une entrevue avec son Nakorova, puis qu'ensuite je reparte dare-dare pour New York. Si je ne fais pas ça, elle pensera que je ne tiens pas ma promesse. Elle aura des soupçons. Elle en fera part à son Russe. Et plus que probablement, ils fileront ailleurs et disparaîtront dans la nature.

Donc, il faut que je fasse quelque chose. Et je vais commencer à le faire tout de suite.

Je me lève et je mets mon manteau, pour sortir. Au moment où j'arrive à la porte, mon téléphone sonne. La standardiste de l'hôtel me dit que le colonel Serge Nakorova est au bout du fil. Je lui dis de me le passer. Au bout d'un instant, j'entends, dans l'appareil, une voix de basse profonde. C'est une de ces voix riches et cordiales qu'on trouve sympathiques. Je m'imagine très bien le gars ouvrant tout grand son four à chaque mot qu'il dit, et roulant sa langue tout autour avant de l'en laisser sortir.

— Est-ce que c'est mister Hickory ? demande la voix. Très bien. Je désire me présenter. Je suis le colonel comte Serge Alexandrieff Nakorova, à votre service.

Je pourrais presque l'entendre claquer les talons.

Il continue en me disant qu'il s'excuse de me téléphoner. Il aurait préféré venir lui-même à mon hôtel. Mais il doit se rendre à Saint-Cloud immédiatement et ne sera pas rentré avant ce soir, tard.

— Vous savez sûrement, colonel, dis-je, ce que je suis venu faire ici ?

Il me répond que oui. Il ajoute qu'il est très content que je sois venu. Qu'il est très peiné que son futur beau-père se soit méfié de lui. Et qu'il est très heureux que tout soit en voie de s'arranger.

— Mister Hickory, je voudrais donner un souper ce soir en votre honneur. Vous aurez ainsi l'occasion de me parler et d'avoir les éclaircissements que vous souhaitez. Vous ferez, en même temps, connaissance de mes associés. Il y aura là des femmes charmantes qui seront sûrement ravies de vous rencontrer.

Je lui réponds que ça me va tout à fait. Alors il me fixe rendez-vous pour onze heures du soir au Café Cosaque, près de la place Pigalle. Un salon nous sera réservé et un souper préparé spécialement pour nous. Il dit aussi qu'il espère que l'heure ne sera pas trop tardive pour mon goût personnel, mais il lui serait impossible d'être de retour à Paris plus tôt.

Je l'assure que c'est parfait. Je le remercie. Et je raccroche.

J'allume une cigarette et je réfléchis pendant cinq minutes. Si ce gars-là dit vrai – et pourquoi mentirait-il ?, – et qu'il s'en va, maintenant, à Saint-Cloud, alors, si Géraldine ne va pas là-bas avec lui, je pourrais peut-être avoir avec cette pépée une petite conversation à son hôtel. Une causerie dans l'intimité.

Je saute dans un taxi qui me conduit à l'Hôtel Dieudonné. Je demande au gars de la réception si Miss Perriner est là. Il dit qu'il va la sonner pour voir. Je lui dis que c'est justement ce que je ne veux pas – et je lui montre ma carte de la police. Je veux simplement qu'il me dise si elle est ici ou pas. Il me dit qu'elle y est, car elle vient de téléphoner qu'on lui monte des cocktails. Je lui dis que ça va, et que je vais monter à sa chambre. Et que je ne veux pas qu'on m'annonce.

En arrivant devant la porte, j'écoute un instant. J'entends qu'on parle là-dedans, mais je ne peux pas saisir les paroles. Je rigole parce que j'ai reconnu quand même la voix de Juanella.

J'ouvre sans frapper et j'entre.

— Alors, mes poulettes ! Dis-je. Comment ça va ?

Géraldine et Juanella sont assises l'une en face de l'autre devant une petite table où il y a un verre, celui de Juanella. Géraldine portait le sien à ses lèvres ; et elle est tellement stupéfaite de me voir qu'elle s'étrangle en buvant.

— Je suis ravie de vous voir, mister Hickory, dit-elle quand elle a fini de tousser. La réception ne m'a pas téléphoné pour me prévenir que vous montiez.

Je pose mon chapeau sur une chaise et je rigole.

— Je désirais ne pas être annoncé, Miss Perriner, dis-je. Et je m'en félicite. Sans cette excellente idée, je parie que M^{me} Rillwater aurait filé par la porte de derrière.

Je prends une autre chaise et je m'assois. Puis je démarre à nouveau :

— A propos, Miss Perriner, je crois me rappeler que vous m'aviez dit ne pas connaître cette mignonne personne. Que vous ne l'aviez jamais rencontrée.

— C'était parfaitement vrai, mister Hickory, dit-elle. Je ne *l'avais* jamais rencontrée. Je la vois pour la première fois. Mais, dites-moi, je ne comprends pas votre attitude. Je croyais que nous nous comprenions très bien l'un et l'autre. Je croyais que nous devions régler cette affaire dans un esprit amical ?

— Erreur, dis-je. Grosse erreur. Parce que votre copain, Mr Cyrus T. Hickory, de la Transcontinental Detective Agency of America a laissé tomber. Votre accord avec lui ne tient plus. Parce qu'il est mort et enterré.

— Mort ! dit-elle. Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce une plaisanterie ?

Je regarde Juanella. Elle est assise, les jambes croisées, et elle fume placidement. Elle a même l'air de s'amuser.

— Non, dis-je à Géraldine. Ça n'est pas une blague. Il n'y a jamais eu de Mr Cyrus Hickory. La même Juanella, ici présente, me connaît bien. Je m'appelle Lemmy Caution. Je suis un gars du Bureau Fédéral d'Investigations, un « G-Man ».

Géraldine devient toute blanche. Elle regarde Juanella, la bouche ouverte. Juanella hausse les épaules.

Je sors de ma poche les vingt billets de cinq mille francs, et je les pose sur la table.

— Voilà votre pognon, Géraldine, dis-je. Je l'avais accepté parce que je voulais savoir d'où il venait. Maintenant, je le sais.

— Je comprends... je comprends..., balbutia-t-elle.

— Mignonne, lui dis-je, je connais la vie et je crois que ça me permet de comprendre beaucoup de choses – entre autres, que vous soyez tellement mordue pour votre Cosaque que vous ne sachiez plus ce que vous faites. Mais après cette histoire de graissage de patte, j'ai l'impression que le vieux Willis T. Perriner ne se trompait peut-être pas beaucoup quand il disait qu'il y a sûrement un rapport entre votre

mariage avec Nakorova et la disparition de Buddy. Peut-être que vous n'en savez rien. Peut-être que si on vous en fournissait des preuves, vous vous refuseriez à le croire – tellement vous êtes mordue pour le Russe. Seulement, écoutez bien ce que je vous dis : vous n'épouserez pas le Cosaque tant que je n'aurai pas dit que ça peut marcher. Et ça n'est pas Mr Hickory qui donnera son avis. Ça sera Mr Caution. Et Mr Caution n'est pas un gars qu'on peut manœuvrer.

Les yeux de Géraldine brillent de colère.

— Mr Caution, je suis majeure et libre. Je n'ai de comptes à rendre à personne. J'épouserai Serge Nakorova. Et ni vous, ni le Bureau Fédéral, ni mon père, n'y pourrez rien.

La mère est furieuse, et ça lui va très bien. Moi, j'ai comme qui dirait un faible pour les poupées coléreuses. Je trouve que ça leur ajoute quelque chose d'excitant.

Je jette un coup d'œil vers Juanella. Elle a l'air un peu sarcastique. Je me demande quel peut bien être l'atout que cette mère-là tient en réserve.

Je me penche vers la table et j'écrase ma cigarette dans le cendrier. Puis je me tourne de nouveau vers Géraldine.

— Ecoutez-moi bien, lui dis-je. Vous vous trompez. Je me charge, à moi tout seul, d'empêcher votre mariage avec Nakorova.

— Formidable ! répond-elle. Et puis-je vous demander comment vous ferez ?

— Simplement, grâce à la courtoisie entre polices internationales. Si je vais à la Sûreté Nationale et que je le demande, aucune mairie, à Paris, n'acceptera de vous marier. Le ministère de l'Intérieur donnera les ordres nécessaires.

Elle hausse les épaules.

— Je vois, dit-elle. Vous iriez jusque-là. Eh bien, même si vous réussissiez – et je ne crois pas que vous réussiriez – vous m'empêcheriez d'épouser Serge, mais *vous ne m'empêcheriez pas* d'aller vivre avec lui. De toute façon, c'est ce que je ferai.

— Vous ne ferez pas ça non plus, lui dis-je. Parce que, s'il le faut, j'irai même jusqu'à le faire mettre en taule, momentanément, sous un prétexte que j'inventerai. Qu'est-ce que vous en dites ?

Elle baisse la tête. Ses épaules se courbent un peu. Puis elle regarde Juanella et lui dit :

— C'est terrible. Qu'est-ce que nous allons faire ?

Juanella la regarde et lui fait un sourire comme qui dirait réconfortant. Puis elle se tourne vers moi et me dit :

— Tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, Lemmy.

Je hausse les épaules.

— Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, dis-je. Qu'est-ce que c'est que ce mystère où vous essayez de me noyer ? Pourquoi ne jouez-vous pas cartes sur table ?

Je les regarde alternativement et je reprends :

— Quel est ton rôle dans cette affaire-là, Juanella ? Si tu ne veux pas me le dire je le découvrirai tout seul, quand même.

Puis je me tourne vers Géraldine.

— Pourquoi avez-vous essayé de m'acheter, hier, quand vous croyiez que j'étais Hickory ?

Je me lève et je prends mon chapeau. Elles restent muettes.

— Vous voyez bien, leur dis-je, que je ne peux pas avoir la moindre confiance en vous. Alors, écoutez-moi bien. Vous savez certainement que nous allons tous à un petit souper fin ce soir. Eh bien, il faudra que tout le monde s'explique. Et j'aurai un ou deux flics parisiens dans les environs, pour le cas où des revolvers partiraient tout seul. Il faudra bien qu'on me raconte quelque chose que je veux savoir. Ou alors...

Je vais jusqu'à la porte et je me retourne.

— A bientôt, mes jolies, dis-je. Et je leur fais un grand sourire.

— J'espère, me dit Juanella, que tu vas dégringoler dans la cage de l'ascenseur. Et te casser une jambe ou deux. On aurait peut-être la paix cinq minutes.

— Tu auras ta fessée un de ces jours, ma belle, dis-je. Ou plutôt, pour le dire plus délicatement – parce que tu es une môme bien élevée – je contusionnerai intentionnellement la partie inférieure de tes

muscles lombaires.

J'ai juste le temps de refermer la porte avant que le cendrier ne m'atteigne. La même Juanella vise bien !

Je rentre à mon hôtel et je me repose un peu. Mon bras est nettement mieux. Et mon moral aussi. La raison en est qu'une pensée m'est venue, qui me mènera peut-être quelque part. La voici :

Géraldine m'a raconté – à notre première entrevue – que la belle Edvanne est la sœur de Serge. Eh bien, à la réflexion, c'est très intéressant. Parce que vous vous rappellerez que lorsque Edvanne et moi avons eu un délicieux entretien, la nuit dernière, dans l'appartement de Serge, je lui ai raconté que je l'avais entendue parler russe dans le téléphone du *Siedler's*, et que j'en avais conclu qu'elle était russe. Elle m'a dit que non. Qu'elle est française.

N'oubliez pas qu'à ce moment-là, elle ne pensait pas que je quitterais cet appartement autrement que les pieds devant. Elle avait décidé de m'envoyer rejoindre Rodney Wilks. Il n'y a donc pas de raison qu'elle ait menti.

Alors, vous saisissez ? Si elle est française, comment, fichtre, pourrait-elle être la sœur de Nakorova ?

Et puis, je suis content également, d'avoir monté le coup à Géraldine et à Juanella, tout à l'heure, quand je leur ai parlé de l'explication générale que je provoquerai ce soir, après le souper. Je leur ai dit que je posterai, pas l Je vous en prie, fait-elle oin de là, quelques gars de la police parisienne. Eh bien, je n'ai absolument pas l'intention de le faire. Parce que je ne veux rien déclencher d'officiel actuellement, puisque je ne comprends encore rien de rien à toute cette combine.

Mais si Géraldine et Juanella mijotaient un coup dur pour moi, si elles sont liées de quelque manière à la bande Nakorova, ce bobard que je leur ai lancé, les effrayera. Et quand les gens sont effrayés, ils font toujours des choses qu'ils n'avaient pas l'intention de faire. Ils se trahissent eux-mêmes.

Et c'est ce que je veux.

Je suis interrompu, pendant que je rumine tout ça, par un groom de l'hôtel qui vient m'apporter une enveloppe. Il me dit qu'un messenger vient de l'apporter et qu'il n'y a pas de réponse.

Je l'ouvre. Elle contient une feuille de papier de qualité courante, sur laquelle on a dactylographié ce qui suit :

Cher Mister Caution,

Dans votre enthousiasme, vous avez sans doute oublié le danger qu'il peut y avoir à fourrer son nez dans les affaires des gens.

Pensez, je vous en prie, à cette possibilité. Rendez-vous compte que votre présence à Paris n'est appréciée par personne. Vous n'êtes pas populaire ici.

Je vous conseillerais de retourner aux U. S. A. le plus vite qu'il vous sera possible. C'est un conseil qui ne vous est donné que pour votre bien.

Car autrement, j'ai bien peur qu'un matin, on repêche votre cadavre dans la Seine.

Soyez donc raisonnable, et filez. Et croyez bien, surtout, que ce ne sont pas là des paroles en l'air.

Je fourre la feuille dans ma poche et j'allume une cigarette.

On dirait qu'il y a quelqu'un qui ne me porte pas dans son cœur. Quelqu'un qui n'aime pas que je m'appelle Lemmy.

VI

LE CAFE COSAQUE

A dix heures moins le quart, je me prépare pour aller au fameux souper. J'enfile un beau smoking dont je suis spécialement fier et sous le veston duquel je fixe l'étui de mon automatique. Quelqu'un pourrait s'amuser, là-bas, à tirer un feu d'artifice cette nuit.

Tout en m'habillant, je pense à cette lettre que je viens de recevoir. Mais ça ne me tracasse pas beaucoup. Si j'avais dû me faire du mauvais sang chaque fois que j'ai reçu des lettres de ce genre-là, je serais, maintenant, pensionnaire d'un asile de loufoques.

Mais je me demande qui a pu me l'envoyer. Sûrement pas Juanella. C'est pas son style ! Et je suis bien certain que ça n'est pas Géraldine. Cette pépée n'en menait pas large pendant la cocktail-party de tout à l'heure. Ce pourrait être le Cosaque, mais je ne le pense pas. J'ai idée que ça doit venir de cette garce aux cheveux rouges, la même Edvanne. Parce qu'elle croit, peut-être, qu'après avoir failli être descendu par elle, ça me flanquerait les grelots de penser que quelqu'un d'autre va essayer ça aussi.

A onze heures moins le quart, je prends un taxi pour aller au Café Cosaque. C'est une boîte russe de luxe, comme il y en a beaucoup à Montmartre.

J'entre et je demande le colonel comte Nakorova. Un groom me conduit au premier étage. En arrivant dans le salon réservé, je me dis que le colonel a l'air de bien faire les choses. La pièce est superbement décorée. Près de la porte, un bar est installé, et un garçon y sert des cocktails. A l'autre bout de la pièce, une table est préparée pour le souper, avec des fleurs et tout et tout. Et dans un coin, sont posés une douzaine de seaux à glace avec des bouteilles de Champagne dedans. C'est un petit souper qui doit coûter cher.

A peine ai-je mis le pied dans le salon que le Nakorova s'amène vers moi. Et je vous prie de croire que ce gars-là a une fameuse allure. C'est un grand type, mince, d'environ un mètre quatre-vingt-cinq. Ses cheveux sont noirs et il a une petite moustache. Comme il sourit, je vois qu'il a des dents très blanches. Il est en habit. Et il le porte à la perfection. Après ce coup d'œil d'ensemble, j'ai comme qui dirait

l'impression que ce gars-là me causera beaucoup d'embêtements. Parce qu'il a l'air d'être coriace – et intelligent.

Pendant qu'il venait vers moi, j'ai eu le temps de balayer la pièce du regard. Ça m'a presque fichu une attaque d'apoplexie. Parce qu'à l'autre bout du bar, faisant la causette avec Juanella et Géraldine, il y a la chatte au poil rouge, Edvanne !

Cette garce-là a de l'estomac !

Nakorova me dit :

— Mister Hickory, je suis très honoré de faire votre connaissance.

Il claque les talons, s'incline légèrement et me tend la main. En la prenant, je sens que ses doigts sont longs et très vigoureux. Ma main est serrée comme dans un étau.

— Je suis heureux de vous connaître, colonel, dis-je. Mais il y a une petite chose qu'il faut que je vous dise. Mon nom n'est pas Hickory, et je ne suis pas détective privé. Je suis Lemuel H. Caution, du Bureau Fédéral d'Investigations du ministère de la Justice des Etats-Unis. Je préfère que vous n'ignoriez pas que je suis un fonctionnaire officiel.

Il sourit en montrant ses grandes dents blanches.

— Mais c'est parfait, dit-il. Excellent. Je me suis toujours beaucoup intéressé aux « G-Men » et à leurs méthodes de travail. J'ai la plus vive admiration pour vous tous.

Ça me fait rigoler intérieurement. Je me dis que lorsque j'en aurai fini avec lui, son admiration pour moi sera probablement microscopique.

Il me conduit au bar et me présente à chacun des convives. C'est tordant, cette comédie que chacun joue ! Personne n'a l'air de se connaître. Et pourtant, vous parlez qu'on se connaît ! Je dirai même qu'on a chacun une petite opinion les uns sur les autres...

Il me présente d'abord à Géraldine. Elle me serre la main. Et elle a l'air empoisonnée. Je veux dire qu'elle n'a pas l'air de savoir au juste quelle attitude prendre.

Ensuite, je fais la connaissance de M^{me} Juanella Rillwater. Elle me fait un sourire à damner un saint. Et elle me dit que ça fait toujours

plaisir de rencontrer un Américain quand on est dans un pays étranger. Moi, je lui réponds que ça me coupe toujours la respiration quand je fais la connaissance d'une dame aussi ravissante qu'elle. Je lui demande si elle a fait une bonne traversée et si elle a rencontré des gens de connaissance sur le bateau. Elle me répond qu'elle n'aime pas la mer et qu'elle préfère qu'on ne lui parle pas de ça. Après quoi elle s'occupe activement de vider le double martini qu'elle a devant elle.

Enfin, Nakorova prend Edvanne par le bras et me la présente comme étant sa sœur. Puis il ajoute qu'il espère que nous serons tous très bons amis.

Moi, je vous dis que j'admire cette poupée aux cheveux rouges. Elle prend ma main et la secoue gentiment. Et elle me regarde avec des yeux si doux et si confiants, si heureux et si tendres, que mon cœur en est tout amolli. Pour une même qui a tué, c'est une même qui a du nerf ! On lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Puis, à ce moment-là, la porte s'ouvre. Un nouveau client fait son entrée. Il est petit et maigre. Je lui donne environ cinquante ans. Il a un nez de forme très aiguë. Il a une drôle de gueule. Nakorova l'appelle et me le présente. Il s'appelle Zeldar, Alphonse, et il paraît que c'est son homme de confiance. C'est ce Zeldar qui s'occupe de ses affaires commerciales.

Je serre la main du zèbre qui me demande comment je vais. Il parle un anglais très correct.

Il apparaît que les invités sont, maintenant, tous là. Je suppose que ce Zeldar a été convoqué pour me parler des affaires de Nakorova et me prouver que le Cosaque a des revenus, des affaires et de la galette.

On me sert un whisky. La conversation devient générale. Tout le monde a un petit air heureux et confiant. Mais il y a comme qui dirait une espèce de tension qui gâche tout.

Au bout d'un moment, nous quittons le bar pour aller à table. Je consulte le menu, c'est du superfin. Le gars Nakorova est un expert en boustifaille.

La conversation a repris. Juanella explique à Edvanne les beautés de la vie new-yorkaise. Zeldar me glisse dans l'oreille des chiffres. Et les deux tourtereaux, Géraldine et Nakorova, se mitraillent de regards incendiaires et langoureux.

Je n'écoute que très distraitement les confidences de Zeldar sur les affaires de Nakorova. Parce qu'il me parle de bilans et qu'on fait dire ce qu'on veut aux chiffres. Il paraîtrait que Nakorova possède une grosse affaire d'import-export. Ça ne m'intéresse que vaguement. Ce qui m'intéressera, c'est quand je mettrai les pieds dans le plat tout à l'heure, et que je poserai certaines questions. En attendant, le Champagne est bon. Ça n'est pas de la petite bière.

Quelques instants après que le souper est terminé, Géraldine et les dames se lèvent pour aller se refaire une beauté. Le Cosaque se précipite pour leur ouvrir la porte et Zeldar se dirige vers le bar.

Je suis assis au bout de la table et les trois souris doivent passer près de moi pour sortir. Géraldine passe sans me regarder. Juanella, elle, me jette un regard noir. Edvanne me frôle presque et pose un papier à côté de ma main. Je m'en empare.

Nakorova et Zeldar causent devant le bar. J'aperçois un journal plié sur une chaise ; je vais le chercher et je l'ouvre pour pouvoir lire le petit papier d'Edvanne. Voilà ce qu'il dit :

Je vous demande de me croire. Malgré ce qui s'est passé, et malgré ce que vous avez pu croire de moi, je vous supplie de croire que je ne cherche, maintenant, qu'à vous aider.

Ne faites pas d'esclandre ici. Au contraire, trouvez une excuse pour partir à minuit et demi et allez m'attendre chez moi, à l'appartement numéro 72 du building du 60, rue Clairmont. J'ai laissé tomber la clef près de votre chaise. Je vous rejoindrai là-bas vers une heure du matin. Non seulement, je pourrai vous dire tout ce que vous voulez savoir, mais je pourrai aussi vous aider. Je désire...

Le message s'arrête là. Elle a dû être interrompue avant de pouvoir finir.

Je me dis que c'en est une bien bonne ! Mais je ne me demande pas ce que je vais faire. Parce que je le sais très bien.

Avoir une explication, en bloc, avec tous ces gens-là – comme j'avais l'intention de le faire – c'était un pis-aller. Parce que s'ils décidaient de la boucler, tous en chœur, qu'est-ce que vous voudriez que j'y fasse ? Je serais le ballot ; et c'est tout.

Tandis que si la chatte rouge a quelque chose à dégoïser, ça ferait

bigrement bien mon affaire.

Et je ne vois aucun inconvénient à accepter ce rendez-vous, parce que je serai sur mes gardes. Et qu'elle le sait.

Elle commence peut-être à s'inquiéter. Après les exercices d'artillerie auxquels elle s'est livrée sur moi, elle s'attend peut-être à ce qu'on l'embarque. Ou alors commence-t-elle à s'effrayer de l'envergure que prend cette affaire. Il y a peut-être des limites qu'ils ont dépassées. Auquel cas elle me tuyauterait sans doute volontiers, pour tirer, du jeu, son épingle.

Et même, en supposant qu'elle demande à me voir dans le but de me délayer des bobards, je ne perdrais sans doute pas mon temps. Des bobards, ça vous met quelquefois la puce à l'oreille. Ça vaut mieux que rien.

Je glisse son papier dans ma poche, je referme le journal, et je vais au bar me verser quatre doigts de whisky.

Puis je dis à Nakorova :

— Dites-moi, colonel, je crois que vous et moi nous devons avoir un petit entretien privé sur l'affaire en question. Peut-être que M. Zeldar pourrait y participer pour m'expliquer ce qui concerne l'affaire que vous avez en Suisse, d'import-export. Je veux être certain de bien en comprendre tous les détails. Mais je ne crois pas que ce soit maintenant et ici l'heure et le lieu pour parler de ça.

Il me répond qu'il est de mon avis. Je suggère alors que lui et Zeldar viennent faire un tour, demain matin, au Grand Hôtel, à onze heures. On boira un verre ensemble et on discutera le coup. Puis je rédigerai ensuite mon rapport sur l'affaire.

Il me dit que ça sera parfait comme ça. Mais il ajoute qu'il y a une chose qu'il ne comprend pas. Comment se fait-il que le Bureau Fédéral s'intéresse à son mariage avec Géraldine au point d'envoyer spécialement pour ça un « G-Man » en France ? Il comprendrait que Willis Perriner ait chargé de l'enquête un détective privé ; mais pourquoi un « G-Man » ? Il regarde Zeldar, qui le regarde aussi. Ils ricanent tous les deux et haussent les épaules.

— Je peux vous l'expliquer, dis-je. Il ne s'agit pas uniquement du mariage de Géraldine.

Et je leur raconte la disparition de Buddy Perriner. Je leur dis que

Willis Perriner est persuadé qu'il y a un rapport entre les deux choses. Je leur glisse, en douce, que je n'y crois absolument pas moi-même, mais qu'on m'a chargé de l'affaire et qu'il faut que je fasse mon boulot.

Nakorova se met à rire. Il dit que le vieux Perriner doit avoir des visions.

A ce moment-là, les trois beautés reviennent. Je m'envoie encore un verre ou deux ; puis je regarde ma montre. Il est minuit vingt. Je dis à Nakorova qu'il faut que je file. Je le remercie chaleureusement pour cette soirée. Il me tend la main avec un sourire aimable et un bonsoir très cordial.

Je fais un grand sourire à la ronde. Et je file.

Dehors, j'appelle un taxi et je me fais conduire rue Clairmont. Je me sens tout émoustillé d'avoir ce rendez-vous avec la même Edvanne.

La porte de l'immeuble s'ouvre électriquement. Au bout du hall, j'aperçois l'ascenseur. Je monte au deuxième étage. J'enfile un corridor et je trouve l'appartement numéro 72.

J'ouvre la porte avec la clef qu'Edvanne avait laissée tomber près de ma chaise et que j'avais ramassée sur le tapis après avoir lu son mot.

J'accroche mes affaires au porte-manteau et j'entre dans la pièce en face. C'est une grande pièce, joliment meublée. Les lumières y sont allumées et elles sont toutes munies d'abat-jour épais et roses. Elles sont ingénieusement agencées pour ne donner qu'une lumière douce et mystérieuse. Ça confirme une idée qui m'avait traversé l'esprit hier. Cette poupée-là use de stupéfiants. Les gens qui se droguent ont besoin d'éclairages très doux. Parce que les lumières vives blessent leurs yeux quand ils sortent d'une transe.

Il y a des bouteilles et des verres sur une petite table dans un coin. Tout ça c'est du confortable et du beau. Un parfum agréable et léger flotte dans la pièce, mais l'atmosphère générale a quelque chose de déplaisant. Vous comprenez sûrement ce que je veux dire.

Je fais le tour de l'appartement. Le calme y est aussi grand que dans une morgue sans locataires.

Je reviens au salon et je me verse à boire. Puis je me laisse choir

dans un fauteuil et je fais marcher mon cerveau.

Je me demande ce que cette souris va bien pouvoir me sortir. Parce qu'elle sait, maintenant, que je suis coriace. Et qu'elle ne peut pas me refaire le coup du bas démaillé. Mais, d'ailleurs, je crois à la possibilité qu'elle me dégoise quelque chose de sérieux.

L'expérience m'a appris que quand des gars travaillent ensemble à un mauvais coup, il y a presque toujours des frictions entre eux. Et quand il y a des frictions, ils se méfient les uns des autres. Et la première chose qui se produit, c'est que l'un d'eux mange le morceau.

Je peux dire que dans les affaires où la police a des succès, c'est, neuf fois sur dix, parce que les gars qui sont dans le coup, sont dénoncés par un des leurs. Et le rat qui fait ça, le fait précipitamment, pour être sûr d'être le premier de la bande à le faire.

Et une femme fera ça aussi, si elle a une dent contre un homme. Une poule qui est mêlée à une combine, sera aussi hermétique qu'une huître tant qu'elle croira que son type ne piétine pas d'autres plates-bandes. Mais si elle se fourre dans la tête que l'élue de son cœur fait les yeux doux dans une autre direction, elle galopera ventre à terre jusqu'au poste de police le plus proche, pour le « donner » sans perdre une minute.

Je me rappelle qu'une fois, à Denver City, j'avais mis en conserve une poupée, dans le frigidaire local. Officiellement, je ne la gardais que comme témoin. Mais, en réalité, j'essayais de la faire parler de son petit copain, qui était le faussaire que j'essayais de coincer.

La donzelle était régulière. Impossible de rien en tirer. J'ai travaillé sur elle pendant quatre jours entiers. J'ai tout essayé : les promesses, les menaces. Rien n'y faisait. Elle avait décidé qu'elle ne parlerait pas.

Alors, j'ai eu une grande idée. Je vais vous la dire.

J'ai pris, dans les fichiers de la police, une des photos de son ami. Il y était représenté assis sur une chaise. Puis je me suis procuré la photo d'une jolie pépée. Ensuite, j'ai fait reproduire les deux photos sur un même cliché, de façon que cette pépée-là ait l'air d'être assise sur les genoux du type. C'était tout ce qu'il y a de bien exécuté.

Alors, j'ai été retrouver la même Bouche-Cousue et je lui ai montré cette épreuve.

Ça n'a pas fait long feu. Dès qu'elle y a eu jeté un coup d'œil, la même s'est mise à gueuler si fort que le plafond s'est presque lézardé. Et elle a, ensuite, dégoisé tout ce qu'elle savait sur son mec. Et elle en a même rajouté qu'elle avait inventé, pour que ça fasse bonne mesure.

Ce qui vous prouve qu'une même sait se tenir tant qu'elle n'a pas lieu d'être jalouse. Mais si jamais elle croit savoir que vous lui en faites porter, ça serait moins dangereux pour vous, de prendre un clou rouillé et d'aller chatouiller avec un crocodile adulte.

En plein milieu de ces profondes pensées, j'entends quelqu'un à la porte. Je glisse la main dans mon veston, parce que j'ai déjà décidé que si on faisait un concours de tir, ce soir, c'est moi qui tirerai le premier.

Edvanne entre. Elle voit le geste de mon bras et sourit. Elle referme la porte, jette son manteau sur une chaise et va vers la cheminée. Puis elle se retourne et me fait face. Elle reste ainsi, debout, à me regarder en souriant avec un air pensif qui me fait supposer qu'elle se demande si elle va m'embrasser ou verser du poison dans mon verre.

— Eh bien, lui dis-je. Comment va madame Serge Nakorova ?

Elle a un haussement d'épaules.

— Comment savez-vous cela ? demande-t-elle. Le saviez-vous ou le supposiez-vous ?

— Jugez vous-même, dis-je. Primo, vous m'avez raconté, l'autre soir, que vous n'êtes pas russe, mais française. Ensuite, Géraldine me dit que Nakorova a une sœur ravissante, qui a des cheveux rouges et une nature délicieuse. Alors j'ai tout de suite compris que vous étiez sa femme. Appelez ça supposition si vous voulez.

Elle ne répond rien.

— Secundo, dis-je, dans ma carrière déjà longue, j'ai pourchassé toutes sortes de salauds. Mais jamais encore un frère qui chargerait sa sœur de tuer pour lui. Par contre, j'en ai connu des tas qui feraient faire ça par leur femme. Parce qu'une épouse est comme qui dirait une associée. Vous saisissez ?

Elle me répond oui, par un signe de tête. Puis elle va se verser un verre de vodka.

Brusquement, elle se tourne vers moi et me dit :

— C'est vrai que j'ai tué votre ami Wilks.

— Ça n'est pas une révélation, dis-je. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi ? Pourquoi lui avoir glissé ce jus de morgue ? Qu'est-ce que ce garçon vous avait fait ? C'est ça qu'il faut me dire.

Elle me fait une grimace.

— J'ai l'intention de vous raconter beaucoup de choses, me dit-elle.

Elle s'assoit dans un fauteuil, en face de moi. Elle tient à la main son verre de vodka. Et elle est calme, comme toujours. J'ai idée que cette même-là ne se laisse impressionner par rien – sauf peut-être par l'amour. Oui. J'ai comme qui dirait l'impression que si elle donne son petit cœur à un gars elle ne doit pas aimer qu'il jongle avec.

Elle me dit :

— Naturellement, je suis très ennuyée de ce qui est arrivé à Mr. Wilks ; mais, malgré ça, je ne suis pas femme à donner trop d'importance à la vie humaine – particulièrement quand il s'agit de la vie d'autrui.

Je fais oui de la tête.

— C'est tout à fait bien, Edvanne, dis-je. Et si le pauvre Rodney pouvait vous entendre, il serait sûrement ravi que vous ne vous tracassiez pas pour si peu.

Je me lève et je vais poser mon verre vide sur la table. Puis je me plante devant Edvanne et je la regarde.

— Alors, dis-je, vous avez à vous plaindre de Serge ?... Le gars ne se conduit pas bien ? Je pourrais peut-être vous raconter ce que je suppose ?

— Je vous en prie, fait-elle. Toutes vos suppositions m'amuse beaucoup.

— O. K., dis-je. Eh bien, voilà ce que j'ai imaginé. C'est, d'abord, que Serge et vous-même, n'avez pris intérêt à la famille Perriner que sous le seul angle de l'enlèvement de Buddy. Serge est venu à New York dans ce seul but et pour préparer l'affaire. En arrivant là-bas, il

fait la connaissance de Géraldine et elle s'amourache de lui. Serge en est enchanté, parce que ça va l'aider dans sa combine.

Edvanne m'écoute, sans broncher. Je continue :

— Serge est vraiment un gars verni. Buddy Perriner se prend, pour lui, d'une amitié délirante. Ils sortent constamment ensemble. Et Serge raconte à qui veut l'entendre qu'il veut épouser Géraldine et que c'est pour ça qu'il prolonge son séjour là-bas.

Je m'interromps pour me rasseoir dans mon confortable fauteuil. Je toussote pour m'éclaircir la voix et je continue :

— Et puis, vient le jour de l'enlèvement. La bande de Serge s'empare de Buddy. Mais on ne s'en aperçoit pas, tout d'abord ; parce que le petit gars avait déjà fait de nombreuses fugues auparavant. Tout le monde suppose qu'il réapparaîtra au bout de quelques semaines.

Edvanne est toujours immobile. J'allume une cigarette et je poursuis :

— Serge reste encore là-bas un mois, puis il rentre à Paris. Il écrit sans doute à Géraldine pour lui dire qu'il l'aime à la folie, mais qu'il désire qu'elle obtienne le consentement de son père. Il pense qu'en poursuivant ce roman d'amour, personne ne le suspectera d'être mêlé à l'enlèvement de Buddy.

Je m'arrête un instant pour contempler Edvanne en silence. La mignonne a, sur son fauteuil, une attitude de félin au repos. Je continue mon exposé :

— Mais le gars Serge avait compté sans la même Géraldine. Cette poupée a sa petite volonté à elle. Et elle décide de ne pas moisir à New York, mais bien au contraire, de galoper à Paris pour folâtrer avec son Serge. Elle pense forcer, ainsi, la main du papa Perriner, et obtenir son consentement en lui faisant craindre un scandale.

Edvanne fait oui de la tête.

— Vous allez tout à fait bien, me dit-elle.

— Merci, lui dis-je avec un grand sourire. Bon. Mais voilà que le papa commence à se méfier de Serge. Et aussi à se tourmenter au sujet de Buddy. Il commence à faire un rapprochement entre la disparition de Buddy et le séjour, là-bas, de Serge. Alors, il va au ministère de la

Justice, qui charge Rodney Wilks d'aller étudier sur place le scénario d'amour que jouent ici Géraldine et son soupirant.

Toutes ces paroles me donnent soif. Je quitte mon fauteuil et je vais me verser à boire. Puis je recommence à parler :

— Rodney ne paraît pas arriver à grand-chose. Alors, Washington décide de m'envoyer ici.

La première chose qu'essaye Géraldine, c'est de me payer pour que je laisse choir. Histoire de simplifier les choses. Car elle croit, dur comme fer, en son Serge. Elle se refuse à croire qu'il soit mêlé à la disparition de Buddy.

Alors, après lui avoir appris que je suis un « G-Man », je lui déclare que je ferai les démarches nécessaires pour qu'elle ne puisse pas épouser Serge dans ce pays-ci. Ça l'a piquée au vif ; et elle m'affirme qu'alors elle ira, tout simplement, vivre avec lui.

Eh bien, Edvanne, je crois que c'est là que le bât vous blesse. Vous vous fichiez pas mal de cette mise en scène sentimentale, tant qu'elle n'était que de la mise en scène et que ça servait le kidnapping de Buddy. Mais ces projets de vie à deux qu'envisage Géraldine – ça commence à vous chatouiller ! Voilà une petite môme qui s'offre, comme ça, sans plus de chichis ! Et pour comble, voilà-t-il pas que le gars Serge... ça a l'air de lui sourire !

Tant qu'il n'était question que de mariage, vous les laissiez faire joujou, puisque vous saviez bien que ça ne pouvait pas se faire – puisque vous êtes la femme de Serge. Mais qu'ils se marient... derrière la mairie, alors ça, ça ne vous va plus !

Alors, vous dites à Serge que s'il ne s'occupe pas seulement du business en cours, mais aussi de la môme Géraldine, vous commencerez à faire du vilain.

Mais Serge vous envoie pondre ! Et vous décidez, alors, d'avoir un entretien avec le gars Lemmy.

Est-ce que je brûle, Edvanne ?...

— Ça n'est pas trop mal, répond-elle. Vous avez certainement de l'imagination, mon ami.

— En tout cas, dis-je, il y a des choses qui ne sortent pas de mon imagination. Et l'une de ces choses, c'est que Wilks est mort. Si vous

voulez parler, il est temps de commencer. Pourquoi avez-vous tué Rodney ?

D'un ton tout simple, elle me répond :

— J'en suis fâchée. Mais je ne savais pas qu'il mourrait.

Ça, alors, c'est meilleur que tout ! Vous vous rendez compte. La même Edvanne, *elle ne savait pas !*

— C'est bien dommage, dis-je. Malheureusement Wilks est aussi mort que si vous l'aviez su. Mais nous reparlerons de ça tout à l'heure. Pour l'instant, je voudrais vous poser une autre question.

— Allez-y, me dit-elle. Je suis entièrement à votre service, mon délicieux Lemmy.

— Ce soir, dis-je, juste avant de partir pour le souper, on a déposé un mot pour moi, à l'hôtel. Ça venait de quelqu'un qui se plaignait de mon indiscretion. On me conseillait de mettre les voiles en vitesse, si je ne voulais pas me retrouver mort dans la Seine, un prochain matin.

Edvanne me regarde avec surprise.

— Ça n'est pas gentil, dit-elle.

— Merci pour ce bon sentiment, dis-je. Alors, vous ignoriez tout de cette lettre ? J'avais pensé qu'elle venait sans doute de vous.

Elle fait un geste de protestation.

— Pourquoi vous aurais-je écrit ça, dit-elle, alors que je m'occupais d'avoir *cet* entretien avec vous ? Soyez raisonnable, mon cher Lemmy.

— Je vois, dis-je. Alors, c'est Serge.

Elle sourit.

— Franchement, je n'en sais rien, dit-elle. Il faudra que vous le lui demandiez. Il dit – quelquefois – la vérité.

Elle tire sur sa cigarette en silence. Puis elle me dit :

— Je me demande si je peux avoir confiance en vous.

Ça, c'est le bouquet ! Je crains, pendant une demi-seconde, d'être

frappé d'apoplexie. La sueur me coule sur la figure et je m'éponge avec mon mouchoir. Je ne connais personne qui ait le culot de cette même-là !

— Je ne sais vraiment pas, Edvanne, dis-je après que la respiration m'est revenue. En tout cas, jusqu'à présent, les entourloupettes ne sont pas venues de moi. Lequel de nous deux a joué la petite scène du « j'ai-une-maille-à-mon-bas-qui-file » ?... Si quelqu'un doit se méfier, c'est bien moi. Et je vous conseille, maintenant, de parler vite et beaucoup.

— Je me demande..., fait-elle. Je me demande. Puis elle regarde le plafond, avec un sourire angélique sur sa petite gueule.

Mais je ne dis plus rien. J'attends. J'ai le temps Parce que je suis sûr, maintenant, d'une chose. La même va me proposer un marché.

VII

DES ORCHIDEES POUR EDVANNE

Au bout d'un instant, elle me jette un regard en coin, et me dit :

— Cher Lemmy, la vie est dure pour moi. J'aimerais être avec vous, pour toujours. Je voudrais vivre avec vous à l'extrémité du monde. Je me tiendrais à vos côtés et je serais votre soutien. Vous êtes un délicieux animal. Vous me ravissez.

— Sans blague ? Eh bien, ça, ça fait plaisir à écouter. Mais j' imagine que si je me trouvais avec vous à l'extrémité du monde, vous ne seriez pas à mon côté pour être mon soutien. Oh non ! J'ai idée que vous seriez derrière moi, attendant l'occasion favorable pour me pousser par-dessus la balustrade.

— Je suis au désespoir, reprend-elle. Vous ne voulez pas me croire. Et cela, à cause de l'histoire malheureuse de Rodney Wilks. Mais j'en suis innocente. Je vous ai dit que je ne savais absolument pas.

— Oui, oui. Vous ne saviez pas que vous assassiniez Rodney. Vous l'avez tué accidentellement.

Elle insiste avec force.

— C'est l'exacte vérité. Je l'ai tué sans savoir.

— Très bien, très bien. En tout cas, Edvanne, je pensais que vous m'aviez fait venir ici, ce soir, pour me proposer un marché. Le meurtre de Wilks ne vous facilitera pas les choses. Expliquez-moi donc, alors, ce qui s'est passé, au lieu de me répéter tout le temps le même boniment, en me demandant de vous croire sur parole.

— Voilà l'histoire, me dit-elle. Vous vous rappelez que vous avez envoyé à Géraldine un message par radio, quand vous étiez à bord du *Fels Ronstrom* ? Vous disiez que vous vouliez la rencontrer le même soir au *Siedler's Club* à minuit et demi, et que vous étiez Mr Hickory, un détective privé.

Géraldine a montré le radio à Serge.

Alors, Serge est venu me trouver chez moi. Il me dit qu'il s'attendait à ce que quelqu'un se mêle de ses affaires. Et que ce gêneur s'appelait Rodney Wilks. Serge ajouta qu'il était persuadé que Wilks serait présent à votre entrevue avec Géraldine.

Serge me donna ses instructions. Il me dit que deux choses étaient essentielles. D'abord, gagner du temps. Et, pour cela, empêcher que Géraldine vous rencontre au *Siedler's*. Puis entrer en contact avec Rodney Wilks, à qui Serge me dit de téléphoner à l'Hôtel Rondeau.

Il fut convenu que je dirai à Wilks, au téléphone, que j'avais des informations de très grande importance à lui communiquer au sujet de l'affaire Perriner. Je devais lui dire qu'il était essentiel que je lui parle, ainsi qu'à Mr Hickory, qui devait arriver le soir même, avant que Géraldine Perriner ait rencontré Mr Hickory. Je devais m'arranger à rencontrer Wilks au *Siedler's Club* à minuit, et je devais porter trois gardénias.

Serge me dit que, quoi qu'il arrive, la chose capitale était que Wilks ne vous rencontre pas. Il me remit un petit flacon, et me dit que si Wilks acceptait de me rencontrer au *Siedler's* je devais m'arranger à verser dans son verre le contenu de ce flacon. Serge m'affirma que ça n'était destiné qu'à le rendre malade et à l'obliger de s'en aller. Je devais alors lui dire que les informations que je devais lui donner vous seraient communiquées dès votre arrivée là-bas et que, pour cela, j'allais rester et vous attendre.

Ensuite, je devais, effectivement, attendre votre arrivée, me faire passer, vis-à-vis de vous, pour Géraldine Perriner et vous dire que j'étais absolument certaine que Buddy n'avait pas été kidnappé. Et que, de toute façon, j'épouserai Serge.

Serge avait prévu, qu'après cela, vous insisteriez pour le voir, ce que vous avez, d'ailleurs, fait. Je devais vous conduire à son appartement et il devait nous y attendre. Je devais, ensuite, vous laisser tous les deux ensemble.

Edvanne sourit et ajoute avec cynisme :

— Je ne sais pas ce que Serge avait préparé pour vous...

— Vous ne le savez pas ? Dis-je. Eh bien, je suppose que ça devait être quelque chose d'aussi intéressant que ce que vous avez essayé de me faire là-bas. Et vous allez sans doute me dire que si vous avez tiré sur moi, c'était parce que j'avais découvert le cadavre de Wilks, au *Siedler's*, et qu'ainsi vous alliez être suspectée d'avoir tué Wilks

délibérément. Que vous avez pensé que j'allais vous emmener à la Police et que vous avez perdu la tête. Est-ce cela ?

Elle fait signe que oui.

— C'est exactement ça, dit-elle. Sauf que je n'ai pas perdu la tête. Mais j'ai pensé que, puisque j'allais être accusée d'un crime que je n'avais pas commis, je pouvais bien en commettre un pour échapper à une injustice.

— Boniment ! Dis-je. Vous n'avez même pas *essayé*, ensuite, de vous échapper. Vous êtes restée tranquillement à Paris.

Autre chose, dis-je après un instant de silence. Quand vous m'avez accompagné à l'appartement de Serge, vous vous étiez préparée pour moi. Vous aviez fourré votre automatique dans le haut de votre bas.

— Oh ! répond-elle, je l'ai presque toujours sur moi. C'est une vieille habitude.

— Je n'aime pas vos habitudes, Edvanne, dis-je. Et votre histoire n'est pas très convaincante. Mais je crois savoir pourquoi vous la racontez de cette façon.

— Et pourquoi ? demande-t-elle.

— Parce que vous pensez que si je croyais que vous saviez avoir tué Rodney, je refuserais de faire un marché avec vous, dis-je. Mais que si je croyais qu'il y a une possibilité que vous l'ayez tué accidentellement, j'accepterais peut-être de traiter avec vous.

Elle me demande :

— Alors, faisons-nous un marché ?

— Je ne ferai aucun marché avec vous, dis-je. Mais si vous pouvez me prouver que vous n'avez pas su que vous versiez du poison à Rodney, et si vous me dégoisez quelque chose qui ressemble à la vérité sur toute cette affaire, alors je ferai ce que je pourrai pour vous aider un peu. C'est tout. Est-ce clair ?

Elle me fait un petit sourire.

— Vous êtes toujours extrêmement clair, mon ami, dit-elle. Permettez-vous que je réfléchisse un moment ?

— Vous pouvez réfléchir toute la nuit, si c'est nécessaire, ma

chère, dis-je.

Elle s'enfonce dans son fauteuil et met ses bras derrière sa tête. Elle lève les yeux vers le plafond. Je vais à la petite table et je me verse à boire. J'allume une cigarette et je me tourne vers elle de nouveau. Elle est toujours plongée dans ses rêves.

J'ai idée que cette même est dans la panade. Et qu'elle se demande ce qu'elle doit me dire et ce qu'elle doit me cacher pour que ça lui profite. Je parierais qu'elle pense à laisser tomber le Serge. Et pourquoi pas ?

Après un long moment, elle parle :

— Lemmy, supposons que certaines des choses que vous avez dites tout à l'heure, soient vraies – plus ou moins. Vous remarquez que je dis : *supposons*...

— O. K., dis-je. *Supposons* seulement, qu'elles le soient. Et alors ?...

— Supposons donc, reprend-elle, que Serge n'ait contacté Géraldine Perriner que parce que ça arrangeait ses plans d'enlèvement de Buddy. Supposons que le kidnapping – par les associés de Serge – ait réussi. Mais que pour des raisons personnelles dont je ne parlerai pas pour l'instant, je commence à en avoir assez de cette affaire. Que j'ai commencé de penser que nous sommes peut-être Serge et moi un peu trop sérieusement engagés – plus que nous ne pensions. Supposons que je puisse persuader Serge de s'arranger à ce que Buddy Perriner puisse rentrer dans sa famille sans délai. Et que j'enlève tout espoir à Géraldine d'épouser Serge en lui révélant le fait que *moi* je suis sa femme ? J'imagine que tout ça liquiderait la situation au mieux des intérêts que vous défendez ? N'est-ce pas, mon très cher ?

Je hausse les épaules.

— Ça liquiderait une partie de la situation, dis-je. Ça liquiderait le mariage Serge-Géraldine et ça liquiderait la question du kidnapping de Buddy. Mais le meurtre de Wilks ?

— Mais je vous ai déjà dit que c'était un accident ! dit-elle.

— Bien, dis-je. Donc c'était un accident. De votre part peut-être. Mais de la part de Serge ? Vous ne saviez peut-être pas ce que vous alliez servir à Wilks, mais Serge ? L'ignorait-il ?

— Peut-être, dit-elle. C'est une chose que vous éclaircirez avec lui.

— Je vois, dis-je. Ainsi donc, vous vous fichez qu'on accuse Serge du meurtre, pourvu que vous vous en tiriez ?

— Mon cher Lemmy, je commence à me fatiguer de Serge. J'ai cru, autrefois, que c'était un homme très intelligent. J'en suis beaucoup moins persuadée maintenant. Puis-je avoir une cigarette ?

Je lui tends mon étui.

— Alors, dit-elle. Est-ce que nous traitons ?

— Je ne ferai aucun marché avant de connaître toute l'histoire, dis-je. Et de la bouche de Serge également.

— Je pensais bien que vous voudriez l'entendre aussi, dit-elle. Mais Serge, naturellement, ignore notre rencontre ici. Voici donc ce que je propose. Je vais lui en parler. Je vais aller lui en parler *maintenant*. Et je vais lui donner quelques conseils. De *bons* conseils. Je vais lui conseiller d'abattre ses cartes, et de se fier à vous pour conclure un marché. Je crois que ça serait la meilleure façon, pour lui et moi, de nous en sortir.

— J'ai cette impression-là, dis-je.

Je la regarde. Il doit y avoir encore une combine là-dessous... Mais je vais la laisser quand même prendre les rênes. Au moins ça me conduira quelque part.

— Alors, où allons-nous maintenant ? Dis-je.

— Moi, je vais. Vous pas, me dit-elle avec un sourire. Vous restez ici.

Elle jette un coup d'œil à sa montre-bracelet.

— Il est une heure et demie, reprend-elle. Je m'en vais tout de suite à l'appartement de Serge. J'ai besoin d'une heure pour le persuader. Et je désire que vous arriviez là-bas aussitôt après. Si vous attendiez à demain, il pourrait changer d'idée. Venez donc nous trouver là-bas – c'est où nous étions hier soir – à deux heures et demie.

Elle se lève. Je réfléchis une minute.

— O. K. Ça me va. Mais je voudrais vous dire encore quelque chose.

Je tape sur mon veston, à l'endroit où l'étui de mon automatique est attaché sur ma poitrine.

— N'oubliez pas que, ce soir, je suis armé. Et je suis un fameux tireur. Alors, pas de blagues ! Si vous ou Serge vous livriez à des petites fantaisies, là-bas, ça ferait des nuages de poussière. Et vous vous retrouveriez tous les deux à la morgue ou dans le frigidaire du Quai des Orfèvres. Compris ?

— Bien sûr, dit-elle. Voulez-vous me passer mon manteau ?

Je le lui apporte, et je l'aide à le passer. Elle va à la porte et se retourne avant de sortir.

— A bientôt, mon cher gros ours, dit-elle. Souhaitez-moi bonne chance.

Et elle s'en va.

Moi, je vais me rasseoir et je pense à tout ça. Il y a une chose qui me paraît absolument certaine. C'est que quelque chose s'est produit qui a secoué cette même-là. Quelque chose qui lui fait très peur. Et vous avouerez que cette souris ne s'effraye pas facilement.

Voilà donc une mignonne qui a les nerfs qu'il faut pour verser des drogues dans le verre de braves types. Qui a l'estomac de faire, sur moi, du tir d'artillerie – et qui, maintenant, se dégonfle... J'ai idée que ça doit être quelque chose de pas ordinaire qui fait se dégonfler cette sœur-là.

Je pense, maintenant, à l'histoire qu'elle m'a racontée. Je me demande si c'est vrai qu'elle ne pensait pas tuer Wilks. Peut-être bien que oui...

Peut-être bien que oui. Parce que si mon jugement de l'affaire est correct, Serge et Edvanne sont, avant tout, des kidnappeurs qui comptaient faire du gros pognon en enlevant Buddy. Alors, comme ils n'ont pas encore exigé de rançon, c'est assez étonnant qu'ils se mettent à tuer des bonshommes. Ils pouvaient bien se douter que ça ruinerait leurs plans.

C'est pourquoi ça me paraît possible qu'elle n'ait pas su que sa bouteille contenait du poison. Et si elle ne savait pas, Serge, lui,

savait-il ? Ou bien est-ce une erreur de la personne qui avait préparé le flacon ?

Je regarde la pendule, sur la cheminée. Il est juste une heure trente. Je vais me payer un brin de sommeil. C'est un conseil que je veux vous donner : chaque fois que vous êtes dans le doute au sujet de quelque chose, piquez un petit roupillon...

Je me réveille au poil. Il est juste deux heures et demie. Et je n'ai pas chaud. Je me verse un whisky bien tassé pour rattraper des calories avant de sortir.

Dans la rue, je marche pendant dix minutes avant de trouver un taxi. Puis je me fais conduire place de l'Opéra. De là, je reconnâtrai le chemin pour aller chez Serge, qui habite tout près.

Quand j'arrive, il est trois heures dix. La porte sur la rue s'ouvre électriquement quand on sonne. Je grimpe par l'ascenseur et je sonne à la porte de Serge.

Je sonne plusieurs fois. Personne ne vient ouvrir. J'appuie encore sur le bouton. Toujours rien.

Debout devant cette porte close, l'idée me traverse l'esprit qu'Edvanne et Serge ont pris la clef des champs. Mais, à la réflexion, je me dis que ça ne tient pas debout. S'ils avaient voulu s'esbigner, ils avaient tout le temps de le faire hier. Et Edvanne n'avait pas besoin, en tout cas, de me raconter tout ce qu'elle m'a dit, tout à l'heure.

J'appuie un peu sur la porte. La serrure est bonne, mais d'un modèle plutôt ancien. J'ai l'impression que si je m'y mettais un peu lourdement, ça lâcherait sans beaucoup de tapage.

Je me recule un peu et j'y vais de mon épaule intacte. La serrure cède et j'entre.

Le vestibule est éclairé. La porte ouvrant sur le grand salon est entrebâillée. Je reste immobile, tendant l'oreille intensément. Rien ne bouge là-dedans. Silence total.

Je traverse l'entrée. D'un coup de pied, j'ouvre entièrement la porte du salon. Puis je fonce.

Grands dieux !

Ce que je vois en premier, c'est Edvanne. Elle est étendue, de tout

son long, sur le grand divan blanc et or, devant la cheminée. En face de moi, tassé dans un grand fauteuil, Serge laisse pendre sa tête de côté. J'aperçois, au coin de sa bouche, une tache brune, la même sorte de tâche qui marquait la bouche de Rodney. Sa figure a une expression qui me laisse penser qu'il a dû souffrir avant de passer l'arme à gauche. Sa main droite pend par-dessus le bras du fauteuil ; et, juste au-dessous, bien visible sur le tapis blanc, j'aperçois un automatique, à l'endroit où sa main l'a lâché.

Je me plante devant la cheminée et je jette un coup d'œil d'ensemble. Ils sont aussi morts, tous les deux, que des morues salées. A gauche du fauteuil de Serge, il y a un verre cassé qui a dû tomber de sa main. Il y a aussi un verre, sur un guéridon, près du divan d'Edvanne. Je vais vers la jeune femme. Je me penche sur elle, et je retourne sa lèvre inférieure. La tache brune y est.

J'allume une cigarette et je m'assois un instant. J'ai besoin de réfléchir.

Je suppose que la même Edvanne a échoué dans sa tentative de persuasion. Ces deux-là ont dû discuter un bout de temps. Puis ils ont décidé de filer par la grande porte...

Mais plus j'y réfléchis, plus je trouve que mon raisonnement est idiot. Parce qu'alors, pourquoi Serge aurait-il sorti son automatique ?

Je vais où se trouve l'arme et je la ramasse avec mon mouchoir. Je sors le chargeur, puis je fourre mon nez sur l'orifice. Le chargeur est complet et l'arme n'a pas servi.

Alors ?

Il est quatre heures quand j'arrive à l'hôtel. Je suis fourbu. Tellement crevé que je pourrais dormir debout, comme un cheval. Et je commence à me dire que pour ce qui est de la solution de cette affaire, il y a des chances de plus en plus grandes que je fasse « tintin ». Tous les gens qui savaient un petit quelque chose sont morts !

Quand j'arrive dans le hall, le portier de nuit me remet un message. C'est la réponse de Washington à mon câble :

Ressources financières, à Paris, de Géraldine Perriner, sont inexistantes. Stop Elle avait approximativement six mille dollars en quittant New York. Stop. Elle dépend entièrement de la pension que lui fait Willis

Perriner. Stop. Larvey Rillwater est à New York et paraît ne pas savoir où se trouve sa femme. Stop. Office des Passeports a accordé passeport et visa à Juanella Rillwater sur la demande et sur la recommandation de Willis Perriner. Stop. Permission de quitter territoire sous juridiction Cour Fédérale malgré condamnation avec sursis de Juanella Rillwater a été accordée à la requête et sous la responsabilité de Me Garraway, avoué, représentant Willis Perriner. Stop. Continuez enquête. Stop. Ambassade U. S. A. reçoit instructions de mettre argent et aide à votre disposition. Stop. Bonne chance. Directeur F. B. I.

Ça ne m'apprend pas des tas de choses. Mais ça m'indique quand même que Géraldine ne peut pas aller bien longtemps avec l'argent qu'elle possède.

Et aussi que Larvey Rillwater ne sait pas où est passée sa femme. Il ignore qu'elle galope à travers les continents.

Mais la chose qui me coupe la chique, c'est que c'est Willis Perriner qui a demandé pour elle un passeport. Et que c'est son avoué qui a sollicité pour elle la permission de sortir des U. S. A.

Qu'est-ce que ces gars-là manigancent ?

Peut-être bien que Willis Perriner a connu quelque part Juanella et qu'il a pensé que la bergère ferait une charmante copine pour sa fille !...

Mais cette réflexion, que je me faisais en ricanant, me paraît, tout d'un coup, beaucoup moins fantaisiste. Il peut y avoir, là, du vrai. Pourquoi pas ? Suivez-moi bien.

Willis Perriner se fait un sang d'encre au sujet de sa fille qui a filé à Paris. Tant qu'il ne peut rien prouver contre Serge, en ce qui concerne la disparition de Buddy, il sait que Géraldine ne voudra rien entendre. Alors, il cherche de quelle façon il pourrait bien la protéger, en attendant mieux.

Par suite d'une circonstance quelconque, il entend parler de Juanella. Il apprend que c'est une même coriace. Une dure de dure. Une pépée à qui on ne la fait pas. Une mignonne qui sait se servir d'un pistolet comme feu Buffalo Bill soi-même.

Alors il l'envoie en France pour contacter Géraldine et pour veiller sur elle, et la défendre, à l'occasion.

C'est peut-être là l'explication. Seulement pourquoi Juanella a-t-elle filé de New York sans rien dire à Larvey ? Et pourquoi ne veut-elle rien me dire ?

Je prends une douche tiède et je me fourre dans mon lit. Je laisse les lumières allumées et je regarde les ombres au plafond. Je voudrais bien piger quelque chose à tout ça. Tout au moins un petit peu, avant de m'endormir.

L'histoire Serge-Edvanne me tracasse. Je ne suis pas de l'avis d'Erouard. Tout à l'heure, quand je l'ai fait venir chez Serge pour qu'il jette un coup d'œil sur les deux macchabées, son idée était qu'ils s'étaient suicidés. Que ces deux-là s'étaient rendu compte qu'ils étaient dans le pétrin jusqu'au cou et qu'ils avaient choisi le moyen le plus facile d'en sortir.

Quand j'ai fait remarquer à Erouard que ça n'expliquerait pas pourquoi Serge avait sorti son pétard, il m'a répliqué que le gars ne s'en était pas servi. Que, probablement, Serge avait d'abord pensé s'en servir pour tuer Edvanne et le retourner ensuite contre lui-même.

Mais cette théorie-là ne me plaît pas. J'en ai une autre.

Quand j'ai découvert leurs cadavres, Serge était dans un fauteuil. Son verre était tombé par terre, d'un côté du siège, et son revolver de l'autre côté. Au contraire, Edvanne était confortablement étendue sur le sofa. Son verre était posé près d'elle, avec soin. J'ai eu l'impression qu'elle avait pris comme qui dirait une pose théâtrale avant de passer dans l'autre monde.

Ma théorie, c'est qu'Edvanne a tenté de convaincre Serge d'abandonner la partie et de me raconter toute l'histoire quand je viendrai à deux heures trente. Mais Serge n'a rien voulu savoir. Alors Edvanne est devenue méchante. Elle lui a dit que s'il refusait de manger le morceau, elle le ferait. Serge devient méchant lui aussi. Il la menace de son revolver.

Alors Edvanne fait une renversée.

Elle lui dit : O. K., qu'elle cède, qu'elle ne dira rien, qu'elle fera comme il veut. Puis elle a dû proposer qu'on boive un verre. Peut-être avait-elle encore, dans son sac de la drogue qu'elle avait versée en partie à Rodney ; ou peut-être savait-elle où en trouver dans l'appartement de Serge. Donc, elle va à la table et prépare les boissons en y ajoutant le poison. Puis elle porte le verre à Serge. Il boit, et il est foudroyé par la drogue. Le revolver tombe de sa main, d'un côté du

fauteuil, et le verre, qu'il lâche, tombe et se brise de l'autre côté. Après quoi Edvanne va s'installer sur le divan, boit le contenu de son verre et s'étend pour mourir gracieusement.

Mais, de toute façon, tous ces détails importent peu. La chose qui compte, c'est que les deux traîtres de cette comédie dramatique ont passé tous les deux l'arme à gauche, avant que nous autres, leurs partenaires, nous ayons eu le temps de jouer nos rôles. C'est quelque chose de très vexant.

Mais il y a un fait remarquable. Je vous y ai déjà fait allusion. C'est qu'Edvanne avait peur de quelque chose. Aucun doute là-dessus. Comme je vous l'ai déjà dit, cette môme-là était coriace. C'était pas le genre impressionnable et nerveux. Et pourtant elle craignait quelque chose. Pour qu'une poupée comme elle ait essayé de traiter avec moi, il fallait qu'un danger menace. Et si ma théorie est exacte, qu'elle a supprimé Serge, et qu'elle s'est tuée ensuite – c'est qu'elle était épouvantée.

Les gens ne se suicident pas, à moins qu'ils aient très peur, ou qu'ils n'aient plus d'espoir en quelque chose.

Et si ma théorie est exacte, alors c'est que Serge, lui, n'avait pas peur. Parce que lui ne voulait *pas* traiter avec moi. Donc, quelle que soit la chose qu'il y avait entre eux deux, cette chose-là n'effrayait pas Serge, mais effrayait Edvanne.

Mon bras me fait mal. Et tout ça m'énerve. J'ai beau souffler des ronds de fumée vers le plafond, ça ne m'aide pas à trouver de réponse aux questions que je me pose.

Je saute en bas de mon lit et je m'assois devant la table. Puis je fais une liste de ces questions. La voici :

1° Pourquoi Edvanne prend-elle peur tout d'un coup et veut-elle traiter avec moi ?

2° Si Edvanne croyait nécessaire de traiter avec moi, pourquoi Serge s'y opposait-il ? Edvanne a eu le cran de doper Rodney ; elle a eu l'estomac de m'attaquer et de tirer trois coups de feu sur moi quand elle a cru que j'allais l'embarquer. Donc, c'était une môme qui n'avait pas froid aux yeux. Et pourtant quelque chose l'effraye qui n'effrayait pas Serge.

3° Quel est le sens des mots écrits par Rodney au dos de son enveloppe : *C'est avant quatre essais. Le voulez-vous sec ? Quelle*

quantité ?

4° Pourquoi Juanella Rillwater se débène-t-elle de New York sans prévenir son mari, sans lui faire savoir où elle va, et vient-elle en France pour voir Géraldine ?

5° Pourquoi Willis Perriner et son avoué demandent-ils à la Cour fédérale la permission, pour Juanella – dont le mari est l'un des faussaires les plus extraordinaires des U. S. A. – de venir en France ?

Peut-être ai-je une réponse à cette question-là. Peut-être est-ce, comme je le disais tout à l'heure, que Willis Perriner, ayant appris que Juanella est une môme à la redresse, l'a envoyée à Paris pour veiller sur Géraldine.

6" Si c'est vraiment le cas, pourquoi est-ce tenu si secret, et pourquoi Perriner n'en a-t-il rien dit au F. B. I., ni à moi ? Il sait où je suis, à Paris, et n'a pas communiqué avec moi une seule fois.

7° Si Nakorova ou ses associés sont les kidnappeurs de Buddy Perriner, pourquoi n'ont-ils pas encore exigé le paiement d'une rançon ?

Une autre chose à laquelle je pense, c'est que j'aimerais revoir le gars Zeldar.

Vous vous rappelez que Serge et Zeldar avaient convenu avec moi de me rendre visite à mon hôtel. Le rendez-vous était fixé pour tout à l'heure, à onze heures du matin. Zeldar était supposé m'apporter des papiers prouvant que Serge avait véritablement des intérêts fructueux dans des affaires commerciales.

Eh bien, ça sera intéressant de voir si ce zèbre vient au rendez-vous. Erouard s'est arrangé pour que la nouvelle de la mort de Serge et Edvanne reste secrète, afin que Zeldar ne l'apprenne pas. Donc, il devrait venir tout à l'heure pour me voir, comme convenu. Je pourrai peut-être découvrir quelque chose d'intéressant, quand je lui apprendrai la mort de Serge. C'est-à-dire, s'il vient !

En attendant, j'ai l'impression que je pourrais finir ma nuit à regarder le plafond sans trouver aucune réponse aux questions que je me pose. Alors, j'y renonce. J'éteins la lumière, et je vais en écraser.

A neuf heures, le téléphone sonne pour me réveiller, comme je l'avais demandé. Je me lève et je vais à la fenêtre. Le temps est moche. Du vent et de la pluie. J'avale mon petit déjeuner en vitesse, je

m'habille et je file.

Je saute dans un taxi et je me fais conduire à l'Hôtel Dieudonné. Parce que ça m'intéresserait de demander à Géraldine ce qui s'est passé au Café Cosaque cette nuit, après mon départ.

En arrivant là-bas, on me fait une surprise. Le gars de la réception m'apprend que Géraldine a quitté l'hôtel cette nuit, avec ses bagages. A trois heures et demie, une auto de louage est venue la chercher. Il croit que c'était à destination du Bourget, mais il n'en est pas sûr.

Je demande à l'employé si quelqu'un se trouvait avec miss Perriner – Mme Rillwater, par exemple – et il me dit non. Elle est partie seule. Je lui dis merci et je file.

J'entre dans un petit café, pour boire un jus, comme disent les Français. Cette affaire-là devient de plus en plus comique, si je puis dire. Voilà, maintenant, que j'ai perdu ma Géraldine. Mais j'ai idée que ça ne sera pas très difficile de savoir où elle est partie. Le fait qu'elle soit allée au Bourget prouverait qu'elle a dû prendre l'avion. Et comme en ce moment, il n'y a pas des tas d'endroits où l'on puisse se rendre en avion, j'imagine qu'elle est allée ailleurs en France ou, sinon, en Angleterre.

Après avoir bu mon café, je téléphone à l'Hôtel Sainte-Anne, et je demande si Mme Rillwater est là. On me répond que oui, mais qu'elle a donné des ordres pour qu'on ne la réveille pas avant midi parce qu'elle est rentrée très tard dans la nuit.

Ça me reconforte d'apprendre que Juanella est toujours à Paris. Parce que je suis certain qu'elle sait où a filé Géraldine. Et d'ailleurs, je suis décidé, maintenant, à coller à la même Juanella si étroitement que, même si elle se transformait en lièvre, elle ne pourrait pas arriver à me perdre.

Il est convenu avec Erouard qu'il fait exercer une surveillance discrète sur l'appartement de Nakorova, pour voir si quelqu'un vient là-bas. Vous comprenez pourquoi. Si Zeldar ne sait pas que Serge est mort, il viendra le chercher là-bas. Et si il le *sait*, alors il faudra qu'il dise comment.

J'appelle Erouard au téléphone, et je lui raconte le départ de Géraldine. Je lui demande de bien vouloir envoyer quelqu'un au Bourget, pour savoir la destination de cette même. Et si elle est partie seule. Et tous autres détails qui pourraient être intéressants. Erouard me dit O. K.

Puis je lui demande encore quelque chose. Je désirerais qu'il mette quelqu'un à surveiller l'Hôtel Sainte-Anne, pour ne pas perdre de vue Juanella si elle sort, et me tenir au courant de tout ce qu'elle fera. Erouard me dit qu'il fera le nécessaire. Et il ajoute que cette affaire promet de devenir intéressante. A quoi je lui réponds que ça n'est pas certain, puisque les traîtres du drame se bousillent les uns les autres. Erouard m'assure que c'est une grande simplification pour lui.

Ce qui prouve que le gars Erouard a le sens de l'humour.

Puis Erouard ajoute que si j'ai besoin d'autre chose, je n'aurai qu'à le demander. Parce que le préfet de police a reçu une communication de l'ambassade des Etats-Unis demandant qu'on me fournisse toute l'aide dont je pourrais avoir besoin dans cette affaire.

— Je vais mettre un type épatant pour surveiller Juanella, me dit-il. Il s'appelle Briquet. Et je lui dirai de se tenir en contact permanent avec vous.

Je remercie Erouard et je raccroche.

La raison pour laquelle je fais filer Juanella, c'est que j'ai comme qui dirait la certitude que, d'une façon ou de l'autre, la solution de cette affaire viendra de cette même. Si je pouvais seulement la faire parler, ça me donnerait sûrement un bon point de départ.

Je rentre à mon hôtel. Je ne veux pas manquer Zeldar s'il vient.

Dans le hall, le gars de la réception me tend un message qu'on a apporté de l'American Express. Je l'ouvre. C'est un câble de Willis Perriner, qui me dit :

Concernant votre enquête à Paris. Stop. Désolé vous avoir donné du mal à vous et à F. B. I. Stop. Suis maintenant consentant et heureux du mariage de Serge et Géraldine. Stop. Situation Buddy excellente. Stop. M'a donné de ses nouvelles. Stop. Sa santé est parfaite et il rentre bientôt. Stop. Prière communiquer ces faits à votre quartier général. Stop. Willis T. Perriner. Stop. Fin.

Eh bien ? Vous ne trouvez pas que c'est tordant ?

VIII

SURVIENT MR. BORG

Je monte dans ma chambre et je relis le câble de Perriner. Je crois que je comprends ce qui se passe.

Je demande l'American Express, et je leur téléphone un message à câbler à Willis Perriner immédiatement. Je lui dis que j'ai reçu son câble, et que je suis très heureux des bonnes nouvelles ; que je laisse tomber l'affaire et que je vais en aviser le F. B. I. à Washington.

Ensuite, j'appelle l'ambassade américaine, et je leur demande de téléphoner à Washington, à mon grand chef, pour lui raconter l'histoire du câble que je viens de recevoir de Willis Perriner, et de dire que ça me paraît être un bobard de première, et que je continue mon boulot ici.

Vous pensez peut-être que j'ai été épaté de recevoir ce câble de Perriner. Ça ne m'a pas épaté du tout. Parce que ça correspond bien à la technique habituelle du kidnapping.

Quelqu'un est kidnappé. Les parents se précipitent aussitôt à la police ou au F. B. I. pour demander qu'on le retrouve. Et puis, avant que les forces de la loi aient eu le temps de faire quoi que ce soit, les gens se précipitent à nouveau pour demander qu'on ne fasse rien. Parce que, entre-temps, les kidnappeurs ont envoyé leur facture, avec un petit mot qui dit que, si la police s'en mêle, ils bouilleront en vitesse la personne qu'ils ont kidnappée.

Je suis donc persuadé que Willis Perriner a dû recevoir la demande de rançon, en même temps qu'un petit mot l'avisant que, s'il veut revoir son fils vivant, il faut qu'il stoppe instantanément le travail, à Paris, des gars du F. B. I.

Perriner est épouvanté, et m'expédie tout de suite le câble en question. J'en déduis qu'il a dû recevoir la lettre de rançon il y a deux jours. Autrement dit, le message lui a été envoyé juste au moment où j'arrivais à Paris.

Moi, je trouve que la situation est intéressante. Parce que si la demande de rançon a été envoyée par les hommes de Nakorova, et

que le gars Serge était le destinataire du pognon, ses complices vont se trouver dans le lac, pour la part qui doit leur revenir. Puisque, maintenant, le Nakorova ne s'intéresse plus à ces fariboles, le pauvre...

Je me fais cadeau d'une cigarette et de quatre doigts de whisky pur. Je me sens un peu plus guilleret, parce que j'ai l'impression qu'on va démarrer bientôt.

Juste à ce moment, mon téléphone sonne. C'est la réception qui m'avise qu'un Mr. Zeldar est en bas, pour me voir. Je leur dis de me l'expédier.

Deux minutes plus tard, il frappe à ma porte et entre. Son nez est plus agressif que jamais, mais il est tout souriant, comme si ça lui faisait plaisir de me voir.

Il porte, sous le bras, une serviette de cuir volumineuse, qui a l'air d'être bourrée de documents.

— Vous êtes exact, Zeldar, dis-je. Mais où est Nakorova ? Je croyais qu'il devait venir avec vous.

Il pose la serviette et enlève son pardessus. Il hausse les épaules.

— Je ne sais pas ce qui a pu arriver à Serge, dit-il. Je suis passé chez lui avant de venir. J'ai sonné à sa porte un long bout de temps ; personne n'a répondu. J'ai pensé qu'il était parti chez vous sans m'avoir attendu.

— Eh bien, dis-je, vous voyez qu'il n'est pas ici. Mais dites-moi, Zeldar, il serait peut-être utile que nous parlions à cœur ouvert, tous les deux. Parce que ça m'embêterait, pour vous, de vous voir faire quelque chose qui vous mettrait dans la panade.

Je regarde le zèbre en lui faisant un bon sourire. Puis je reprends la parole :

— En fait, je ne suis pas très content de ce Serge Nakorova. Je commence à croire qu'il est un peu faisandé. Et alors, automatiquement, ça m'incline à devenir soupçonneux de ses petits copains. Et comme il se trouve que vous en êtes un...

Je laisse ma phrase en l'air, une seconde. Puis je termine :

— Je ne cherche pas à être grossier, Zeldar. Je veux simplement

que vous compreniez mon état d'esprit en ce moment.

Je lui offre une cigarette. Il la prend, l'allume, s'assoit. Puis il agite ses mains ouvertes, en signe de protestation.

— Je voudrais que vous compreniez, mister Caution, dit-il, que tout ça est assez ténébreux pour moi. Je connais Serge Nakorova depuis fort longtemps, et je dois dire, en toute franchise, que je n'ai jamais rien connu de défavorable sur son compte. Et j'espérais bien vous prouver ce matin – lui présent – qu'il est un businessman de haute moralité, et qu'il est absolument effarant de supposer une seule seconde qu'il pourrait être mêlé à ce kidnapping dont vous avez parlé hier soir.

— Eh bien, tant mieux, Zeldar, dis-je. C'est tout à fait réconfortant. Mais dites-moi donc aussi ce que vous pensez d'Edvanne Nakorova.

Il hausse un peu les épaules.

— Vous voulez parler de la sœur de Serge ? dit-il. Je la trouve absolument charmante – peut-être un peu capricieuse et encline à s'amouracher facilement – mais tout à fait charmante.

Je me mets à rigoler.

— Alors, vous prétendez me faire croire, dis-je, que vous ignorez qu'elle est la femme de Serge ?

Il lève ses sourcils.

— Mais j'ai toujours cru qu'elle était sa sœur ! dit-il.

— Eh bien, dis-je, elle ne l'est absolument pas. Elle n'est même pas russe, quoiqu'elle parle russe couramment. Elle est française.

Il ne bronche pas, et je reprends :

— Dites-moi donc. Quelle serait votre situation, si Nakorova abandonnait ses affaires ?

— Je crains de ne pas très bien vous comprendre, me répond-il. Que voulez-vous dire ?

Je rigole de nouveau.

— Eh ! Qu'il a effectivement abandonné ses affaires. Il a passé

l'arme à gauche. On l'a empoisonné, la nuit dernière. Vous pourrez peut-être me dire où ça nous conduit ?

Il me regarde, la bouche grande ouverte.

— C'est pour ça qu'il n'a pas répondu à vos coups de sonnette, tout à l'heure, dis-je, avec un sourire narquois.

Il me regarde toujours sans répondre. Puis il reprend sa serviette de cuir, et l'ouvre. Tout en le regardant faire, je remarque que plusieurs doigts de sa main gauche sont raides, et qu'il ne peut pas les plier du tout. Ils sont paralysés. Je suppose que ce gars-là a dû recevoir, une fois, une balle dans le poignet, et que les nerfs des doigts ont été sectionnés.

Au bout d'un instant, il dit :

— En somme, mister Caution, il semblerait que notre entretien soit sans utilité, maintenant. Après ce que vous venez de m'apprendre.

Je crois vraiment que ce gars-là ne me joue pas la comédie. Il me donne l'impression d'être réellement frappé de stupeur. Et on peut voir qu'il essaye de faire marcher son cerveau pour comprendre ce que tout ça signifie.

— Mais si, dis-je. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous allons poursuivre cet entretien, tout comme s'il était ici avec nous.

Je réfléchis une seconde, et je reprends :

— En ce qui me concerne, et certainement aussi en ce qui concerne la police française, Nakorova était un suspect. Mais le fait qu'Edvanne et lui soient morts ne change pas nos dispositions. Des gens travaillaient pour Serge. C'est, maintenant, ce qui m'intéresse. Et peut-être voudrez-vous bien me donner quelques détails sur la situation sociale de Nakorova, dont lui et vous étiez tellement fiers.

— Avec plaisir, répond-il. Et je tiens à vous assurer, mister Caution, qu'en ce qui me concerne j'approuverai toute enquête sur les faits que je vais vous communiquer. Tout d'abord, je voudrais que vous examiniez ces documents.

Et il sort une liasse de papiers qu'il pose sur la table. Je commence à les examiner. Il se tient à côté de moi, et m'explique ce qu'est chacun d'eux.

Je ne vous barberai pas avec le détail. En bref, j'ai vu, parfaitement en règle : un certificat d'enregistrement à Zurich (Suisse), de la firme Gloydas, Nakorova et Haal. Cette firme, d'après le certificat, a été enregistrée il y a deux ans. Son capital, en monnaie suisse, est l'équivalent de 200 000 dollars américains.

Il y a également un certificat hollandais d'enregistrement d'une succursale de cette même firme à Delfzyl (Hollande).

Attachés à chacun de ces certificats, des bordereaux donnent un résumé très clair des affaires traitées pendant les dix-huit derniers mois. Et il apparaît que ces firmes ont traité un volume d'affaires considérable, à l'importation ou à l'exportation.

Des relevés de compte à la Banque de Hollande et à la Banque Helvétique sont ensuite produits par Zeldar. Ils couvrent une période assez longue pour qu'on puisse en déduire que cette firme a un standing de premier ordre.

Mais si tout cela prouve que Nakorova était un gars qui brassait beaucoup d'argent, et qu'il en gagnait beaucoup en tant que membre d'une firme importante – ça ne prouve pas qu'il n'ait pas essayé d'extorquer une paire de millions de dollars au vieux Willis Perriner. On n'a jamais trop de pognon, sur cette terre...

Je sors mon calepin, et je prends quelques notes sur tout ce que je viens d'examiner. Puis je dis à Zeldar qu'en ce qui me concerne, tout ça est O. K.

— Surtout, mister Caution, me répond-il, ne manquez pas de faire vérifier les faits que vous avez vus sur ces documents. Il vous sera facile de le faire par l'entremise des consuls de France et des Etats-Unis, à Zurich et à Delfzyl. Je n'ai rien à cacher.

Puis il baisse la voix et ajoute :

— Et je suis certain que mon malheureux patron et ami, Serge, n'avait rien à cacher non plus.

Je lui réponds que je suis, personnellement, satisfait, et que je regrette d'avoir eu à le mettre à contribution.

Il se lève et me tend la main.

— Au revoir, mister Caution. Nous nous rencontreront peut-être de nouveau, un jour.

— Peut-être bien, dis-je. En attendant, me pardonnerez-vous une question personnelle ? Je regardais, tout à l'heure, les doigts de votre main gauche. Ils semblent être paralysés. Est-ce une balle qui a causé ça ?

Il sourit.

— Oui, dit-il. Un accident sur un champ de tir. Il y a deux ans. Un des nerfs a été touché, et j'ai perdu l'usage de ces doigts. Mais je m'en passe fort bien, ajoute-t-il.

Alors je prends ma figure la plus amicale pour lui dire que j'en suis content. Et, de ma voix la plus cordiale, j'ajoute :

— Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps qu'il n'est nécessaire, mister Zeldar. Je pense que le mieux serait que vous alliez jusqu'à la Sûreté Nationale, pour y voir mon ami, M. Félix Erouard. Je voudrais que vous lui donniez le nom et l'adresse des deux firmes de Nakorova, en Hollande et en Suisse. Parce qu'il peut faire les vérifications plus facilement que moi. Et, s'il trouve que tout est O. K., je considérerai cette affaire comme terminée en ce qui vous concerne.

Il me répond que c'est très aimable à moi. Il me dit qu'il ira voir Erouard demain matin, sans faute. Puis il me remercie encore, et file.

A peine est-il sorti que mon téléphone grelotte. C'est Briquet – le gars d'Erouard – qui m'avise que Juanella est sortie de l'Hôtel Sainte-Anne il y a un quart d'heure, et qu'elle est en ce moment chez un coiffeur, en train de se faire bichonner.

Je le remercie, et je lui recommande de ne pas perdre cette même de vue.

Puis je saute dans un taxi, et je me fais conduire à l'Hôtel Sainte-Anne. Je montre au gérant ma carte de police, et je lui dis que je désirerais jeter un coup d'œil dans l'appartement de Mme Rillwater pendant qu'elle est sortie.

Il me dit O. K. et me donne la clef. Je prends l'ascenseur, j'ouvre la porte et j'entre dans le salon de Juanella. Je regarde sur tous les meubles, pour voir s'il ne s'y trouverait pas un mot de Géraldine, envoyé avant qu'elle ne file au Bourget. Mais je ne trouve rien. Et ça ne m'étonne pas. Parce que Juanella est trop fine pour laisser traîner des papiers intéressants.

J'entre dans la chambre à coucher. De la porte, je jette un regard

circulaire sur la coiffeuse, le bureau, la cheminée. Aucun papier ne s'y trouve. La chambre est dans un ordre parfait.

J'allais retourner dans le salon quand j'entends un bruit venant de la salle de bains dont la porte est entrouverte. Un instant je me dis que ça doit être une femme de chambre qui astique. Puis je décide d'aller voir.

Tout doucement, je tourne autour du lit, et je glisse un œil par la fente de la porte. Au bout de la salle de bains, il y a une sorte d'armoire médicale accrochée au mur. Et devant cette petite armoire, j'aperçois une femme qui fourrage dans des flacons.

Elle me tourne le dos. Donc, je ne peux pas voir sa figure. Mais je vous affirme que la silhouette générale a quelque chose d'affriolant. Un je-ne-sais-quoi qui me donne envie de voir aussi son visage.

Après avoir tout sorti, tout examiné, elle commence à remettre les flacons dans l'armoire. Ça l'oblige à se retourner de mon côté. Et je suis forcé de constater que sa tête est aussi réussie que le reste. Ses cheveux sont très noirs. Son nez est mignon, mignon. Et sa bouche, bien dessinée, dénote pourtant ce qu'on appelle du caractère.

Je me dis que, maintenant que je l'ai vue, et que je saurai la reconnaître, – que ça serait dommage de la déranger.

Avec une souplesse comme qui dirait féline, je me recule, je me retourne, je sors de la chambre puis du salon ; et je dégringole l'escalier.

Je vais voir le gérant et je lui demande si quelqu'un est venu, depuis ce matin, dans la chambre de Madame Rillwater. Il me dit que non.

C'est donc quelque chose qui n'était pas dans le programme. C'est évident. Parce que, comme la porte de Juanella était fermée à clef quand j'y suis entré, ça prouve que la sœur que j'ai aperçue là-haut s'était procuré un passe.

Je rentre à mon hôtel, et je me fais cadeau de quatre doigts de mon liquide préféré. Puis je me jette dans un fauteuil, et j'agite ma cervelle pour voir s'il en sortira quelque chose.

En somme, le mystère Perriner s'épaissit de minute en minute. A chaque virage, une nouvelle souris surgit.

Si encore l'une d'entre elles était moche, ça me réconforterait un peu. Parce que je trouve qu'il y a trop de belles mômes dans cette histoire Perriner. Franchement, ça me flanque le cafard. Parce que l'expérience m'a appris qu'une seule jolie môme, c'est comme qui dirait une pluie d'embêtements. Alors, plusieurs jolies mômes, ça va être un vrai déluge...

A sept heures et demie, pendant que je suis en train de dîner, le gars Briquet vient me voir.

D'abord, il me raconte qu'Erouard sait où est allée Géraldine. Au Bourget, elle a loué un avion privé pour la conduire en Angleterre. Naturellement, on n'a pas pu savoir où elle irait en débarquant.

Ensuite, Briquet me parle de Juanella. En sortant de chez le coiffeur, elle a fait quelques achats dans les magasins. Puis elle s'est fait conduire à Montmartre, à un hôtel borgne, dont le nom est Hôtel Mouton. Briquet me dit que la police parisienne a un œil sur ce boui-boui. Des gars de la pègre y fréquentent.

Briquet a vu Juanella y entrer ; et il a fait le guet jusqu'à ce qu'elle en sorte. Après quoi, il y est entré à son tour ; il a fait voir sa carte au patron – qui a eu déjà des histoires avec la rousse. Briquet lui pose des questions auxquelles l'autre se décide à répondre. Il raconte que Juanella a demandé à voir un zèbre qui habite en ce moment l'hôtel – un Américain qui s'appelle Borg. Et il paraît que Juanella avait l'air fichtrement pressée de le rencontrer. Borg était sorti, mais le patron a dit à Juanella que le zèbre rentrerait vers onze heures et demie ce soir. Alors la môme a dit qu'elle reviendrait à cette heure-là.

Ensuite, Briquet a dit au patron que dans l'intérêt de sa santé, il vaudrait mieux qu'il ne dise pas un mot de tout ça à Borg quand il rentrerait. Et le patron lui répond qu'il sera aussi muet qu'une carpe.

Je félicite Briquet pour ce bon travail. Parce que si je peux savoir ce que Juanella veut à ce Borg, ça nous mènera sûrement dans la bonne direction.

Puis je demande à Briquet de prévenir Erouard que je lui ai envoyé le gars Zeldar pour informations. Mais ça ne sera pas la peine de demander des renseignements à Zurich et Delfzyl. Parce que si quelque chose est louche dans ces affaires de Nakorova, ça doit être si bien camouflé que les consuls de France, là-bas, n'y verront que du feu.

Si le Zeldar est une fripouille, et qu'il me prend pour un ballot, il

pensera que je me contenterai de ces rapports superficiels. Et c'est là qu'il se fichera dedans. Le gars Lemmy n'est pas si léger, mister Zeldar. Son but, c'est de vous endormir pour l'instant, le temps de faire lui-même sa petite enquête.

Donc, je fais dire à Erouard de ne rien demander à Delfzyl et à Zurich. Que la chose importante, c'est qu'il *dise* à Zeldar qu'il écrit là-bas ; et qu'il lui demande de revenir dans deux ou trois jours pour connaître le résultat. Et, quand il reviendra, Erouard devra lui dire que les rapports sont entièrement satisfaisants ; et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Après avoir donné ces instructions au gars Briquet, je lui fais boire un whisky bien tassé. Ensuite de quoi il se sent plein d'entrain. Et il me quitte pour aller faire son rapport à Erouard.

Moi, pour me changer un peu les idées, je vais jusqu'à la réception, où j'ai repéré une jolie poupée blonde. Et je lui raconte des petites histoires drôles.

Elle rit beaucoup, mais je ne suis pas sûr qu'elle les comprenne bien. Ça n'a, d'ailleurs, pas d'importance. Parce qu'elle a de très belles dents, qu'on voit quand elle rit, et une jolie poitrine qu'on ne voit pas, mais qu'on devine.

Il est onze heures un quart lorsque j'arrête mon taxi au bout de la rue. Je fais à pied le restant du chemin.

Cet hôtel Mouton vous donne la nausée. L'endroit est noir comme un four. Et ça sent comme si les Romains de Jules César, à la veille de quitter Lutèce, avaient fait cuire, là, du poisson, et avaient oublié de l'emporter.

En tâtonnant, j'arrive dans une espèce de bureau où est assis un gars gras et vulgaire. Je sors ma carte de la police, et je rappelle la visite de Briquet. Puis je lui dis que la dame ne va pas tarder à arriver, et que je voudrais qu'il me mette dans un endroit d'où je pourrais voir Borg sans qu'il me voie.

Il dit que ça peut se faire. Parce que Borg recevra sûrement la poule dans sa chambre. Et que, dans la chambre à côté, il y a un trou dans le mur par où on peut voir tout ce qui se passe. Et quand je lui demande comment ça se fait, il me répond que la vie est dure, et qu'il faut bien trouver moyen de manger.

Puis il me conduit à l'étage et dans la chambre en question. Il me

montre où se trouve le trou, et file.

Je m'assois dans le noir et je fume. Je me plonge dans des pensées profondes sur l'existence en général, et sur la mienne en particulier. Je me dis que c'est dommage que le destin se serve de moi pour des besoins aussi vulgaires, alors que j'ai une âme essentiellement poétique.

En plein milieu de ces réflexions, la porte à côté claque. Je colle mon œil au trou dans le mur au moment même où le gars allume. Et je me pince pour ne pas gueuler.

Parce que ce Borg, c'est un peu mon Borg.

C'est Freddy Borg, le seul, l'unique, le gars qui a kidnappé le jeune Fremer en 1932, avec l'aide de Johnny Landera.

Ça me fait pousser un grand soupir. Parce que je me dis qu'enfin une lumière brille dans notre nuit. J'ai comme qui dirait un vague soupçon que ce zèbre a dû travailler sur Buddy Perriner.

La porte de sa chambre s'ouvre. Le patron entre et lui dit quelques mots. Borg fait oui de la tête. Le patron sort. Et, deux minutes plus tard, c'est Juanella qui entre.

Elle ferme la porte derrière elle. Borg s'assoit sur son lit. On dirait un gorille bon enfant. Il fait une plaisanterie et rigole.

Puis Juanella commence de parler. Ça me fait marronner de ne pas pouvoir entendre ce qu'elle dit. Mais, à la façon dont elle gesticule, je me rends compte qu'elle est en train de passer un savon au gars. Je peux même voir que ça barde.

Borg n'a pas l'air d'aimer ça. Il se lève, s'agite et riposte avec véhémence.

Au bout d'un moment, elle essaye autre chose. Elle se met à sourire gentiment. Puis elle ouvre son sac et en sort du pognon. Un gros paquet de gros billets.

Les yeux de Borg lui sortent de la tête en voyant ça. Il va vers Juanella. Je rigole tout seul en le voyant faire. Parce que je me dis que si Borg espère avoir Juanella au culot, c'est qu'il sous-estime la poulette. C'est une sœur qui a de l'estomac.

Et n'ai-je pas raison ? Quand il arrive près d'elle, Juanella sort de

son sac un mignon petit rigolo. Et elle le lui appuie sur le ventre.

Borg hausse les épaules et retourne s'asseoir sur son lit.

Juanella sort une cigarette de son sac et l'allume. Puis elle recommence à discuter le coup. Mais le gars ricane et ne se laisse pas convaincre.

Enfin Juanella renonce. Je vois, sur sa figure, que l'affaire est ratée. Elle remet l'argent dans son sac, va à la porte, puis se retourne encore et lui dit quelque chose. Il fait encore non, de la tête. Elle hausse les épaules. Elle a un air découragé. Puis elle sort et referme la porte. Je l'entends qui descend l'escalier.

Allons-y. C'est mon tour, maintenant.

Je suis le corridor, sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte de Borg. J'ouvre brusquement et j'entre.

Borg glisse du lit où il était toujours assis, et me voit.

— Jésus ! dit-il. Caution !

Et sa bouche rigole jusqu'aux oreilles.

Je m'assois sur la chaise.

— Ecoute-moi, Freddy, dis-je. Toi et moi, on s'est déjà rencontrés. On est comme qui dirait des vieux copains. Alors je veux te raconter une petite histoire. C'est l'histoire de deux grenouilles. L'une des grenouilles voulait faire parler l'autre. Et l'autre ne voulait pas. Alors la première grenouille est devenue méchante.

Je lui fais un gentil sourire. Et j'ajoute :

— Mais tu connais peut-être la fin de l'histoire ?

Borg hausse les épaules et va s'étendre sur son lit.

Il faut que vous compreniez que ce gars-là est un dur de dur. Un zèbre qu'on n'intimide pas.

— Mets-la en conserve, me dit-il. Ici, c'est pas l'Amérique. Débène-toi, roussin. Je n'ai rien à te dire. Et tu n'as rien contre moi. Mets les voiles, Pieds plats.

— O. K., ballot, dis-je. Filons ensemble. Il y a un fourgon de la

police parisienne, en bas. Il t'attend. Viens-tu sans histoire ou est-ce que je leur dis de monter ?

Ses yeux sortent de sa tête.

— Qu'est-ce que tu dis ? hurle-t-il. C'est une manigance et je ne me...

Je lui coupe la parole.

— Tu raconteras ça au commissariat de police, Borg. Allez, en route, ou je les appelle.

Il me dit ce que je suis. Puis il se lève et va vers la porte. Je l'ouvre pour qu'il sorte. Et, quand il passe devant moi, je lui en balance un derrière le cou qui aurait tué un bœuf. Il s'abat, mais se relève aussitôt. Et il m'en envoie un qui, si je l'avais reçu, aurait mis « Payé » au bas de mon compte.

Mais j'ai fait un pas de côté. J'attrape la chaise et je la lui brise sur le dôme. Ça ne l'arrête qu'une seconde. Il se ramasse sur lui-même et fonce sur moi. Il n'a pas l'air de vouloir se laisser faire.

Il plonge vers mes jambes. Je lève le genou au bon moment, et ça l'attrape sur la mâchoire. Ça le fait gueuler. Il essaye de sauter en arrière, mais j'avance et je le relève d'un grand coup sur le nez. Puis je termine sur un crochet à l'estomac. Il essaye un savant coup de pied, mais le rate. J'y vais d'un grand coup sur la bouche, qu'on a dû entendre jusqu'aux U. S. A. Il s'affale et je lui tombe dessus.

Tout serait pour le mieux, maintenant, si ce gars-là n'avait pas mangé d'oignons...

Je lui attrape la tête et je la lui cogne sur le plancher, si durement que j'ai peur, un moment, que nous ne passions au travers. Mais il n'aime pas ça. Sa réaction est très mauvaise. Il ramène ses genoux et me les envoie dans le buffet. Ça aurait défoncé un mur. Je me renverse en arrière. Ça me donne la nausée. Ce gars-là commence à me courir...

Il se relève et m'envoie dans la figure un coup de pied qui aurait chagriné pour la vie une ou deux mômes que je connais. Mais il me rate, parce qu'il ne voit plus très bien.

Pendant que j'essaye de me mettre debout, il va au lavabo et en revient avec une bouteille pleine. S'il me frappe avec ça, alors :

« Adieu, Lemmy ! Adieu, les belles mômes ! »

Je fais semblant d'être encore plus groggy que je le suis. Je chancelle dans sa direction, comme qui dirait knock-out debout.

Au moment qu'il balance la bouteille, je me laisse tomber en arrière, et je lui fais, aux jambes, un ciseau japonais. Il se renverse.

Maintenant, j'en ai marre de ce gars-là. Il est grand temps que je m'y mette.

Je me sers de mon coude. Au moment qu'il tente de se relever, je lui envoie mon coude sous la mâchoire. Et je recommence ça deux fois. Puis je me lève et je le remets sur ses pieds. Il reste debout, à se balancer légèrement. Avec, sur sa figure, un air comme qui dirait rêveur.

Je me recule d'un pas, je calcule bien ma distance, et je me mets en bonne position. Puis je lui envoie le narcotique.

Ça l'a touché si fort que j'ai cru que sa tête allait se détacher du cou.

Cette fois, c'est l'entracte. Il est évanoui.

Je m'assois sur le lit, histoire de souffler un peu. Et voilà qu'on frappe à la porte. C'est le patron. Il regarde Borg et me dit :

— J'ai cru qu'on avait sonné. Avez-vous appelé ?

— Non, dis-je. Mon copain et moi, nous avons répété un numéro de danse. Mais vous pouvez nous apporter une bouteille de cognac, deux verres et des cigarettes.

Il dit :

— Certainement. Tout de suite.

Et il sort.

Je verse la bouteille d'eau sur Borg. Il ouvre les yeux et me regarde. Puis il tâte sa mâchoire.

— O. K., vieux, lui dis-je. Maintenant, on va bavarder un peu. Ça nous reposera.

— Toi, qu'il me dit, je te retrouverai un jour. Et je vais te dire ce

que je ferai de toi...

Il me le dit, en me donnant tous les détails. Je vous affirme que c'est tout à fait déplaisant. Et le gars a un fameux don de description. C'est extrêmement désagréable.

Je vais à lui et je le ramasse. Puis je le colle sur le lit. Après quoi, je lui en balance encore un sur la gueule.

— Repose-toi un peu, dis-je. Parce que tu vas parler. Et parler beaucoup. Si tu parles, tu auras un cognac, une cigarette et pas de roussins. Si tu ne parles pas, nous allons recommencer la petite séance de tout à l'heure. Tu saisis ?

Il me dit qu'il saisit.

Le patron de l'hôtel revient avec le cognac et les cigarettes. Je lui dis de les facturer à mon copain Borg.

Je me verse une rasade.

— Et moi, alors ? demande Borg. Tu ne me donnes rien, espèce de bâtard ?

— Si, dis-je. Tu vas prendre quelque chose. Parce que je voudrais que tu saches que tu ne peux pas m'appeler de ce nom-là. Parce que ma mère était une dame très bien. Et que j'ai toutes les raisons de croire qu'elle a épousé mon père deux mois avant ma naissance. Alors je vais te repousser le nez de l'autre côté de la tête.

— Laisse tomber, répond-il. Je te disais ça, façon de parler. Comme qui dirait une métaphore.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire par là. Je me demande si c'est pas encore une insulte. A tout hasard, je lui file encore un marron.

Ça me donne le temps de vider la bouteille.

Et quand il se réveille, il commence à parler.

IX

AGREABLE RENCONTRE

Il est environ deux heures du matin quand j'en ai fini avec Borg. Et mon cœur saigne un peu pour le pauvre gars. Parce que voilà un frangin qui vient à Paris avec l'espoir d'encaisser le gros pognon que Nakorova lui a promis pour l'enlèvement de Buddy Perriner. Et, au lieu de pognon, c'est une trempe de première qu'il reçoit.

Avant de le quitter, je fais un petit laïus au gars. Je lui conseille fortement de ne pas bouger de l'Hôtel Mouton avant que sa figure n'ait repris une apparence plus normale. Et, ensuite, de filer tout droit sur New York. Sans ouvrir sa gueule à qui que ce soit. Je lui déclare que si un seul mot sortait de cet orifice avant qu'il ait quitté la France, je m'arrangerais à ce qu'il finisse ses jours à casser des cailloux à la prison d'Alcatraz.

Je dois dire que cet argument a eu l'air de faire sur lui une forte impression.

D'ailleurs, je ne pense pas que Borg essaye, maintenant, de me compliquer l'existence. Mais ces recommandations ont pour but d'empêcher le zèbre d'essayer de contacter Nakorova. Parce que je ne veux pas qu'il apprenne que Nakorova est mort.

Parce que j'ai idée que Borg ne travaillait pas seul à l'enlèvement. Borg est un costaud, un bagarreur ; mais sa cervelle est du genre rétréci. Nakorova n'était pas un ballot. Il a sûrement compris ça. Et c'est un autre gars qu'il avait dû charger de diriger la combine.

Mais je n'ai pas questionné Borg là-dessus. Parce qu'il se serait laissé tuer plutôt que de répondre. Car ce gars-là est une fripouille, évidemment ; mais il n'est pas un mouchard. Même si je lui avais brûlé la plante des pieds, il ne m'aurait donné aucun nom.

En tout cas, du moment que Borg a trouvé moyen de venir ici pour essayer de toucher son pognon, j'ai tout lieu de penser que les autres pourront faire pareil. Et c'est la chose qui m'intéresse.

Je souhaite donc bonsoir à Borg-le-Gorille et je lui conseille à nouveau de ne sortir de l'hôtel que pour aller prendre le bateau. Je

crois que j'ai réussi à le convaincre.

Quand je l'ai quitté, il essayait de sucer, au goulot, les quelques gouttes de cognac que j'avais laissées dans la bouteille.

J'arrive à trouver un taxi. Je me fais conduire à l'hôtel Sainte-Anne. Le portier de nuit téléphone chez Juanella pour lui demander si je peux monter. Elle me fait dire qu'elle me recevra tout de suite.

Je rigole en dedans de moi. Parce que j'ai idée que la même doit avoir besoin d'être réconfortée. Les choses n'ont pas très bien marché pour elle, à Montmartre.

Quand j'entre dans son salon, elle est là qui m'attend. Et, du premier coup d'œil, je vois que la poupée a pleuré. Une ou deux mèches de cheveux lui tombent dans le cou, et pour qui connaît Juanella, c'est une chose à peine croyable. Et elle a des cernes noirs sous les yeux.

— Hello, bébé ! Dis-je, le moral est bas ? Prends donc la vie comme elle vient. Et la première chose à faire, c'est de verser à l'oncle Lemmy un whisky bien tassé. Et rappelle-toi que la prochaine fois que tu essayeras de me jouer des tours, le jour du Jugement dernier sera une rigolade, comparé à la punition que je t'infligerai.

Elle haussa les épaules.

— Ne t'en fais pas, dit-elle. Je laisse tout tomber.

Elle va chercher une bouteille et remplit un verre pour moi. Puis elle me tend une cigarette. Et elle se laisse choir sur une chaise.

— Alors, mon joli, me dit-elle. Qu'est-ce qui me vaut la joie de te voir ?

— C'est à toi de parler, ma beauté, dis-je. Mais, pour te montrer que je bluffe pas, je vais te raconter une ou deux choses. Tu as été voir Borg cette nuit. Tu as essayé d'acheter Borg pour qu'il te dise où se trouve Buddy Perriner, mais il n'a rien voulu savoir. Et d'ailleurs, il n'en sait rien.

Juanella est littéralement pétrifiée.

— J'étais dans la chambre à côté, dis-je. Cet Hôtel Mouton est un de ces drôles d'endroits où il y a des trous dans les cloisons. Après que tu es partie, j'ai eu moi-même un petit entretien avec Borg. Seulement

mes arguments avaient plus de puissance que les tiens. Il a bien voulu m'écouter.

— Je veux bien le croire, dit-elle. J'espère que tu as sonné ce gars-là.

— Je l'ai sonné et résonné, dis-je. Il m'avait appelé bâtard.

— Je n'aurais pas cru qu'il était aussi clairvoyant, me dit-elle, l'air rêveur. Moi, j'ai toujours cru aussi que tu étais un enfant de l'amour, c'est plus gentil dit comme ça. Seulement, il ne faut pas qu'une petite chose comme ça t'empêche de me faire du plat, si, un jour, tu en as envie.

— Ecoute, mon chou, dis-je. Tu es une très jolie môme, ta géométrie est sensationnelle et tu as un tempérament de premier choix...

Elle me coupe la parole.

— Et à quoi ça me sert, avec toi ? crie-t-elle. Tu aurais dû naître esquimau. Tu n'as seulement jamais cherché à savoir si je porte une ceinture ou si mes bas tiennent parce qu'ils sont collés à mes cuisses. Tu es tellement froid que tu n'es même pas *curieux*.

— Juanella, dis-je, tu es injuste. Tu sais bien que je me suis imposé une règle : ne jamais mêler les affaires de métier avec le sentiment.

— C'est des bobards, me dit-elle. Chaque fois que tes affaires t'empêcheront de faire la culbute avec une poule, je m'engage à peindre des croix gammées sur mon cache-sexe et à déclarer la guerre à l'Europe.

Puis Juanella prend un air découragé.

— Mais je n'ai pas de chance, reprend-elle. Voilà deux ans que j'essaye de te séduire, et ça ne t'étonnerait pas si je te disais que mes jambes sont en carton-pâte. Tu n'aurais même pas envie de vérifier.

Elle allume une cigarette.

— Alors, reprend-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je souffle un petit rond de fumée tout à fait épatant et je la regarde au travers.

— Je suppose, dis-je, que tu ne sais pas où est passée ta petite copine Géraldine ?

— Non, dit-elle. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'est plus à son hôtel. Je me fais un sang d'encre à cause de ça.

— Ça me tracasse aussi, dis-je.

Je bois une gorgée de whisky et je pousse un soupir.

— Il y a des nuits comme ça, dis-je, où tout va de travers. J'ai encore une surprise pour toi. Serge et Edvanne Nakorova sont morts. Nettoyés.

Juanella ne dit rien. Elle va à la table et se verse une bonne mesure d'alcool. Puis elle se l'envoie d'un trait. Elle me fait face à nouveau.

— Quelquefois, dit-elle d'un ton las, je me demande si je deviens cinglée ! Tu ne vas pas me faire avaler ça ? Que ces deux-là nous ont quittés pour un monde meilleur ?

— C'est pourtant vrai, dis-je.

Elle se laisse choir dans son fauteuil.

— Quelle histoire ? fait-elle. Qu'est-ce qui leur est arrivé, Lemmy ?

— Des tas de choses, dis-je. La nuit dernière, au Café Cosaque, Edvanne m'a glissé un mot. Elle m'y disait qu'elle voulait me voir. J'ai idée qu'elle devait avoir peur de quelque chose.

Alors, j'ai été à son appartement, et je l'y ai attendue. Elle a finassé pour tenter de me proposer un marché. En fait, elle m'a presque avoué que Nakorova était l'organisateur du kidnapping de Buddy Perriner.

Puis elle m'a quitté pour aller trouver Serge chez lui, et tenter de le convaincre de traiter avec moi. Quand je suis allé les trouver, une heure plus tard, ils étaient morts tous les deux. Elle l'avait empoisonné avant de s'empoisonner elle-même.

Juanella pousse un petit sifflement de surprise.

— Qu'est-ce que tu sais de cette femme-là ? me demande-t-elle. Et qu'est-ce que lui a pris de faire tout d'un coup le grand plongeon ?

— Savais-tu qu'elle était la femme de Serge ? Lui dis-je.

Elle secoue la tête.

— Non. Mais plus rien ne m'épate, maintenant.

— Eh bien, elle l'était. Edvanne Nakorova était française. Elle était très mordue pour Serge. Il a fallu quelque chose de formidable pour qu'elle en arrive à le bousiller. Mais elle l'a bousillé, c'est un fait.

— Mais pourquoi ? demande Juanella. Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ?

— Elle voulait que Serge abandonne l'affaire Perriner. Le gars n'a rien voulu entendre. Il a sorti son automatique et a menacé Edvanne de la descendre si elle persistait à vouloir le laisser tomber. Alors elle l'a empoisonné, puis elle s'est empoisonnée elle-même.

— Mais tu ne me dis pas pourquoi ils n'étaient pas d'accord, insiste Juanella.

— Parce que Serge était russe et Edvanne française, dis-je.

— Et alors ? Est-ce que ça se passe comme ça dans tous les ménages où l'homme et la femme n'ont pas la même nationalité ?

— Pas toujours, Juanella, dis-je. Mais c'est le cas cette fois-ci.

Je me lève et je me verse encore une ration.

— Ecoute, mon chou, dis-je. Les choses commencent à se précipiter, dans cette affaire-là. Ça sera bientôt l'heure du grand sport. Ça n'est plus le moment de me faire des cachotteries.

— Qu'est-ce que tu veux savoir, Lemmy ?

— Eh bien, raconte-moi, d'abord, comment ça se fait que Willis Perriner s'est porté garant de toi auprès des autorités fédérales, pour que tu puisses sortir des U. S. A., et pourquoi tu es venue batifoler ici avec Géraldine sans que Larvey sache ce que tu es devenue ?

— C'est très simple, dit-elle. Je voulais faire une entourloupette à Larvey. Ça ne marchait pas très bien nous deux, ces temps-ci. Depuis que Larvey et moi avons obtenu une suspension de peine grâce à toi le business est devenu très moche. Et il s'est présenté une occasion, pour moi, de me faire un peu d'argent.

Elle se penche vers moi.

— Tu connais le *Sam Fremer's Bar*, Lemmy ? reprend-elle.

Je fais signe que oui.

— Eh bien, j'y étais, récemment, une nuit. Et j'ai entendu des paroles qui ne m'étaient pas destinées. Willie Lodz était à moitié schlass. Il faisait des confidences, à haute voix, à une poule qu'il serrait de près. Il lui racontait qu'il allait être bientôt dans les splendeurs, qu'il allait toucher la grosse galette. Il a mentionné le nom de Borg. Tu connais ce gars-là. Chaque fois qu'un kidnapping d'envergure a eu lieu dans nos beaux U. S. A., Borg y a toujours été mêlé, de près ou de loin. Le kidnapping, c'est sa passion, à cet homme.

Sur le moment, je n'y avais pas fait très attention. Mais après qu'il a eu bu encore quelques verres, Lodz a lâché le nom « Perriner ». Alors, j'ai tout compris. Tout le monde, en ville, se demandait ce qui était arrivé à Buddy Perriner. Maintenant je tenais la réponse. Alors, j'ai été trouver Willis Perriner, et je lui ai donné quelques conseils.

— Ah ! Ah ! Dis-je. Lesquels ?

— D'abord, je lui ai dit que j'avais appris que son fils avait été kidnappé. Et que c'était l'ouvrage d'une bande de durs. Je lui ai dit ensuite qu'il pourrait peut-être m'utiliser. Que je cherchais, justement, à me faire un peu de fric. Que je n'avais peur de rien. Et que je pourrais peut-être m'introduire dans des endroits où les roussins ne pourraient pas aller.

— Eh, eh ! Tu ne manques pas d'à-propos, ma poulette, dis-je. Et alors ? Qu'a dit ton copain Willis ?

— Willis Perriner m'a parlé de Nakorova. Il m'a dit qu'il pensait que Nakorova était, dans la coulisse, l'organisateur du rapt, et qu'il était parti pour Paris, où Géraldine – qui était folle de lui – était allée le retrouver.

Puis il a décidé de m'envoyer ici pour raconter à Géraldine la conversation que j'avais entendue au *Fremer's Bar*, et tenter ainsi de lui ouvrir les yeux. Et, en même temps, pour veiller sur elle et l'empêcher de faire des bêtises avec son Serge.

— Et je suppose, dis-je, que c'est toi qui as dit à Willis Perriner de ne rien me raconter de tout ça ?, Exactement, mon mignon, me répond-elle. D'abord, parce que j'ai pensé que tu te mettrais en

travers. Et ensuite, parce que j'espérais te couper l'herbe sous le pied. Ça m'aurait plu de ramener Buddy Perriner à ton nez et à ta barbe. Et, en plus de ça j'avais besoin de pognon. D'ailleurs, conclut-elle, le vieux était tellement désespéré qu'il a accepté de faire ce que je lui demandais à ce sujet-là.

Elle hausse les épaules. Puis elle ajoute :

— Je ne me doutais pas que nous voyagerions sur le même bateau. Quand je t'ai aperçu, le premier jour de la traversée, j'ai été empoisonnée. J'ai aussitôt envoyé un radio à Géraldine, lui disant que j'étais en route pour aller la voir de la part de son père et que, si elle communiquait avec moi par radio, il serait préférable qu'elle signe ses messages : « Le petit copain. » J'avais fait ça pour le cas où tu t'arrangerais avec le gars de la radio.

— Tu as eu du culot, ma belle, dis-je. Ç'aurait pu te coûter cher de me faire de l'obstruction plus longtemps. Enfin, maintenant, tu peux m'être plus utile que gênante. Dis-moi donc : sais-tu qui a pris une part active à l'enlèvement ? Quels sont les gars qui étaient dans le coup ?

— Ils sont trois, dit-elle. Il y avait Borg, Willie Lodz et une poule que je ne connais pas. Une poule de grande classe. Buddy Perriner était un petit gars facile à avoir en se servant d'une femme pour l'appâter. Parce qu'il tombait amoureux de toutes celles qu'il rencontrait, pourvu qu'elles soient bien roulées et qu'elles aient des yeux candides. Alors, c'est la poule en question qui a été chargée de l'attirer à l'endroit où ils l'ont embarqué. Au fond, c'était un boulot facile.

— Tu ne pourrais pas me faire la description de cette môme dont tu me parles ? Dis-je.

Elle fait non de la tête.

— Pourquoi ? demande-t-elle. C'est quelqu'un d'important dans l'affaire ?

— Je ne sais pas encore, dis-je. Mais ça me ferait rigoler que ça soit cette poule-là que j'ai aperçue dans ton appartement, ce matin.

Juanella me regarde, épatée.

— Oui, dis-je. Ce matin, pendant que tu étais chez le coiffeur, je suis venu faire une petite visite confidentielle ici. Je venais

d'apprendre que Géraldine avait filé et j'ai voulu venir voir si je ne trouverais pas un papier quelconque ici, qui m'apprendrait quelque chose sur la destination de cette petite.

Juanella n'a pas l'air contente de mon sans-gêne.

— Pendant que j'étais dans ta chambre, j'ai entendu du bruit dans la salle de bains. La porte était entrouverte, et j'ai pu regarder par la fente. Il y avait là une jolie mousmé qui fouillait dans la petite armoire aux médicaments. Elle cherchait quelque chose, mais je ne sais pas quoi, parce que je me suis retiré discrètement. Alors, je me demande si elle n'était pas cette même dont tu parles, qui a travaillé avec Lodz et Borg.

— Mais pourquoi serait-elle venue à Paris, Lemmy ?

— Pour la même raison que Borg. Pour toucher sa part du pognon. Parce que Nakorova ne pouvait pas les payer avant d'avoir reçu l'argent de la rançon – ou simplement parce qu'il a voulu les rouler. En tout cas, puisque Borg est venu à Paris, il n'y a pas de raisons pour que les deux autres n'aient pas fait pareil.

— Je vois, fait Juanella.

— Et il faut que tu joues le jeu avec moi, dis-je.

— D'accord, Lemmy. Que dois-je faire ?

— Je veux maintenant m'occuper de Zeldar. Peut-être est-il mêlé à l'affaire Perriner ; mais peut-être ne l'est-il pas. C'est ce qu'il faut que nous découvrons. Connais-tu son adresse ici ?

— Oui. Après que tu as eu quitté le Café Cosaque, l'autre soir, Zeldar a mentionné qu'il habitait un appartement du building *Miramar*, rue de la Paix.

Je regarde ma montre.

— O. K., dis-je. Voilà ce que tu vas faire. Il est trois heures moins vingt. A trois heures un quart, tu appelleras le *Miramar* et tu demanderas la communication avec l'appartement de M. Zeldar. Quand tu l'auras au bout du fil, tu lui diras que tu as absolument besoin de le voir. Quelque chose de très important à lui communiquer. Demande-lui de venir te voir immédiatement. Que c'est indispensable et urgent.

Le zèbre viendra probablement. Il arrivera ici vers quatre heures moins le quart. Moi, je rentre maintenant au Grand-Hôtel pour être tout près de son domicile. Et j'attendrai à côté de mon téléphone. S'il marche pour venir te voir tout de suite, avertis-moi.

— O. K., dit Juanella. Et, s'il vient, qu'est-ce que je lui raconterai ?

— Je m'en fous. Invente ce que tu voudras. Raconte-lui une histoire sur Serge et Edvanne. Dis-lui que Géraldine a disparu, et que ça te rend folle d'inquiétude. Mais, surtout, ne dis pas que tu sais que Nakorova est mort. Laisse-lui supposer que tu es une copine de Borg, et que tu as été mêlée au kidnapping de Buddy. Ça sera intéressant de voir comment il réagira. En tout cas, la chose importante, c'est de le retenir ici le plus longtemps possible. Tu as saisi ?

Elle me dit O. K. Puis, quand j'arrive près de la porte, elle me dit :

— Hey, Lemmy ! Ça me rapporte quoi de te servir d'assistante ? Tu ne peux pas dire bonsoir comme un homme bien élevé ?

Je retourne vers elle et je l'embrasse. Elle met ses bras autour de mon cou et se donne à bouche perdue. Je vous garantis que cette poupée-là a de la passion à revendre.

Quand j'arrache mes lèvres des siennes, ça fait le même bruit que lorsqu'on enlevait un sinapisme de dessus la poitrine de mon grand-père.

Elle me dit d'une voix faible :

— Tu as une chose pour toi, mon joli. C'est que, malgré que tu sois froid comme si tu étais né au Pôle Nord, tu as une fameuse technique.

Elle remet en place quelques mèches de cheveux. Puis :

— Ne t'en fais pas, petit. Je retiendrai ici le gars Zeldar. Même s'il faut pour ça, que je lui fasse un numéro de danse. Tu vois que je suis prête à tout faire pour toi, malgré que tu me brises le cœur. Allez, file, Casanova !

En arrivant à mon hôtel, je commence par prendre une douche chaude. Puis je me rhabille et je m'étends sur mon lit. Peu de temps après, le téléphone grelotte. Je regarde ma montre. Il est trois heures vingt-cinq.

C'est Juanella.

— Hello, Lemmy, dit-elle. Le Zeldar est en route pour chez moi. Mais je voudrais bien savoir, quand même, ce que je vais lui dire, quand il arrivera.

— Dis-lui ce que nous avons convenu. Retiens-le pendant une demi-heure environ. Garde-le chez toi le plus longtemps possible.

— Quelle purge ! Il est presque trois heures et demie. Suppose qu'il essaye de me violer ? Quelle purge !

— Et alors ? Dis-je en rigolant. Ça ne serait pas la première fois qu'un gars essayerait ça avec toi, et qu'il recevrait une paire de tartes sur son blair !

Je redeviens sérieux et j'ajoute :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il avait l'air fichtrement soupçonneux, répond Juanella. Il m'a demandé ce que c'était que cet embêtement qui me tracassait. Alors je lui ai dit que Géraldine avait disparu et que ça me faisait faire un sang d'encre. Puis j'ai ajouté que je la soupçonnais d'avoir filé avec Nakorova. Et que j'avais envie d'alerter la police à ce sujet-là. Je crois que c'est ça qui l'a décidé. Tout de suite il m'a dit qu'il allait venir et que je ne fasse rien avant qu'il m'ait vue.

— Bravo, dis-je. Et maintenant, il ne te reste plus qu'à jouer la grande scène du désespoir. Avec beaucoup de sanglots. Et des tas de boniments. C'est quelque chose que tu dois pouvoir faire facilement, ma colombe.

— Ah oui ? fait-elle. Et qu'est-ce que tu feras pour moi, en échange de tout ça ?

— Je t'achèterai des bonbons pour ton anniversaire, dis-je.

Elle a un petit rire de mépris. Puis elle me dit :

— T'en fais pas, mon mignon. J'attendrai le jour et l'heure où tu ne seras pas sur tes gardes. Ça viendra bien. Et tu verras, alors, ce que je te ferai...

— Qu'est-ce que tu me feras, ma charmante ? Dis-je.

Elle me le raconte avec beaucoup de précision. Mais je ne peux

pas vous le répéter. Parce que ça n'est pas très convenable.

Après avoir souhaité bonne chance à Juanella, je raccroche et je dégringole l'escalier en vitesse. Puis je me dirige vers le *Miramar Building*. Avant d'y entrer, je tourne autour, pour l'inspecter. C'est du genre habituel. Beaux appartements meublés.

Je sonne et la porte s'ouvre. Je grimpe l'unique escalier et j'inspecte les trois portes de chaque étage. Sur chacune, une carte de visite donne le nom de l'occupant. J'arrive à la porte de Zeldar. La serrure est très simple, et je l'ouvre en un rien de temps.

J'entre et je referme derrière moi, après avoir allumé. Puis je fais le tour de l'appartement. Personne ne s'y trouve. Il se compose de quatre pièces, dont un salon et un bureau.

Dans le bureau, j'examine des papiers étalés sur une table. Ils ont tous rapport à des opérations diverses de la firme Gloydas, Nakorova et Haal. Des bordereaux d'expédition de marchandises, des rapports financiers, etc... Tout ça a l'air parfaitement innocent. La firme paraît traiter surtout des affaires de whisky, de provenances diverses, et à destination de Delfzyl, le port hollandais, où ils ont une succursale.

Je fouille aussi dans les autres pièces, mais je n'y trouve absolument rien. Conclusion : ou bien le Zeldar ne sait rien de ce que manigançait Nakorova, ou alors c'est un gars malin qui sait où et comment on cache des papiers pour que personne ne les trouve.

Ça me fiche en rogne d'avoir fait chou blanc. Parce que j'avais comme qui dirait une sorte de pressentiment que je trouverais quelque chose ici. Quelque chose qui m'aurait mis sur la bonne voie. Mais ce pressentiment était une blague.

Quand j'en ai assez de ruminer cette déception, je décide de mettre les voiles. J'éteins les lumières dans chaque pièce et j'arrive dans l'antichambre, au moment même où la sonnette de l'entrée se met à jouer un petit air.

Je fourre la main dans mon veston et j'en tire mon automatique. Mais je l'y remets aussitôt, parce que je me dis que ça ne doit pas être Zeldar.

Premièrement, Juanella aurait retenu le bougre plus longtemps. Et secundo, il n'aurait pas sonné. Il serait entré avec sa clef.

O. K. On va bien voir.

J'enlève mon manteau et mon chapeau et je les accroche. Je me colle une cigarette au bec, comme quelqu'un qui habiterait ici. Puis j'ouvre la porte.

Un grand type, à la figure maigre, est là. Sa bouche est tordue en un drôle de sourire. Et il tient devant mon nombril un revolver de gros calibre. Il a l'air d'un gars décidé.

— Salut, dit-il. Pousse-toi un peu, que j'entre. T'occupe pas de la porte, je la fermerai. Et ne t'amuse pas à faire des blagues, ou je te descends.

Je le remercie et je fais ce qu'il me dit. Il referme la porte derrière lui et me pousse dans le salon. Il tâte la cloison pour trouver le commutateur et allume.

— Dis-moi, vieux, fais-je. Es-tu sûr que tu ne te trompes pas ? Tu crois que c'est ici l'appartement que tu cherches ? Parce que je ne t'ai encore jamais vu.

Il jette son chapeau sur une chaise. Il tient toujours son arme contre moi.

— Ça va, me dit-il. C'est O. K. Je m'appelle Lodz, Willie Lodz. Et je ne bougerai pas d'ici tant que je n'aurai pas vu le Nakorova. Et je ne bougerai pas d'ici tant que je n'aurai pas mes cent mille dollars. Et si je ne les ai pas, quelqu'un aura mal au ventre. Très mal. Tu piges ?

X

ÇA VA

Je suis debout, au milieu du salon de Zeldar. Et je regarde le gars Lodz. Vous ne me croirez peut-être pas, mais je vous dis que je jubile. Et que je céderais pas ma place pour tout l'or du monde. Parce que mon pressentiment était juste. J'avais la certitude de trouver quelque chose chez Zeldar. Et j'y ai trouvé ce quelque chose. J'ai trouvé Willie Lodz.

— Repose tes pieds, me dit-il. Assieds-toi.

Il aperçoit une bouteille de whisky et s'en verse une bonne mesure. Il dirige toujours son pétard vers moi, mais il ne se tracasse pas beaucoup. Parce qu'il croit que j'habite ici, et qu'il ne sait pas que j'ai mon bon vieux Luger, dans son étui, sous mon bras gauche. Qui me procure une sensation réconfortante en ce moment.

Il va jusqu'à la cheminée et me fait face. Il a l'air très content de lui.

— C'est toi, Zeldar ? me demande-t-il.

Je lui réponds que non. Que je suis le secrétaire confidentiel de Zeldar.

Il rigole.

— Alors, tout est parfait, me dit-il. Où est Zeldar ?

— Il va rentrer bientôt, dis-je.

Je lui demande s'il permet que je fume. Je fais ça uniquement pour qu'il s'habitue à voir mes bras remuer.

— Bien sûr, me répond-il.

Je prends mon étui dans ma poche revolver, j'en sors une cigarette et je l'allume. Mais je ne remets pas mon étui dans ma poche. Je fais un peu de jonglerie avec. Je le lance un petit peu en l'air et je le rattrape dans ma main droite. D'un air comme qui dirait machinal.

Puis je dis à l'individu :

— Zeldar ne sera sans doute pas très épaté de te voir, quoiqu'il se demandera peut-être pourquoi tu es venu avec un pétard à la main.

— Ah oui ? me répond-il. L'enfant de salaud, le fils de garce, le...

— Ecoute, Lodz, dis-je, comme si j'étais choqué de l'entendre insulter Zeldar. Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?... Zeldar n'a fait de saloperie à personne.

— Non ? Fait-il. En tout cas, quelqu'un m'a fait un tour de salaud. Et si tu savais quelque chose de moi, tu saurais que je digère ça très mal.

— Mais enfin, Lodz qu'est-ce qu'on t'a fait ? De quoi te plains-tu ? Dis-je.

Et pour lui montrer que je suis au courant des affaires Perriner, j'ajoute :

— Est-ce que Nakorova ne t'a pas versé le pognon promis ?

Il se retourne et crache dans le feu.

— Zeldar sait très bien que Nakorova ne m'a pas payé, dit-il. Ce salaud de Russe m'a fait marcher. On avait convenu que je serais payé à New York. Mais ça n'est jamais venu. Après tout le boulot que ça nous a donné, à moi, à Borg et à la poule, pour attraper le gars Buddy Perriner – et à le charger sur le bateau ! Et après ça, à le dresser. Et quand ç'a été fini, qu'est-ce qu'on apprend ? Que le Nakorova s'est fait la valise ! Et qu'il est parti pour Paris. Tout ce que j'ai eu de lui, c'est une foutue lettre. Voilà pourquoi tu me vois ici ce soir.

Moi, je m'occupe à faire de jolis ronds de fumée. Ça me donne le temps de réfléchir. Au bout d'un moment, je lui dis :

— Alors, est-ce que tu l'as vu ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Je ne l'ai pas vu, me répond-il. J'ai pas pu le toucher. J'ai idée qu'il ne veut pas me voir.

Le gars crache encore une fois dans la cheminée. Puis il ajoute :

— Hier soir, j'ai réussi à savoir où il habite. Mais je n'ai pas voulu y aller comme ça : Je ne voulais pas risquer qu'il y ait d'autres gars chez lui. Je voulais essayer de le faire venir chez moi. Je lui aurais

parlé avec la crosse de mon pétard. Alors j'ai téléphoné chez lui, et c'est une poule qui m'a répondu.

Je fais oui de la tête. Je suppose que ça devait être la même Edvanne.

— Il était vers quelle heure ? Dis-je.

— Vers deux heures et demie du matin, dit-il. J'ai demandé si le colonel Nakorova était là. Elle m'a répondu que non. Qu'il était parti et qu'il ne reviendrait pas. Je lui ai dit que je m'appelais Lodz, et je lui ai demandé s'il n'y avait pas un message ou quelque chose pour moi. Elle m'a dit que oui. Que Nakorova me faisait dire d'aller voir Zeldar pour me faire payer. Et elle m'a donné son adresse.

Moi, je rigole intérieurement. Après avoir tué Serge, et juste avant de s'empoisonner, la même Edvanne a voulu faire une entourloupette à Zeldar. Elle lui a envoyé Lodz.

Pendant toute cette conversation, je suis resté assis et je n'ai pas cessé de jongler gentiment avec mon étui à cigarettes.

— Ecoute, vieux, dis-je à Lodz, j'ai idée que tu fais erreur au sujet de Zeldar. C'est pas un gars à te faire du tort. Et je suis persuadé qu'il te versera l'argent qu'on te doit. S'il y a une fripouille dans le coup, c'est pas lui, mais Nakorova. Et, même, je parierais que le Russe n'a pas cherché à te posséder toi seulement, mais *aussi* Zeldar. Celui-ci, il est régulier. Quand on fait un boulot pour lui, on est payé rubis sur l'ongle.

Ce petit discours fait plaisir à Lodz. Je vois sa figure se détendre un peu.

A ce moment-là, ma cigarette est fumée presque entièrement. Je jette le mégot, j'ouvre mon étui et j'en prends une autre, que j'allume. Je me lève et je tends vers lui mon étui. De la main gauche, il en prend une. Je referme l'étui en le faisant claquer et, pendant qu'il met la cigarette dans sa bouche, je fais comme si j'allais ranger mon étui dans la poche intérieure de mon veston.

Et, au moment même où ma main pénètre dans mon veston, je laisse tomber l'étui et j'attrape mon Luger. La main de Lodz qui tient son arme pend à son côté. Il a juste le temps de fermer son bec sur la cigarette quand il voit le pétard sortir de mon veston. Au moment qu'il commence de lever son bras armé, je lance en avant mon pied gauche. Ça l'attrape en pleine ascension. Tandis que mon bras s'abat

comme la foudre sur l'occiput du copain.

Ma main tenait le Luger et c'est la crosse qui heurte son dôme. Il ne fait pas ouf. Il est quasiment foudroyé.

J'attrape le téléphone et j'appelle Erouard chez lui. Ça sonne un bout de temps, puis il décroche. Sa voix est encore un peu endormie.

— Hello, Erouard ! Dis-je. Ici, Caution. Je vais vous parler vite et très peu, sans cela je risque d'être interrompu. Je suis dans le boulot jusqu'au cou.

Et je lui raconte brièvement ce qui se passe. Je lui demande de faire cueillir Lodz ici, tout de suite ; et de le faire mettre au frigidaire. Puis que deux de ses hommes restent ensuite ici, à attendre le retour de Zeldar. Et qu'on embarque aussi ce zèbre sous un prétexte quelconque. Et qu'on le conserve jusqu'à ce qu'on entende parler de moi.

Erouard me dit O. K. Puis il ajoute que ça a l'air de gazer ferme. Je rigole dans l'appareil.

— Et comment ! Dis-je. Si vous étiez dans le bain vous rigoleriez aussi.

Puis je lui demande de téléphoner au Bourget, pour qu'on me tienne un avion tout prêt et que le pilote ait les permis visés, afin que nous puissions décoller sitôt mon arrivée là-bas.

Erouard me dit qu'il va s'en occuper tout de suite.

Je lui demande encore autre chose. Je lui dis qu'une pépée viendra le voir de ma part, incessamment. Qu'elle s'appelle Mme Juanella Rillwater. Que c'est la même que Briquet était chargé de filer.

Je lui dis que Juanella travaille maintenant pour nous. Que je la chargerai de lui transmettre quelques instructions de ma part. Et je lui demande de donner à la même toute l'aide possible dans un boulot dont je vais la charger.

Erouard m'assure qu'il le fera. Puis il rigole encore et me dit que mes méthodes sont étonnantes, et même comme qui dirait uniques.

Je lui réponds que lorsque je le reverrai, je lui raconterai une histoire qui fera remuer ses oreilles si fort qu'il sera obligé de les

attacher avec une ficelle.

Puis je raccroche.

Le Lodz est toujours endormi. Je le fouille. Je trouve un portefeuille et des lettres. Je les fourre dans ma poche, et son revolver aussi.

Puis j'arrache le fil du téléphone ; je prends l'écharpe du copain ; et avec ces trucs-là je le ficelle comme un poulet.

Puis je mets les bouts en vitesse.

Il est presque cinq heures quand je suis de nouveau au Sainte-Anne. Juanella bâille tout ce qu'elle peut. Mais elle est bigrement bien, dans un négligé de crêpe de Chine.

Elle commence à parler, mais je lui dis de boucler ça. Et de me verser à boire. Et de rester bien sage un instant. Parce que j'ai des lettres à lire.

Elle me sert un whisky, s'étend sur le sofa et boude.

Je commence à examiner les papiers que j'ai tirés des poches de Lodz. Il y a une lettre qui valait le coup.

Mon ami,

Vous n'avez pas lieu de vous tracasser, parce que tout marchera très bien à Paris. Quand le résultat sera obtenu, c'est ici que sera l'argent. Soyez patient et dites à votre amie qu'elle soit patiente aussi. Bientôt, elle portera des diamants !...

La possibilité d'une entourloupette – comme vous dites si drôlement – serait écartée immédiatement par le second tour de vis qui pourrait être donné à Paris, par mes associés. Et même si la situation ici devenait trop tendue, mes associés ont à Londres une succursale toute prête à fonctionner aussi.

Vous voyez donc que tout est très simple. Vos craintes que notre jeune ami ne cède pas, sont absolument sans fondement. Même au cas où il n'aurait pas peur de la mort, le second tour de vis le ferait certainement céder.

Si vous tenez absolument à venir, faites-le. Vous pourrez me voir sur

rendez-vous. Mais soyez prudent. La seule chose qui me préoccupe, c'est Edvanne. Vous savez pourquoi. Si vous venez à Paris, faites attention. Devant elle, ne parlez que de notre histoire d'Amérique. Et si vous venez, amenez votre délicieuse amie. Elle attendrait le cœur le plus dur.

Serge.

Cette lecture me donne le sourire. Enfin, je commence d'y voir clair ! Cette lettre que Nakorova a écrite à Lodz, à New York quand le type s'inquiétait de sa galette – cette lettre m'apprend un tas de choses.

Le garçon d'étage nous apporte du café que Juanella avait commandé. Elle en remplit nos deux tasses et nous allumons des cigarettes. Je lui dis de s'asseoir confortablement, pour m'écouter avec attention.

— Voilà le programme, dis-je. Je m'en vais quitter Paris en vitesse et me perdre dans la nature. Et il faudra que tu fasses les choses exactement comme je vais te le dire. Autrement tu n'aurais plus qu'à te faire faire une robe noire pour assister à mes funérailles.

— Pourquoi pas ? me demande-t-elle.

— Pense que tu pleurerais et que ça te rougirait les yeux, dis-je pour répondre à sa plaisanterie un peu inquiète.

Mais je pense être de retour dans quatre ou cinq jours avec un peu de chance. Et je ramènerai de bonnes nouvelles pour tout le monde. Voilà comment je vois toute la combine maintenant :

Serge Nakorova n'était pas le grand patron dans l'affaire du kidnapping. Il travaillait pour Zeldar. C'est ce gars-là qui tirait les ficelles. Mais Lodz et les autres ne le savaient pas.

Quand Serge a quitté New York pour revenir à Paris, il savait bien que Géraldine, qui était folle de lui, viendrait l'y retrouver.

Puis Rodney Wilks entre en scène et découvre le plan de la bande. Puis on apprend que je suis en route. Serge reçoit l'ordre de se débarrasser de Wilks, sous peine de ne pas toucher sa part du gâteau.

Serge est embêté aussi, parce qu'il a reçu des nouvelles de Lodz qui réclame sa galette et qu'il n'a pas d'argent pour la lui verser. Il écrit à Lodz la lettre que je viens de lire. Et Lodz rapplique avec sa

poule – la poupée qui fouillait dans ta salle de bains. Je me demande, d'ailleurs, ce qu'elle espérait y découvrir.

Dans l'intervalle, Edvanne bousille son Serge. Pourquoi fait-elle ça ? Elle n'a jamais ignoré que Serge avait travaillé à l'enlèvement de Buddy. Ça n'est donc pas pour cette raison-là.

Je vais te dire pourquoi elle l'a fait. C'était pour empêcher Serge de faire quelque chose d'autre. Quelque chose qui se mijotait. Parce qu'elle avait appris qu'il y avait autre chose derrière le kidnapping.

— O. K., Sherlock Holmes, me dit Juanella. Parfait. Elle découvre quelque chose derrière le kidnapping. Mais pourquoi se tuer, *elle* ? Pourquoi ne pas avoir livré Serge ? Vous auriez eu, tous, des bontés pour elle si elle avait fait ça. Elle pouvait s'en tirer de cette façon.

— Bien raisonné, Juanella, dis-je. C'est justement la chose qui me tracassait. Maintenant je connais la réponse. Edvanne bousille Serge parce qu'elle sait qu'elle ne peut pas arrêter la machine que Serge et Zeldar ont mise en marche.

Juanella hausse les épaules.

— Je suis sûrement stupide, me dit-elle. Je ne comprends toujours pas.

— Fais marcher ta cervelle, Juanella, dis-je. Dis-moi. Pourquoi des gars kidnappent-ils d'autres gars ?

— Pour du fric, bien sûr, dit-elle. Pour obtenir une rançon.

— O. K., dis-je. Eh bien, qu'est-ce qui se passe ce coup-ci ? Le kidnapping de Buddy Perriner a parfaitement réussi. Donc, ils n'ont plus qu'à envoyer la facture au vieux Perriner, et à attendre qu'il paye. Font-ils ça ? Pas du tout. Ils font un tas d'autres choses. Ils attirent Géraldine à Paris. Et c'est seulement après, que Willis Perriner reçoit des nouvelles qui font qu'il me câble immédiatement de laisser tomber l'affaire.

Naturellement, j'ai pensé que ces nouvelles c'était une demande de rançon. Mais ce n'était pas ça.

— Pourquoi non ? demande Juanella.

— Premièrement, dis-je, parce qu'ils n'ont pas reçu de rançon. Sans cela Lodz et Borg, et la poule de Lodz ne gueuleraient pas qu'ils

n'ont pas reçu leur part.

Secundo, il y a la disparition de Géraldine.

— Et alors ? me dit Juanella. Je ne pige toujours pas.

— Fais encore marcher ta cervelle, Juanella. Nous en sommes au moment où Géraldine n'a plus ses illusions sur Nakorova. Pour la bonne raison que tu lui as ouvert les yeux. Tu lui as démontré que Serge s'était servi d'elle pour kidnapper Buddy. Et tu sais fichtrement bien qu'elle a continué de le voir, ensuite, uniquement parce qu'elle espérait découvrir où se trouvait Buddy.

Mais la voilà maintenant qui disparaît. Je peux t'affirmer qu'on ne l'a pas enlevée. Elle s'est esbignée avec ses bagages. Et sans un mot à toi, à moi, à personne. Pourquoi ?

— Eh bien oui, *pourquoi* ? demande Juanella.

— Parce qu'elle en a reçu l'ordre, dis-je. Parce que Buddy Perriner n'a pas été kidnappé pour obtenir une rançon. On l'a kidnappé pour l'obliger à *faire quelque chose et pour obliger son père à faire quelque chose*.

Je sors de ma poche la lettre que j'ai prise sur Lodz.

— Ecoute un passage de cette lettre, dis-je à Juanella. *Vos craintes que notre jeune ami ne cède pas, sont absolument sans fondement. Même au cas où il n'aurait pas peur de la mort, le second tour de vis le ferait certainement céder.*

C'est là la beauté de ce kidnapping, dis-je. Ils s'emparent de Buddy Perriner pour le forcer à faire quelque chose. Puis ils contactent le vieux Willis Perriner pour lui dire ce que *lui* devra faire. Ils savent que Willis Perriner le fera, parce qu'ils se sont emparés de Buddy et qu'il aura peur qu'ils bousillent son fils. Mais il leur faut une seconde vis à serrer, la chose qui forcera Buddy à faire ce qu'on lui dira.

Les yeux de Juanella s'écaraillent.

— *Jeez !* dit-elle.

— Tu piges le truc ? Dis-je. Alors qu'est-ce que quelqu'un fait ? Quelqu'un téléphone à Géraldine à l'Hôtel Dieudonné et lui ordonne de faire ses valises et de filer illico à Londres par avion. On lui dit de ne pas perdre une seconde et de partir sans voir personne et sans

parler à personne. On lui dit que si elle n'obéit pas on bousillera Buddy. Il a donc fallu qu'elle cède.

Alors, voilà la situation : la bande tient les deux jeunes Perriner. Ils tiennent Géraldine à Londres et ils tiennent Buddy quelque part ailleurs. Si Buddy se refuse à faire ce qu'ils lui disent, ils lui diront qu'ils vont bousiller Géraldine. Si Géraldine refuse de les écouter, ils lui diront qu'ils vont bousiller Buddy. Si le vieux Perriner refuse d'obéir à leurs injonctions, ils lui diront qu'ils vont bousiller ses deux enfants, ce que je crois qu'ils feront de toute façon, parce qu'ils ne pourront pas se permettre de ne pas le faire.

Juanella ne répond rien. Elle va à la table et remplit à nouveau nos verres. Puis elle m'apporte le mien.

— Buvons à la santé des deux pauvres gosses, dit-elle. Et que Dieu nous aide à les tirer de là.

— Nous avons encore une chance de réussir, dis-je.

— Que vas-tu faire avec Zeldar, Lemmy ? Quand il était ici tout à l'heure, il était aussi imperturbable et calme que l'autre soir au Café Cosaque. Quand je lui ai dit que je voulais avertir la police de la disparition de Géraldine, il m'a dit que ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée ; mais que ça n'était pas la peine que je le fasse moi-même. Parce qu'il doit aller voir l'inspecteur-chef Erouard, à la Sûreté nationale, pour une affaire qu'il étudie avec toi, et qu'il profitera de cette visite pour parler à Erouard de Géraldine. J'ai l'impression que ce gars-là a tout prévu pour s'en tirer.

Je me mets à rire.

— Ne t'en fais pas à son sujet, Juanella. A l'heure actuelle il doit être harponné. J'ai demandé à Erouard d'envoyer des types pour l'attendre chez lui et le cueillir quand il reviendrait de chez toi. Et j'ai bien fait. Parce que je ne voudrais pas que ce gars-là me suive là où je vais aller.

— Où vas-tu aller, Lemmy ?

Je rigole.

— Je vais aller prendre des vacances à Delfzyl, en Hollande. J'ai besoin de me reposer un peu.

Mais ça ne fait pas rire Juanella.

— C'est là-bas qu'il faut que j'aille, Juanella. Parce que c'est là-bas qu'aura lieu la bagarre. Je ne l'aurais peut-être pas compris sans le message de Rodney Wilks. Un message que j'ai trouvé dans sa chambre. Ecrit au crayon au dos d'une enveloppe. Et les gars de Zeldar qui étaient passés là-bas avant moi et qui avaient fouillé partout n'y ont pas attaché d'importance.

Je n'y avais rien compris jusqu'à cette nuit, parce que je suis quelquefois si aveugle que je ne vois même pas mon nez dans une glace.

Quand j'étais chez Zeldar, tout à l'heure, j'ai examiné tous les papiers qu'il avait là-bas. Et tous ces papelards étaient innocents ; des rapports financiers et des tas de bordereaux d'expéditions de marchandises, principalement de whisky. Tout ça, à destination de Delfzyl, en Hollande, où la firme Gloydas, Nakorova et Haal a une succursale.

Ça ne m'avait pas particulièrement frappé pendant que j'étais chez Zeldar. Mais pendant le trajet pour venir ici, la signification du message de Rodney m'est tombée dessus comme la foudre. Les mots écrits sur son enveloppe disaient :

C'est avant quatre essais. Le voulez-vous sec ? Quelle quantité ?

Juanella se penche vers moi très excitée.

— Alors, dit-elle. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien, la première phrase se rapporte à moi. C'est comme qui dirait le nom et l'adresse. Parce que mon numéro d'identification au F. B. I. est C 47, en ce moment. C'est le numéro que j'ajoute sur chacun de mes télégrammes pour montrer qu'il vient bien de moi. Ces numéros d'identification sont changés de temps à autre par précaution. Alors, Rodney l'a traduit : *C'est avant quatre essais*. Autrement dit : *C placé avant quatre et sept*.

La seconde phrase, c'est : *Le voulez-vous sec ?* Qu'est-ce que je bois sec, toujours ? Le *whisky*.

La troisième phrase : *Quelle quantité ?* Eh bien, tu sais que ma mesure habituelle de whisky pur, c'est *quatre doigts*. Et Zeldar est un gars qui a quatre doigts qui ne fonctionnent plus à sa main gauche.

Ainsi donc, voilà ce que Rodney avait découvert et qu'il a voulu me faire savoir : que c'est où va le whisky qu'il faut que j'aille. Et que le gars à harponner c'est Zeldar, le type aux quatre doigts paralysés.

Juanella se lève et va soulever les rideaux de la fenêtre. Un premier reflet d'aurore se voit déjà dans le ciel.

— Il faudra que tu ouvres l'œil, Lemmy. Si tu tombais aux mains de ces gens-là...

Elle ne finit pas sa phrase, mais je sais ce qu'elle veut dire. Et je suis de son avis.

— Mais ne te figure pas, dis-je, que c'est Lemmy Caution qui s'en va à Delfzyl. Absolument pas. C'est Willie Lodz qui y va courir après son pognon. Je crois que les seules personnes qui connaissent Lodz sont Nakorova, qui est mort, et Zeldar, qui sera dans le frigidaire de mon ami Erouard. Alors j'espère réussir mon coup auprès des gens de là-bas.

— Je te souhaite une bonne chance, Lemmy, me dit-elle. Et moi ? Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

— Pour l'instant, dis-je, apporte-moi du papier à lettre.

Et je me mets à écrire une longue lettre à mon vieux copain l'inspecteur-chef Herrick, de la Branche Spéciale, à Scotland Yard, à Londres. Je lui raconte toute l'histoire, du moins tout ce que j'en sais actuellement.

Je lui conseille de rechercher s'il existe une succursale de la firme Gloydas, Nakorova et Haal, à Londres ou dans les environs. Et d'essayer de retrouver Géraldine pour l'arracher à la menace terrible qui pèse sur elle. Et je lui dis de faire vite, parce que les événements se précipitent.

Après avoir terminé ma lettre, je la ferme et je la remets à Juanella. Puis je lui conseille de dormir une heure ou deux, et ensuite d'aller voir Erouard à la Sûreté nationale. Je lui dis qu'Erouard est prévenu de sa visite. Puis il faudra qu'elle s'arrange avec lui pour qu'un avion la transporte de toute urgence à Londres. Aussitôt arrivée là-bas, elle devra se rendre à Scotland Yard immédiatement pour y rencontrer Herrick.

Juanella me dit que c'est O. K.

Moi, je prends mon chapeau et je file.

Il faut que la tournure qu'a prise l'affaire ait fichtrement impressionné Juanella. Parce que j'ai refermé la porte sans qu'elle ait demandé que je l'embrasse.

XI

UNE MOME DEGOURDIE

Par ma fenêtre fermée, j'entends des bruits de pas sur les pavés de la route. Ce sont sans doute encore des réservistes de l'armée hollandaise en route pour Groningen.

J'éteins la lumière, dans ma chambre, et je regarde au dehors où il fait noir comme dans un four. Le vent souffle avec rage à travers la vieille petite ville, en faisant de drôles de bruits.

Je remets le rideau en place et je retourne devant mon miroir. J'ai l'impression que j'ai à peu près la tête que quelqu'un qui ne connaît pas Lodz pourrait l'imaginer.

J'ai mis une chemise de couleur voyante et une cravate qui gueule aussi. Et je ne me suis pas rasé de très près, ce qui ajoute à mon air farouche une petite nuance du meilleur effet.

Mais au fond, je ne suis pas très emballé. Parce que je me suis embarqué là dans une histoire un peu risquée.

Je suis entré dans ce pays avec mon passeport américain, mais je me suis inscrit dans cet hôtel sous le nom de Willie Lodz. Et je ne suis donc sur le velours qu'aussi longtemps qu'un policier hollandais ne fera pas de zèle et ne me demandera pas mes pièces d'identité. Si cela se produisait, j'ai idée qu'avec l'état de tension qui règne ici – les mignons de M. Hitler sont massés tout près de la frontière en grand nombre – on me ficherait tout de suite en taule, comme suspect.

Même si je leur expliquais qui je suis *réellement*, ça ne me serait probablement d'aucun secours.

Vous avez peut-être déjà vu des tableaux de vieilles cités hollandaises, comme les peignaient les gars qui peinturluraient au moyen âge ? Eh bien, c'est absolument ça, Delfzyl.

C'est un endroit qui n'avait aucune importance avant la guerre, mais maintenant il s'y passe des choses inquiétantes. Les habitants ne savent pas au juste ce qu'elles sont, ni qui les fait. Mais tout le monde est inquiet et nerveux. C'est, comme qui dirait, dans l'atmosphère de

ce petit port plein d'activité.

Je sors de ma valise ma dernière bouteille de whisky et je m'en envoie une lampée. Puis je sors mon Luger et je le fourre dans son étui sous mon veston.

Il est temps que je me mette au business.

Je marche depuis dix minutes quand, soudain, la lune se montre. Ça m'aide à me diriger. J'avance rapidement en me tenant du côté de l'ombre, parce qu'il y a des sentinelles de l'armée et de la police dans toutes les voies qui mènent au port et aux docks. Et elles n'aimeraient peut-être pas ma figure.

Tout en marchant, je prie le bon Dieu pour qu'il me mette sur le chemin qu'il faut pour arriver aux bâtiments de la firme Gloydas, Nakorova et Haal. Cet après-midi, j'ai eu une petite conversation confidentielle de deux minutes avec le consul des Etats-Unis, qui m'a expliqué du mieux qu'il pouvait, la façon de m'orienter dans le patelin.

Et j'ai l'impression que cette nuit-ci sera ma grande nuit.

J'arrive enfin à un petit bâtiment de deux étages. En grosses lettres peintes sur la façade, je peux lire les mots *Gloydas – Nakorova – Haal*.

Je rabats le bord de mon chapeau sur un œil et je traverse la chaussée. Au même moment, une petite porte s'ouvre dans le bâtiment et deux personnes en sortent et tournent dans la direction de la ville.

J'attends un instant, puis je leur emboîte le pas. L'homme est un type très grand. La femme a une géométrie qui me paraît être tout ce qu'il y a de bien. Et elle a une façon de marcher drôlement plaisante à l'œil.

Le type est peut-être Gloydas. Et comme c'est lui que je voudrais rencontrer, ça tomberait bien.

Ils n'ont pas l'air d'être pressés. Il sont comme qui dirait en promenade. Et la pépée a passé son bras dans celui du frère. Ils doivent donc être très bien ensemble.

Nous enfilons une rue à droite, puis une autre à gauche. Et ils s'arrêtent enfin devant une porte éclairée. Ils entrent.

Quand j'y arrive à mon tour, je regarde à travers les rideaux à petits carreaux rouges et blancs et je vois que c'est une taverne. Décor habituel aux estaminets de ce pays. Parquet de bois, panneaux de chêne, grosses poutres au plafond, de vieilles gravures, et des pots d'étain anciens. Le genre d'endroit où les touristes américains aiment à se faire photographier pour montrer ça quand ils rentrent chez eux, à Oshkosh, Nebraska.

Je jette un œil tout autour de la pièce et j'ai la respiration coupée brusquement.

Le gars que j'ai suivi est assis à une petite table. Il me tourne le dos. En face de lui, parlant avec animation, se trouve la même de tout à l'heure.

Et cette même-là, c'est la petite que j'ai aperçue à l'Hôtel Sainte-Anne, qui fouillait la salle de bains de Juanella. Et je parierais une caisse de whisky contre une bouteille de limonade, que cette mignonne-là, c'est la poule de Lodz.

Je ne peux pas rester là, devant la porte. Je traverse la rue et je m'installe dans l'ombre d'une porte, juste en face. Et j'attends qu'ils sortent.

Ça dure environ vingt minutes, pendant lesquelles je me fais des réflexions profondes sur la vie en général et sur ses surprises en particulier.

Parce qu'il faut que vous compreniez que je ne suis pas content. Je m'amène dans ce bled avec l'intention de me faire passer pour Willie Lodz et voilà que je tombe justement sur la seule pépée qu'il ne fallait, la même qui peut gueuler au monde entier que je suis tout ce qu'on veut sauf Lodz.

Enfin, les voilà qui sortent de l'estaminet. Et je les suis comme leur ombre.

Ils enfilent la rue principale, font quelques petits tours et détours dans diverses rues pour arriver finalement devant un petit hôtel. Je vois le type qui fait ses adieux à la même et qui continue son chemin.

J'hésite un instant sur ce que je dois faire ; puis je me décide. J'entre dans l'hôtel.

Au fond du hall, il y a une petite cage vitrée, avec un gars rondouillard qui somnole dedans. Je vais vers lui et je lui demande s'il

parle anglais. Il me répond *Ja*. Alors je lui raconte que je suis américain et que je cherche partout des amis à moi que je devais retrouver dans cette ville. Puis je lui explique qu'il a dû y avoir confusion entre nous au sujet de l'hôtel. Et je lui demande s'il voudrait bien me permettre de consulter son registre, pour voir si mes amis ne seraient pas chez lui.

En même temps que je lui dis ça, je fais une ardente prière pour qu'il ne me demande pas leur nom.

J'ai de la veine. Il me tend son registre et me dit de regarder moi-même.

Je trouve tout de suite. Il n'y a qu'un nom qui puisse être celui de la souris. Elle a la chambre numéro 15, et elle s'est inscrite sous le nom de Miss Ardena Vandell, de New York.

Je lance une exclamation pour montrer au cerbère que je suis dans le ravissement, et je lui dis que c'est bien mon amie. Il a l'air aussi ravi que je fais semblant de l'être. Il me demande s'il doit envoyer quelqu'un pour prévenir la dame. Mais je lui dis que, s'il n'y voit pas d'inconvénient, j'aimerais autant faire à la dame une surprise. Parce que Miss Ardena Vandell est une grande amie à moi et que ça va la chatouiller énormément de me revoir.

Ça le fait rigoler et il me dit d'y aller. Que la chambre est au premier étage.

J'allume une cigarette et je monte l'escalier.

Devant la porte du 15, je sors mon Luger de son étui et je le tiens sous mon manteau. Puis je frappe à la porte.

Au bout d'un instant, elle ouvre. C'est bien la poule en question, la pépée qui tripatoillait dans la salle de bains de la même Juanella.

Le corridor où je me trouve est sombre, mais la lumière dans la chambre est vive. Elle se tient debout, comme qui dirait encadrée par la porte.

En regardant cette mignonne, je ne peux pas m'empêcher de penser que le gars Willie Lodz sait les choisir. Elle me dévisage, les sourcils levés.

Je lui montre mon Luger.

— Rentrons chez toi, ma poupée, dis-je à voix très basse. Et surtout, silence complet. J'ai à te parler.

Elle a l'air épatée, mais elle rentre dans sa chambre. Je la suis et je ferme la porte derrière moi. Puis je remets mon Luger en place.

— Excuse le revolver, Ardena, dis-je. Mais, tu comprends, il ne fallait pas que tu cries. Parce que je suis supposé être un vieux copain à toi.

Elle va à la cheminée, où brûle un bon feu. Puis elle se retourne et me fait face. Comme disent les Anglais, elle est aussi froide qu'un concombre. Ça m'a l'air d'une petite qui ne s'émotionne pas facilement.

Je vous ai déjà dit que cette poulette-là avait une géométrie qui m'avait tiré l'œil dans la rue. Mais je m'aperçois qu'elle a, comme disent les Français, beaucoup d'autres avantages.

Elle a des cheveux noirs comme la nuit. Et des yeux d'un bleu très bleu. Et une peau très blanche. Et un tout petit nez mignon qui a l'air étonné de se trouver au milieu de tout ça.

Et puis j'ai aussi l'impression que ça doit être une même coriace. J'ai idée que même un tremblement de terre ne lui ferait pas perdre son sang-froid.

Je pose mon chapeau sur une chaise, j'allume une cigarette et je lui en offre une. Puis j'y vais de ma petite histoire.

— Parlons business, dis-je. J'ai idée que toi et moi, nous sommes dans les embêtements jusqu'au cou. Et, comme tu es la bonne amie de Lodz, ça ne te fera sans doute pas plaisir d'apprendre qu'il est encore plus emmouscaillé que nous. C'est d'ailleurs pour ça que je suis venu ici.

Elle rejette une bouffée de fumée par les narines, lentement, puis elle me répond :

— Willie est dans le pétrin ? Mais, d'abord, qui es-tu ?

Je m'attendais à cette question. Ma réponse est prête.

— En 1936, Willie a eu des ennuis avec la police de l'Etat de Michigan, au sujet d'une attaque à main armée sur la grand-route. Il y avait un autre gars dans le coup avec lui. Un gars démerdard, qui

s'appelaient Hoyt. Les roussins du Michigan ont coincé Willie, mais ils n'ont rien pu contre Hoyt.

Eh bien, c'est moi Charlie Hoyt. Je suis un grand copain de Willie. Tu as peut-être entendu parler de moi ?

— Bien sûr, dit-elle. Mais parle-moi de Willie.

— Willie est dans le frigidaire, à Paris, dis-je. Et ça lui est arrivé en essayant de toucher le fric qui lui était dû pour l'enlèvement de Buddy Perriner.

Et je crois que tu ne me contrediras pas si je dis qu'il t'a envoyée ici pour la même raison. Parce que c'est un gars qui a de la tête, et qui a pensé que si lui ne réussissait pas en France, tu pourrais peut-être, *toi*, réussir ici.

Mais le gars Willie a été imprudent. Je l'ai rencontré un jour à Paris – où je me suis comme qui dirait réfugié il y a un peu plus d'un an, et il m'a raconté l'histoire de ce kidnapping. Il m'a dit que peut-être il ferait appel à moi pour lui donner un coup de main, si c'était nécessaire, afin d'obtenir sa part du gâteau. Il m'avait dit que, dans ce cas-là, il m'en donnerait un morceau. Mais, comme je te le disais tout à l'heure, il a voulu aller trop vite. Il pensait obtenir le fric d'un gars qui s'appelle Zeldar. Alors il a été le trouver avec un pétard. Mais ce gars Zeldar avait eu vent de quelque chose, et des roussins étaient là, qui ont embarqué Willie.

« Puis, il y a quatre jours, Willie a pris un avocat qui est allé le voir au frigidaire. Willie lui a remis une lettre pour moi. Dans cette lettre, il me disait que son amie – toi – était à Delfzyl, et qu'il voudrait bien que j'aille là-bas pour voir si tu n'aurais pas besoin d'un coup de main. Il a dû penser que les choses pourraient être assez dures pour ta pomme. »

Elle sourit.

— Je crois qu'il avait raison, dit-elle. Veux-tu boire quelque chose ?

— Toujours, dis-je.

Elle me verse bonne mesure et reprend :

— Je ne demande qu'à avoir confiance en toi, Charlie. Mais je voudrais être tout à fait sûre que tu ne me montes pas le coup. Parle-

moi encore de ce que tu sais de l'affaire.

— Je vais t'en dire tellement que tu seras épatée, dis-je. Je regrette d'avoir détruit la lettre que Willie m'a envoyée du frigidaire. Ça te ferait dresser les cheveux sur la tête. Ces gars vous ont possédés à fond Willie et toi.

Elle lève de nouveau les sourcils.

— Comment cela ? demande-t-elle.

— Eh bien, en vous faisant croire à Borg, à Lodz et à toi que l'enlèvement de Buddy était un kidnapping du modèle courant. Nakorova – le salaud ! – vous a raconté que, dès que vous auriez embarqué Buddy Perriner sur le bateau, la demande de rançon serait envoyée au père Perriner, et que, dès que le vieux aurait craché, Buddy serait ramené et que vous toucheriez votre part de galette.

Mais ça allait bien plus loin que ça.

— Je crois que je comprends, me dit Ardena. Il y avait autre chose derrière. Continue ton histoire, Charlie.

Moi, je prends un bon coup de respiration avant de continuer. Et je fais une petite prière pour ne pas me gourer dans mon histoire. Parce que cette poule-là me met sur le gril. C'est pas une bichette qui se laisse endormir. Elle veut connaître toutes les choses que Willie est censé m'avoir écrites.

— Et comment qu'il y avait quelque chose derrière ! Dis-je. D'ailleurs, Willie avait reçu une lettre de Nakorova qui cherchait à le rassurer au sujet de la galette, en lui disant que ça viendrait quand une combine qui se manigançait à Paris aurait donné les résultats que lui et ses associés en attendaient. Willie t'a peut-être montré cette lettre ?

Elle ne me répond pas. Et il faut bien que je continue.

— Alors Willie me raconte dans sa lettre que Willis Perriner a envoyé une femme à Paris – elle s'appelle Juanella Rillwater – pour mettre la puce à l'oreille de Géraldine Perriner, qui est venue retrouver le Cosaque en France. Et Willie me dit qu'il est persuadé, maintenant, que le Nakorova n'a jamais eu l'intention de faire cracher de la galette au vieux Perriner. Parce que ça n'est sûrement pas du pognon qu'il veut. *C'est autre chose. Et quelque chose qui doit être foutrement important.*

« Mais ce qui est important pour Willie, pour toi et pour Borg, c'est qu'on peut être certain, maintenant, qu'ils ont voulu vous rouler. Pas de galette pour vous autres. Et vous ne pouvez rien y faire. C'est une jolie entourloupette ! »

Ardena sourit. Et je vous affirme que, malgré que cette pépée ait une bouche délicieuse et des dents éclatantes, le sourire qu'elle fait est assez menaçant. Cette même-là doit être précieuse à avoir avec soi quand ça barde.

Elle prend mon verre et va le remplir de nouveau.

— Tu m'as l'air d'être régulier, Charlie, dit-elle. Je vois que tu sais de quoi tu parles.

Elle sourit de nouveau.

— Mais je n'irai pas jusqu'à dire que la bande à Nakorova nous a eus. Pas encore ! J'ai idée qu'en quittant Delfzyl, j'emporterai du fric avec moi. Et je suis contente que tu sois venu. Parce que j'aurai peut-être besoin d'aide.

— Je le crois assez, dis-je. Parce que ça n'ira pas tout seul. Ce bled-là ne me plaît pas. C'est trop noir. Et comme qui dirait morose. Ça pue le danger à chaque pas.

Elle retourne à la cheminée.

— Qu'est-ce que tu avais l'intention de faire ici ? me demande-t-elle. Je veux dire au cas où tu ne m'aurais pas rencontrée ?

— Je n'en sais rien au juste, dis-je. Je comptais suivre les conseils de Willie. Dans sa lettre, il me disait que tu devrais te trouver par ici et que, si j'arrivais à te dénicher, je devais te dire qui je suis et te donner un coup de main pour tenter quelque chose. Et il me disait que si je ne te trouvais pas, ça serait probablement une bonne idée d'essayer de contacter les gars qui sont derrière Nakorova : Gloydas, ou Haal, ou Zeldar. De leur dire qu'il m'a chargé de le représenter et de leur réclamer le fric. Et que, s'ils ne marchaient pas, je devais les menacer d'ouvrir ma grande gueule et de raconter à la police tout ce que je sais. Il me disait aussi que les gars deviendraient sans doute mauvais si je leur disais ça.

Je fais un large sourire. Et j'ajoute :

— Mais Willie me connaît. Il sait que je peux être mauvais aussi –

quand il faut...

— Je suis contente de le savoir, dit Ardena. Parce que je crois qu'il faudra devenir méchant pour obtenir de ces fripouilles la part qui nous revient.

Elle reste silencieuse un moment et reprend :

— Supposons que tu avais raison au sujet de ce quelque chose qu'il y aurait derrière le kidnapping de Buddy Perriner. Que ce n'est pas de l'argent qu'ils cherchent à obtenir. Alors, qu'est-ce que tu penses que ça serait ?

— Je n'en suis pas absolument sûr, dis-je. Mais je crois quand même que j'ai à peu près deviné.

Je réussis un superbe rond de fumée et je regarde Ardena au travers. Puis je lui dis :

— Dis-moi, Ardena. As-tu été faire un petit tour sur le port, dans ce patelin ?

Elle fait signe que oui.

— Eh bien moi, je n'y ai pas été, dis-je. Mais je suis prêt à te faire un pari qu'il s'y trouve actuellement un ou deux cargos de la Compagnie de Navigation Perriner.

Elle sourit.

— Tu as encore raison, Charlie, me dit-elle. Il y a deux cargos Perriner ancrés dans le port.

— Mon second pari, dis-je, c'est que Buddy Perriner a été amené ici sur un de ces cargos, où Willie, Borg et toi avez dû l'embarquer avec la complicité des membres de l'équipage. Après l'avoir assommé d'abord ou chloroformé.

Ardena ne répond rien et se met à marcher de long en large dans la pièce. C'est visible qu'elle fait marcher son cerveau à fond. Et je parierais qu'elle est en train de se demander jusqu'à quel point elle peut s'engager avec moi dans la bagarre.

Parce qu'il faut que vous compreniez que cette histoire comme quoi je suis Charlie Hoyt, ça tient très bien debout. Et comme Hoyt est un vieux copain de Willie Lodz, c'est tout naturel que Willie m'ait

chargé, comme dernier espoir, d'essayer d'encaisser le pognon pour lui.

Parce que Charlie Hoyt est le gars idéal pour les coups durillons et dangereux. Il est célèbre aux U. S. A., presque autant que Scarface. Dans la catégorie des gars qui font eux-mêmes leur boulot.

Ardena arrête sa promenade et me fait face.

— Ecoute, Charlie, me dit-elle, je vais te faire confiance. Et d'ailleurs j'ai besoin de ton aide. Mais dis-toi bien que si tu essayais de me doubler, ça te retomberait sur le nez. Ça, penses-y sans cesse.

Il faut que je la rassure complètement à ce sujet-là.

— Ecoute, Ardena, dis-je, je veux jouer cartes sur table. Je ne peux pas retourner aux U. S. A., à cause du foutu roussin que j'ai bousillé dans le Michigan en 36, dans le coup de l'attaque que j'avais montée avec Willie. Tu comprends ? J'avais un peu de réserves, mais elles sont bouffées, maintenant. Je suis complètement à sec. Il faut que je me remplume. Je veux m'en aller quelque part où il n'y a pas de guerre. Dans un endroit où un gars peut siroter un whisky tranquillement et se promener de temps en temps avec une pépée sans se casser la figure dans des rues toutes noires. Voilà toute mon ambition. Tu peux me croire si je te dis que je suis un gars régulier.

— O. K., Charlie, me dit-elle. Le pacte est conclu. Et je suis contente que tu sois ici. Parce que le boulot ne sera pas très facile. Ces gens-là sont super-dangereux.

— As-tu des tuyaux que je n'ai pas ? Dis-je.

Ardena ne me répond pas tout de suite. Elle va à la table et se sert un whisky pur bien tassé. Puis elle se l'envoie d'un trait. La façon dont cette même descend ça m'émerveille.

Puis elle me dit :

— Tu as deviné beaucoup de choses. Mais tu ne connais même pas la moitié de l'histoire.

— Eh bien, vas-y, Ardena. Raconte-moi tout. Ça me donnera peut-être une idée.

— Toute la combine a pris naissance en Angleterre, dit-elle. J'étais là-bas à ce moment-là, avec Willie. Nous aimions mieux oublier

les U. S. A. pour un bout de temps.

Nous avons fait là-bas la connaissance de Nakorova et d'Edvanne, sa femme. Ils nous ont proposé l'affaire du kidnapping de Buddy Perriner. Ils nous ont présenté ça comme un kidnapping habituel, et rien d'autre. Tout ce que nous avions à faire, c'était d'emporter le jeune Perriner.

Nous sommes donc rentrés à New York, Willie et moi, pour préparer le boulot. Et puis, tout d'un coup, il y a eu la menace de guerre. Et Serge nous a dit de suspendre les opérations momentanément.

Alors Willie et moi nous avons traînaillé un peu, jusqu'au jour où Serge nous a fait savoir que le plan devait être exécuté comme convenu.

Le boulot a été facile. Le vieux Perriner était plongé jusqu'au cou dans la fabrication de matériel de guerre qu'il comptait vendre aux Alliés si la guerre éclatait. Et Buddy était tenu serré dans les bureaux de la direction, à travailler comme un nègre. Ça ne lui plaisait pas du tout. Le moment venu, je l'ai aguiché et il s'est laissé choir tout de suite. Je l'ai entraîné à l'endroit qu'il fallait. Et les gars n'ont eu qu'à le cueillir. Le boulot était fait.

Pendant un bon bout de temps, Willie a cru les boniments de Nakorova. Mais moi, j'ai tout de suite eu la puce à l'oreille. D'abord, ça m'a semblé bizarre qu'on embarque Buddy sur un des bateaux de son père. Ensuite, j'ai découvert que Nakorova s'était donné la peine de faire enrôler dans l'équipage du cargo une demi-douzaine d'hommes à lui pour charger Buddy en douce et pour le cacher à bord. *Pourquoi tout ça ?* Alors que ça aurait été si simple de lui faire traverser la frontière du Mexique et de le garder là-bas pendant qu'on aurait fait cracher au vieux Perriner une paire de millions de dollars.

Maintenant je connais toute l'histoire. Gloydas me l'a racontée. Pas plus tard que tout à l'heure.

— Oui ? Dis-je. J'ai eu l'impression que Gloydas et toi vous étiez en cheville.

Ardena cligne de l'œil d'une façon inimitable et me dit :

— Comment pourrais-je jouer le jeu autrement ? J'étais ici toute seule et il fallait bien que je me défende.

La même a raison. Elle reprend :

— J'ai dit à Gloydas que Nakorova avait roulé Willie, qu'il avait barboté notre part de galette. Et que je venais ici pour voir si je pouvais récupérer quelque chose.

Gloydas s'est mis dans la tête que mon physique était à son goût. Il m'a conseillé de rester dans les environs, discrètement. Et il m'a promis de s'occuper de moi.

— C'est du bon boulot, dis-je.

— Je te prie de croire que l'association Gloydas-Nakorova ne manque pas de cervelle. Elle en a à revendre. Ecoute la suite de l'histoire, me dit Ardena. Et elle continue :

Nakorova n'est pas un ballot. Pendant qu'il faisait du plat à Géraldine, en Amérique, il s'informait auprès d'elle de tout ce qui pouvait lui être utile. Et par Buddy Perriner, dont il s'était fait un copain, il a su que le vieux Willis Perriner ne doutait pas que la guerre éclate en Europe sous peu, et que ses usines commençaient déjà à fabriquer du matériel de guerre qu'il comptait livrer aux Alliés dont il souhaitait sincèrement la victoire.

Il escomptait également le vote de la loi de neutralité proposée par Roosevelt. Et le plan du vieux Perriner était de faire prendre la mer à ses cargos aussitôt le vote acquis et de les diriger sur l'Angleterre.

De plus, il avait combiné de tourner la clause « Transport par les Alliés eux-mêmes » de la loi de neutralité en vendant les navires à l'Angleterre en même temps que leur cargaison. Et en y mettant des équipages neutres.

Et c'est cette histoire d'équipage neutre qui a été la perte du vieux dans l'enlèvement de son fils. Parce qu'une demi-douzaine d'hommes du *Maybury* – le plus grand des deux cargos – étaient des gars à la solde de Nakorova. Ce sont eux qui ont transporté Buddy à bord, et qui l'y ont enfermé. Et qui lui ont conseillé de garder son bec hermétiquement clos s'il voulait rester dans le monde des vivants.

Au moment voulu, quand les bateaux étaient en mer et Nakorova en sûreté à Paris, la lettre de rançon a été remise au vieux Perriner.

Cette lettre ne réclamait pas d'argent. Elle disait seulement que si Willis Perriner voulait revoir son fils vivant, il lui fallait envoyer un

radio à ses navires, leur donnant l'ordre de mettre le cap sur Delfzyl, en Hollande, et une fois dans ce port, d'attendre des ordres ultérieurs. Et que ces ordres seraient donnés par Buddy Perriner lui-même, à Delfzyl.

Je me lève et je vais à la table me verser une ration de carburant.

— Tu avais raison de dire que ces gars-là savent faire marcher leur cerveau, dis-je. Et ils ne manquent pas d'estomac, non plus, je suppose qu'il y a là-dedans un bon gros paquet de fric.

Ardena me regarde.

— Un bon gros paquet ! me dit-elle. Sais-tu ce qu'il y a sur ces bateaux ?

Je fais signe que non.

— Il y a, sur ces cargos, deux cents et quelques avions. Tu piges ? Deux cents chasseurs et bombardiers du plus récent modèle. Avec tout leur équipement. N'attendant plus que d'être assemblés.

Ardena allume une cigarette et elle ajoute :

— Il y en a pour plus de trois millions de dollars sur les deux cargos. Et sais-tu ce qu'ils comptent en faire ?

— Ça, c'est facile, dis-je. Les bateaux n'auront qu'à contourner le promontoire nord de la baie de Delfzyl et à entrer dans l'estuaire de l'Ems. Tout le monde sait que les Allemands ont aménagé ce fleuve depuis deux ans pour permettre aux gros bateaux d'y entrer facilement. Les cargos n'auront qu'à accoster sur la rive droite et ils se trouveront en Allemagne.

— Exactement, me dit Ardena. Et c'est ça que Buddy devra commander de faire aux capitaines des deux cargos. C'est ça les « ordres ultérieurs ».

Je pose mon verre qui est de nouveau vide.

— Beau boulot, dis-je. Et bonne galette. Encore plus belle maintenant qu'ils n'ont plus besoin d'en donner une partie au gars Nakorova.

— Pourquoi ça ? demande Ardena.

Je ne peux pas m'empêcher de rigoler.

— Parce que le beau gosse est mort. Sa femme l'a nettoyé. Et elle s'est tuée ensuite.

C'est venu de ce que le Cosaque avait bourré le crâne de sa femme. Tout comme Willie, et Borg et toi, Edvanne avait cru qu'il ne s'agissait que d'un kidnapping du genre courant. Et puis elle a découvert la vérité. Ça l'a épouvantée, et elle a essayé de convaincre Serge de laisser tomber. Parce que cette sœur-là avait beau être du milieu, ça ne l'empêchait pas d'aimer son pays. Et elle était française. Et la France est en guerre contre l'Allemagne.

Mais Nakorova n'a rien voulu savoir. Il lui a dit qu'il n'abandonnerait pas l'affaire. Et que si ça ne lui plaisait pas, il se débarrasserait d'elle. Alors c'est elle qui l'a tué. Puis elle s'est bousillée elle-même après, parce qu'elle était mordue très fort pour son homme et qu'elle était désespérée qu'il ait essayé de faire d'elle une traîtresse à son pays.

Cette même-là avait pas mal de péchés sur la conscience, mais elle a gagné là, à sa façon, une croix de guerre qu'elle ne recevra jamais.

Et puis elle avait une paire de gambettes presque aussi chouettes que les tiennes. Ce petit compliment fait plaisir à Ardena. Elle sourit. Elle allume une cigarette. Elle reste songeuse un instant. Puis :

— As-tu idée de ce que nous allons faire ? Me demande-telle.

Je hausse les épaules.

— J'avais pensé qu'on pourrait attirer le gars Gloydas dans un petit coin tranquille où je pourrais lui parler à coups de crosse d'automatique. Mais je me demande à quoi ça nous servirait au juste ?

Elle secoue la tête et regarde pensivement les flammes dans la cheminée. Au bout d'un moment, elle me dit :

— Ecoute, Charlie. Nous n'avons qu'une seule chance à courir. Nous ne pouvons nous fier aux promesses de ces gars-là. Gloydas m'a dit que si je ne bougeais pas d'ici, il s'occuperait de moi. Mais c'est du vent. Dès que les deux cargos seront entrés dans l'Ems et amarrés à un quai allemand, Gloydas me dira probablement d'aller me faire fiche. Ça ne m'étonnerait pas de lui. Et nous serions marrons.

« Non. Si nous voulons réussir, il n'y a qu'un moyen d'y arriver. »

— Lequel donc, ma jolie ? Dis-je.

— Tu ne devines pas, Charlie ? Les deux cargos Perriner – le *Maybury* et le *Mary Perriner* – ont des équipages dont nous ne pourrions rien obtenir, parce qu'ils ne sont pas américains. Ces gars-là sont presque tous des métis. Les capitaines sont des marins capables mais bornés. Nous ne pouvons rien en espérer. Pour les autorités hollandaises, tout est parfaitement régulier. La Hollande n'est pas en guerre avec l'Allemagne et les autorités d'ici n'ont pas à se mêler des livraisons de marchandises que Willis Perriner pourrait désirer faire à l'Allemagne.

Mais il y a un point qui peut jouer encore pour nous. C'est que Buddy Perriner n'a pas encore donné l'ordre de quitter le port et d'entrer dans l'Ems. Tant qu'il ne l'aura pas commandé, les deux cargos resteront ancrés ici.

— D'accord, dis-je. Alors quoi ?

Ardena me fait un sourire.

— Eh bien, Charlie. dit-elle, cette histoire a commencé par un enlèvement. Elle devrait finir par un enlèvement. Qu'est-ce que tu dirais que nous kidnappions Buddy, avant qu'il ait donné l'ordre de lever l'ancre ?

XII

COMBINE

Moi, je la regarde, la bouche ouverte. Je commence à croire que cette mignonne a un fameux estomac !

Au bout d'un moment, je lui dis :

— Je crois que tu as raison. Notre seule chance d'obtenir du pognon, ça serait d'enlever Buddy. Mais, quand nous aurons mis le grappin dessus, qu'est-ce que nous ferons du petit ballot ? C'est pas Chicago ici, ma belle.

— Je le sais bien, dit-elle. Il faut que je trouve une combine.

— Autre chose, dis-je. En supposant que nous réussissions, Gloydas et sa bande seront fous. Et tu pourrais passer un mauvais quart d'heure.

— Peut-être bien, dit-elle. Mais ça ne les empêcherait pas d'avoir perdu au moins deux millions de dollars. Alors ils y regarderont sans doute à deux fois.

Elle réfléchit encore une minute et puis elle reprend :

— Nous ne leur dirons où nous avons planqué Buddy qu'en échange de bons vieux fafiots froufrounants. Mais ça demande une mise au point sérieuse. Et nous ne pouvons rien faire tant que nous ne savons pas où ils ont emmagasiné Buddy Perriner. En tout cas, une chose est certaine : c'est que le paquet ne peut pas être bien loin.

Elle me jette un coup d'œil espiègle.

— Je dois déjeuner demain avec Gloydas, dit-elle. Je lui jouerai peut-être le grand jeu de la passion. Il est tellement fier de cette combine qu'ils ont montée qu'il parlera peut-être plus qu'il ne devrait. A quel hôtel es-tu descendu ?

— A l'Hôtel du Grand-Faucon, dis-je.

— O. K. Alors rentres-y et n'en démarre pas tant que tu n'auras pas eu de mes nouvelles. Surtout qu'on ne te voie pas dans les rues de

ce délicieux patelin. Si j'ai de la chance avec Gloydas demain et que j'apprenne de lui où se trouve Buddy, je te ferai parvenir un mot demain dans l'après-midi. Parce qu'il faut que nous fassions vite. Si nous devons enlever le petit ballot, il faut nous y mettre d'urgence.

Je me lève.

— O. K., Ardena. Tu es une poupée épatante. Tu me permettras de te dire que Lodz savait ce qu'il faisait quand il accordait ses faveurs à une môme comme toi.

Elle me regarde et je vois que ses yeux ne sont pas bleus. Ils sont violets... Elle me dit d'un ton comme qui dirait caressant :

— Ne nous occupons pas de Lodz, Charlie. Willie n'est plus qu'une page tournée dans ma vie.

Puis, avec un air prude, elle ajoute :

— Je commence à croire que tu le vaux bien.

Je souris.

— Et moi je crois que j'ai déjà vu des poulettes qui ne t'arrivent pas à la cheville, dis-je.

Puis je lui envoie un regard brûlant. Et j'ajoute :

— Je t'avouerai que mon petit cœur fait toc-toc quand je te regarde.

Elle sourit. Est-ce que je vous ai déjà dit qu'elle a des dents magnifiques ?

— Laissons le sentiment de côté pour l'instant, Charlie, me dit-elle. Nous avons un boulot durillon à exécuter d'abord.

Elle va à la table et remplit deux verres. Elle revient et m'en tend un.

— Buvons à notre santé, Charlie, dit-elle. J'espère que nous réussirons. Et n'oublions pas que nous ne pouvons faire que deux choses : ou bien renoncer tout de suite, ou bien réussir à tout prix. Si l'un de nous deux fait une faute, nous sommes frits.

Elle pose son verre vide sur la table et ajoute :

— Nous sommes des chevaux de retour. Si Gloydas se doutait de quelque chose et nous faisait embarquer par la police hollandaise, nous serions bons pour le frigidaire d'ici, et puis ensuite réexpédiés dans un frigidaire des U. S. A.

— J'ai compris tout ça, frangine, dis-je.

Elle me tend sa main, que je serre doucement.

— Alors, tout ira bien, dit-elle. Je compte sur toi, Charlie. Bonne chance. Et garde tes pieds secs !

Je lui fais un grand sourire.

— Tu penses si j'y veillerai, dis-je.

Puis je lui glisse un grand clin d'œil. Et je file.

Je rentre à mon hôtel et je me couche.

Moi, je trouve que j'ai passé une chic soirée !

Il est midi quand je me réveille. Je vais à la fenêtre et je jette un coup d'œil dehors. Il fait beau et froid, avec un petit soleil tout pâle.

Je m'offre une cigarette et je retourne dans mon lit. Et je me mets à penser à la même Ardena...

Puis je me lève et je prends un bain. Et je descends dans la salle à manger pour casser la croûte. Après quoi, je tire une petite flemme en l'arrosant de temps et temps d'un petit verre d'*Advocaat*. Parce que ça vaut mieux, en effet, qu'on ne repère pas mon museau dans cette ville en plein jour.

Je me représente la scène de la même en train de déjeuner avec Gloydas. Et je me demande jusqu'à quel point elle réussira à le faire parler. Je crois, d'ailleurs, que ça ne lui donnera pas trop de mal. Premièrement, parce que Gloydas sait que les choses sont si bien emmanchées qu'il ne pourrait pas supposer que quelqu'un puisse se mettre en travers. Et secundo, le gars a un fort pépin pour la même – ce qui ne m'étonne pas du tout, parce que je me rends compte que cette pépée-là ferait tourner n'importe qui en bourrique. Il y a donc toutes les chances que Gloydas dégoise tout ce qu'il sait. Il voudra montrer à la même quel type épatant il est. Et si elle ne le vide pas complètement, je veux bien ne plus boire de whisky jusqu'à la fin de mes jours.

Au bout d'un moment, je remonte dans ma chambre et je rédige un long rapport sur tout ce business, à l'intention du directeur du F. B. I., à Washington.

Puis je fourre ce rapport dans une enveloppe épaisse et j'y joins ma carte d'identité du F. B. I., parce que si les choses vont de travers, et que je me trouve coincé, je ne veux pas que les autorités hollandaises créent un incident international en cherchant à savoir pourquoi un *G-Man* est venu faire du foin dans leur bonne ville de Delfzyl.

Je scelle l'enveloppe à la cire et je la mets dans une autre enveloppe adressée au consul d'Amérique ici. J'y joins un mot par lequel je lui dis que si je n'ai pas communiqué avec lui sous huit jours, l'enveloppe devra être envoyée au directeur du F. B. I. C'est une précaution que je crois devoir prendre. Parce que si je n'ai pu contacter le consul d'ici une semaine, c'est probablement parce que je serai en train de déguster des pissenlits par la racine.

Quand j'ai terminé ces préparatifs, je descends dans le hall et je file ma lettre et un pourboire au portier pour qu'il fasse le nécessaire. Après quoi je m'installe dans un fauteuil avec un verre de whisky et des cigarettes. Parce qu'il faut vous rappeler que si Ardena me fait porter un mot ici, il sera adressé à Charlie Hoyt. Et qu'à l'hôtel on me connaît sous le nom de Willie Lodz. Alors il faut éviter les complications.

A trois heures et demie, alors que je commence justement à trouver le temps long, j'aperçois un jeune garçon qui descend la rue et qui tient une enveloppe à la main. Je me lève et je sors dans la rue avec un air innocent. Et je vais à la rencontre du petit gars. Je lui demande s'il a une lettre pour Mynheer Charlie Hoyt, parce que c'est moi qui suis lui. Le petit gars est plein de candeur et ne fait pas de difficultés. Il me donne son enveloppe et file.

Je remonte dans ma chambre et j'ouvre l'enveloppe. C'est bien un mot d'Ardena, qui m'écrit :

Cher Charlie,

Tout marche épatamment. J'ai eu un déjeuner à tout casser avec Gloydas. Ce cave est tellement certain que leur affaire est dans le sac et que rien ne peut plus se mettre en travers maintenant, que je n'ai pas eu moindre difficulté à le faire parler. C'est tout juste si je n'ai pas dû mettre

un frein à ses confidences...

Si nous voulons foncer dans le brouillard, il faut que ce soit cette nuit même. Gloydas m'a dit que les deux cargos doivent sortir du port cette nuit, à une heure et demie, pour que ça corresponde à la marée haute dans l'embouchure de l'Ems. Ils ont tous les deux un fort tirant d'eau, et il faudra que des pilotes montent à bord pour la manœuvre.

Il n'y a qu'une chose qui tracasse Gloydas : c'est le choix des pilotes. Il m'a dit que beaucoup de pilotes hollandais, par ici, se refusent à mener des bateaux dans les ports allemands parce qu'ils ont peur des raids de la R. A. F. Et il lui faut trouver deux gars qui ne soient pas trop curieux.

Je dois le retrouver ce soir à la taverne Spruithuis, près du port. Il dit que nous pourrions trouver là, sûrement, une paire de pilotes discrets que quelques billets réussiraient à décider.

En tout cas, ces pilotes devront se trouver à bord du Maybury et du Mary-Perriner à une heure trente exactement, pour que les bateaux puissent quitter le port dix minutes plus tard. Ça nous donne, avec précision, le temps-limite pour notre travail. Il faudra que tu fasses vite.

Je sais maintenant où se trouve Buddy Perriner. En suivant tout droit la route défoncée qui passe devant les bâtiments Gloydas-Nakorova-Haal, on arrive dans des terrains marécageux. En continuant pendant un kilomètre environ, on arrive à une bâtisse un peu en retrait de la route. C'est là. Il paraît qu'il trouve le temps long, mais qu'il est en bon état.

Cette nuit, à une heure tapant, les deux capitaines viendront là pour recevoir les ordres de Buddy. Il leur donnera certainement les ordres que la bande exige qu'il donne – parce qu'il sait quel sort subira sa sœur s'il n'obéit pas. Et il en est terrorisé.

On lui a dit qu'ensuite on le laisserait libre à Delfzyl, et qu'il pourrait aller en Angleterre retrouver sa sœur, dont ils lui donneront l'adresse à ce moment-là.

Mais tout ça c'est du boniment, pour le faire rester tranquille. Parce qu'ils doivent l'embarquer sur un des bateaux. Ce qui n'a rien d'étonnant, parce qu'on peut bien penser qu'ils ne tiendraient pas à ce que le petit ballot dégoise toute l'histoire ensuite.

Il n'y a qu'une façon pour nous de jouer le jeu. Voilà de quelle manière : il faudra que tu arrives à la petite bâtisse entre minuit et minuit quinze. Il y a deux types, là-bas, qui gardent le Buddy. Il faudra que tu t'en débarrasses. Après quoi il faudra que tu essayes de faire entendre raison au

jeunot, et qu'il se laisse convaincre très vite. S'il ne veut rien savoir, assomme-le.

Je pense qu'à minuit je me serai débarrassée de Gloydas. Je ne crois pas pouvoir être libre avant, parce qu'il ne veut s'entendre qu'au dernier moment avec les pilotes pour qu'ils n'aient pas le temps de bavarder avant d'embarquer.

J'ai loué une auto et je pense pouvoir vous cueillir, toi et Buddy, à minuit et demie exactement, devant la petite bâtisse. Quand nous aurons embarqué Buddy dans la voiture le reste ira tout seul.

J'ai déniché une cachette épatante, du côté des docks, où nous camouflerons l'héritier Perriner. Une fois-là, nous n'aurons plus qu'à téléphoner à Gloydas, à la petite bâtisse – j'ai noté le numéro de téléphone – pour lui dire que s'il veut bien nous verser le pognon qu'il nous doit, nous lui dirons où est Buddy, et qu'il pourra venir le chercher à temps pour attraper encore la marée haute.

S'ils essayaient encore une entourloupette pour notre fric, nous emmènerions Buddy dare-dare chez le consul des Etats-Unis et nous raconterions toute la combine, en faisant faire par le consul le nécessaire pour que les cargos ne quittent pas le port. Ça nous rapporterait sûrement une bonne récompense – ne serait-ce que du vieux Willis Perriner !

En tout cas, la première chose à faire pour toi, c'est de ne pas bouger de ton hôtel avant cette nuit.

Les deux gardiens de Buddy seront probablement coriaces. Mais je suppose que ça ne t'impressionnera pas beaucoup. Si tu es obligé de les bousiller, ça fera des fripouilles de moins sur cette terre. Seulement, il faudra que tu fasses vile. N'hésite pas à employer les grands moyens. La question de rapidité prime absolument toutes les autres.

Il faut que tu te sois emparé de Buddy pour minuit et demie tapant. Je serai là avec l'auto. Sois prudent, et pas de fausse manœuvre. Après ce coup-là, nous pourrons vivre de nos rentes pendant un bon bout de temps.

A bientôt. Garde tes pieds secs.

Ardena.

Je relis cette lettre deux ou trois fois, puis je la déchire. Et j'en jette les morceaux dans le feu. Puis j'allume une cigarette et je me mets à me faire à moi-même des réflexions profondes sur la façon dont

se déroule, jusqu'à présent, la combine Ardena Vandell-Charlie Hoyt.

Il n'y a pas de doute que la même Ardena est une petite qui a de la cervelle. Et le plan qu'elle a établi ne me paraît pas avoir de défaut. En ce qui me concerne, le scénario qu'elle a mis debout me botte admirablement. Parce que lorsque je tiendrai Buddy dans la cachette qu'elle a trouvée pour lui, je ne crois pas que ça me sera difficile de les posséder tous.

La première chose que je ferai, ça sera de me débarrasser d'Ardena. Puis j'empaquetterai Buddy et j'irai en vitesse le déposer dans les bureaux du vice-consul. Et je lui ferai immobiliser les bateaux dans le port.

Rien que de penser à ça, je rigole tout seul. Parce que j' imagine facilement la tête que fera la même Ardena quand elle s'apercevra qu'au lieu d'avoir combiné un kidnapping avec Charlie Hoyt, elle aura – une fois dans sa vie – travaillé pour la veuve et pour l'orphelin, en compagnie de Lemmy Caution, le distingué membre du F. B. I. des U. S. A.

Je me verse un whisky et je continue à penser.

C'est une chose qui m'emplit toujours d'étonnement, cette habitude qu'ont les gars de la pègre, de se barboter mutuellement les profits qu'ils se font avec tant de risques. Ils ne pensent qu'à se doubler les uns les autres. Et ils ne réussissent qu'à se doubler eux-mêmes, la plupart du temps.

Regardez, par exemple, cette affaire-ci.

Nakorova, qui travaillait la main dans la main avec la bande Zeldar-Gloydas, engage Willie Lodz, sa poule Ardena et Borg pour kidnapper Buddy Perriner. Il ne leur a pas dit quel gros business cachait cet enlèvement. Et quand ils ont fait leur boulot à la satisfaction générale, il ne leur verse même pas le pognon promis.

Borg et Willie Lodz viennent à Paris, chacun de leur côté et sans se le dire, pour tenter d'obtenir le Nakorova, de Zeldar, ou de quelqu'un d'autre, la galette qu'ils attendaient à New York.

La poule de Lodz – qui paraît avoir plus de cervelle que ses associés – court directement à Delfzyl à la poursuite de son fric et de celui de Lodz. Mais elle est toute prête à doubler son Willie et à me donner la part de ce pauvre type parce qu'il est coincé à Paris dans le frigidaire d'Erouard. Vous ne trouvez pas que c'est une poupée

délicieuse ?

Nakorova doublait sa femme. Il lui a raconté que l'affaire Perriner n'était qu'un kidnapping du type courant. Et il obtient d'elle qu'elle se fasse passer pour sa sœur. Puis quand elle découvre les dessous du boulot et qu'elle lui demande de laisser tomber, il la menace. Et ça fait deux morts.

Et maintenant c'est moi qui vais doubler la même Ardena comme si j'étais le vrai Charlie Hoyt. Mais sait-on jamais ? Il ne l'aurait peut-être pas fait.

En tout cas, je suis convaincu que le type qui disait que le crime ne paie pas avait raison. Seulement, le chiendent, c'est que les criminels ne veulent pas le croire.

Après cette pensée profonde, je me demande, tout d'un coup, si Juanella s'est bien débrouillée. Si elle est bien arrivée à Londres et si elle a pu contacter Herrick, à Scotland Yard. Et, dans l'affirmative, si cet animal a réussi à retrouver Géraldine. Parce que si les choses vont mal ici, pour la bande, cette même-là fera les frais de l'opération. Ceux de là-bas la bouzilleront.

Mais d'ailleurs, ce qui me chiffonne sans que je veuille trop y penser, c'est la séance de ce soir avec Buddy, quand il faudra bien que je lui dise – et que je lui fasse comprendre, que, de toute façon, il ne peut raisonnablement espérer revoir jamais sa sœur. Parce qu'elle était destinée, comme lui, à être exécutée, même en cas de réussite du plan.

Ça sera un boulot pénible pour moi, mais il faudra bien que je le fasse. Et s'il a pour deux sous de bon sens, il comprendra que j'ai raison, et il se laissera peut-être emmener par nous sans faire trop de foin.

Mais je n'y compte pas trop. Parce que j'ai toujours constaté que la vérité est la seule chose que les gens ne veulent jamais croire.

Je vais vous en donner un exemple :

C'était pendant un séjour que je faisais au Mexique. Ça se passait à Chihuahua. J'avais fait la connaissance d'une pépée de première. Ce qu'on peut voir de mieux dans le genre. Une même qu'on ne pouvait pas regarder sans devenir sentimental et rêveur. Un morceau de choix, qui vous faisait penser au paradis de Mahomet.

Et cette poulette-là avait un faible pour Lemmy. C'était peut-être

à cause de mon tempérament poétique. En tout cas, nous avions l'habitude de causer tendrement chaque soir, assis dans un coin du patio. Et quand nous ne causions pas, nous nous roulions mutuellement des yeux de merlans frits. Puis je racontais des petites histoires. Des histoires comme les dames voudraient bien qu'on leur en dise à la radio. Après chaque histoire, elle me donnait un baiser. Un baiser tellement impétueux que ça aurait fait reculer un tank de cent tonnes.

Et chaque soir, au moment où le gars Lemmy trouvait que l'atmosphère devenait un peu trop brûlante, je jetais un coup d'œil derrière le coin de la véranda et je disais : « Carissima, j'aperçois votre mari qui rentre. » Et chaque fois elle me répondait : « Lemmy, mon toréador, pars, mon cœur te suivra où tu vas. *Adios, caro mio !* » Et je filais.

Mais une nuit, au moment où – comme d'habitude _ je jetais mon petit coup d'œil derrière le coin de la véranda, qu'est-ce que je vois rappliquer en vitesse ? Son seigneur et maître, en chair et en os. A la façon dont il bondissait sur le sable de l'allée, on ne pouvait pas douter que quelque chose chatouillait le gars. Ou bien il avait entendu parler de mes visites, ou bien il était poursuivi par un escadron de serpents à sonnettes.

Naturellement, je me suis senti plein d'appréhension. Je saute sur la même, je l'embrasse avec passion, et je lui dis : « Carissima, il faut que je mette les bouts, parce que j'aperçois votre homme qui radine. » Alors, qu'est-ce qui se produit ? Justement parce que, pour une fois, c'était la vérité, elle a refusé de me croire. Elle me répond : « Non... Tu me dis toujours ça. Ça n'est pas vrai. Je ne te lâcherai pas. »

Et avant que j'aie pu réussir à me désenlacer de la pépée, son Jules était arrivé près de nous et nous donnait une séance de lancer de couteaux que j'aurais beaucoup admirée, si ça ne m'avait pas piqué si fort. Si le zèbre n'avait pas, tout d'un coup, manqué de munitions, le gars Lemmy était transformé en rubans pour le restant de son existence.

Ceci vous prouve qu'il faut être extrêmement prudent dans le choix du jour et de l'heure où vous devez dire la vérité à une même. Parce que même si c'est pour son bien, elle ne vous croira pas. Ou si par extraordinaire elle vous croit, ça ne lui fera aucun plaisir.

Je n'ai jamais encore connu une souris qui ne préfère pas un bon gros mensonge fait sur mesure – pourvu, naturellement, que ça soit

quelque chose de gentillet – à la vérité telle quelle.

Je me réveille à onze heures moins le quart, et je me prépare tout de suite à l'action. Je vérifie l'état de mon Luger et j'examine le chargeur. Je mets mon gros manteau et j'enfonce mon chapeau sur mon crâne. Puis je m'envoie une lampée de whisky, pour boire à ma santé. En enfin je fonce dans le brouillard.

En bas, dans le hall, je fais un brin de causette avec le portier. Je lui dis que je vais faire une petite balade avant de me coucher. Il a l'air d'un brave gars, et parle assez bien l'anglais, ce qui m'arrange très bien pour obtenir quelques petits tuyaux sur la langue hollandaise. Je lui demande comment on dit ci, et comment on dit ça. Il me répond avec beaucoup d'obligeance.

Et je fais bien attention de me rappeler certaines expressions qu'il m'apprend, parce que j'en aurai sans doute besoin tout à l'heure.

Et enfin, je file.

J'ai environ une heure pour faire mon boulot.

Je descends vers le port, et quand j'y arrive, je demande où se trouve la taverne *Spruithuis*. Parce que je veux faire une petite vérification. Je veux m'assurer que la même Ardena est bien là-bas avec Gloydas, comme elle m'a dit qu'elle ferait.

Quand j'y arrive, je vois que ce boui-boui est un bistro du port comme tous les bistros du port dans le monde. J'entre et j'y trouve l'assistance habituelle : marins de tous âges et de tous poils, rudes et tannés. Mais la servante n'est pas rousse.

Je m'approche du zinc et je commande un verre de *schnappes*. Il y a une autre pièce, au fond de la salle, où j'aperçois des tables et des gens assis. Je laisse mon verre un instant et je vais jeter un œil dans ce cagibi.

J'aperçois la même Ardena, assise à une table à côté du gars Gloydas. De l'autre côté de la table, il y a deux grands gars assis, habillés de chandails et chaussés de grosses bottes de mer. L'un d'eux a sur la tête un gros bonnet de laine tricotée. Ça le fait ressembler à un pirate d'autrefois, tel que j'en ai vu dans des films.

Je suppose que ces deux gars-là sont les pilotes recrutés par Gloydas pour remonter l'Ems avec les deux navires.

Je reste un instant derrière la porte à les regarder. Les deux Hollandais boivent de la bière dans de grands pots ; mais le Gloydas et Ardena ont une bouteille de Champagne devant eux. Et, à bien regarder le type, on ne peut pas douter qu'il ait déjà un coup dans l'aile. Il est écarlate et parle, et rit, tout le temps. Ardena a l'air de le couvrir et les deux Hollandais le regardent avec surprise.

Au fond, moi, je comprends très bien l'état d'âme du zèbre. Le boulot est presque fini et la victoire toute proche. Alors, avec en plus de ça la présence d'Ardena qui le cajole, c'est bien naturel qu'il se laisse aller.

Enfin, je le vois fouiller dans sa poche et se pencher par-dessus la table. Les deux Hollandais se penchent aussi et je vois le plus grand des deux recevoir de Gloydas un bon paquet de fric.

Puis ils se serrent la main tous les trois. Ardena est très occupée à remplir de nouveau le verre de Gloydas.

Les deux marins se lèvent pour s'en aller et je quitte mon observatoire. Puis avant de partir aussi, je jette encore un coup d'œil sur Ardena et Gloydas qui sont restés seuls à leur table. Le zèbre me donne l'impression d'être complètement ivre. Sa figure est comme une tomate mûre et il tripote Ardena avec les grâces d'un ours que son moniteur fait danser.

Je sors du bistro. Mais quelque chose me tracasse. Pourquoi, diable, cette môme le met-elle dans cet état-là ? Le type ne sait plus ce qu'il fait. Alors ?

Nous avions convenu, la pépée et moi, qu'après avoir mis le grappin sur le gars Perriner, nous téléphonerions à Gloydas pour lui réclamer de la galette en échange de Buddy. Alors, quel est le but d'Ardena, en mettant le client dans un tel état qu'il ne pourra même pas tenir un récepteur de téléphone et – à plus forte raison – comprendre ce qu'on lui dira ?

Je vous ai montré, tout à l'heure, que dans cette combine-là, tous les acteurs n'ont cherché qu'à se rouler mutuellement.

Et à la date la plus récente, Ardena avait combiné de rouler Gloydas, et moi de rouler Ardena.

Mais je me demande, maintenant, si je ne vais pas être doublé par la môme. Ça serait le bouquet !... Et comment !

En tout cas, je n'ai pas de temps à perdre. Il faut, de toute façon, que je kidnappe Buddy Perriner. Si je le peux. Pour faire comme tout le monde.

XIII

DANS LE BAIN

Après une marche rapide, j'arrive en vue de la bâtisse que m'a décrite Ardena. C'est de la chance que la nuit soit très noire, parce que sans cela on aurait pu me voir arriver de loin, tellement le terrain qui l'entoure est plat.

Les persiennes sont hermétiquement closes et aucune lumière ne brille nulle part.

Un escalier de bois, de quelques marches, mène à l'entrée de la maison. Je le grimpe en les martelant avec vigueur, et en toussant à fendre l'âme. Histoire de m'annoncer. Pour que ma visite n'ait pas l'air subreptice.

Puis je frappe du poing sur la porte. Au bout d'un instant, j'entends un pas descendre un escalier et venir vers la porte.

— Qui est là ? demande une voix en hollandais.

— Police du port, dis-je d'une voix enrouée, pour masquer mon accent déplorable. Mais je me suis bien rappelé les mots que j'avais appris auprès du portier.

Il y a une pause d'une seconde ou deux, puis j'entends le gars qui ouvre la porte.

Je me recule d'un pas. En même temps qu'il tire le battant, j'avance. Et je lui balance sur la mâchoire un marron qui aurait endormi un champion du monde pendant une demi-heure.

Le gars s'effondre avec fracas, mais essaye de se relever. Comme les minutes me sont comptées, je ne m'amuse pas avec le zèbre. Je sors mon Luger et je lui balance un coup de crosse sur le dôme. Il retombe comme une masse avec un poum retentissant.

Je me demande où peut bien être l'autre gars. Je referme la porte d'entrée et j'écoute de toutes mes forces. Je n'entends absolument rien.

Alors j'avance doucement. Mais je n'ai fait qu'un pas ou deux

quand un rayon de lumière électrique balaie la pièce.

Juste en face moi, je vois un escalier de bois qui mène au premier étage. En haut de l'escalier j'aperçois un zèbre. Il a une grosse torche électrique dans une main et un pétard dans l'autre.

Je suppose qu'il a dû voir son copain étendu. Alors il faut que je fasse vite. Je vise la lampe et je tire. Sa lampe est pulvérisée. Je me baisse dans le noir et j'agrippe le copain évanoui. Je le soulève et je le tiens comme un bouclier devant moi. Puis, au moment où le gars de l'escalier fait feu, je laisse retomber le paquet en poussant un gémissement horrible.

Ça réussit. Le gars s'imagine qu'il m'a eu et il commence de descendre les marches. Quand il arrive en bas, il y a une pause ; je suppose qu'il cherche le commutateur en tâtonnant.

Juste. Et à l'instant, même qu'il fait la lumière, je fonce sur lui, tête baissée. Je le touche au creux de l'estomac. Et tellement fort que j'ai l'impression de passer à travers lui. Puis je lui applique, après ça, un coup de crosse sur le dôme. Parce que j'aime l'ouvrage bien faite.

Je me retourne vers l'autre gars. Le coup de feu de son copain lui a traversé la poitrine. J'ai bigrement bien fait de le coller devant moi.

Je reviens à l'autre zigoto. Je déchire un morceau de sa chemise et je le lui fourre dans la bouche. Puis avec sa ceinture et celle de son copain, je le ficelle comme un poulet.

Après quoi je monte l'escalier en souplesse.

J'ouvre la première porte qui se présente à moi. Avec mon Luger pointé vers l'intérieur.

Au fond de la pièce, devant une table, un gigolo fait des réussites. Il est blond, et il a une petite moustache à la Clark Gable.

Je vais vers lui, avec un large sourire sur ma cafetière. Et je lui demande :

— Mister Buddy Perriner, sans doute ?

— Oui, fait-il. Qu'est-ce que vous me voulez ?

J'attrape une chaise et je me plante devant lui.

Puis je lui envoie un petit discours sec et bref :

— Ecoutez-moi. Ne posez pas de questions. Ne discutez pas. Si vous voulez sortir d'ici, ouvrez les oreilles et fermez la bouche. Je vais vous faire un laïus rapide. Nous n'avons pas de temps à gaspiller.

Il me fait une espèce de sourire.

— Je m'appelle Caution, dis-je. Je suis du F. B. I. de Washington. Vous devinez sans doute pourquoi je suis ici. Mais je vais vous faire quand même un petit résumé.

Puis quand je lui ai retracé le schéma de l'histoire, je me décide à lui déclarer :

— Je ne veux pas vous dire de mensonges. Alors je ne vous dirai pas que votre sœur est en sûreté, parce que je n'en sais rien. Elle l'est peut-être, elle ne l'est peut-être pas. En tout cas, j'ai avisé Scotland Yard il y a quatre ou cinq jours. Ils l'ont peut-être trouvée et mise à l'abri, je n'en sais rien. Mais si Scotland Yard n'a pas mis le grappin sur elle, vous pouvez être absolument sûr que quoi que vous puissiez faire ou ne pas faire..., vous ne la reverrez jamais vivante.

Je me penche par-dessus la table.

— Ecoute-moi, petit, dis-je. Si la bande tient toujours Géraldine, *ils ne peuvent pas faire autrement que de la bousiller*. Ça me fait mal de te dire ça. Mais il faut bien que tu comprennes. As-tu jamais entendu parler de kidnappeurs qui aient relâché leur victime après qu'ils ont reçu la rançon ?

— Alors ? dit-il. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— A minuit et demie, dis-je, une femme doit s'amener ici en auto pour nous prendre. Nous filerons immédiatement.

Le côté amusant de la combine, c'est que cette femme-là, c'est Ardena Vandell, la poule de Lodz. La pépée dont tu es tombé amoureux parce qu'on te l'avait envoyée pour ça ; pour t'attirer dans le traquenard. Elle croit que je suis Charlie Hoyt – un copain de Willie Lodz. Elle et moi nous avons combiné de t'enlever avant que les capitaines des cargos ne viennent ici pour recevoir tes instructions – pour t'échanger ensuite à Gloydas contre de la galette. Voilà ce *qu'elle* croit que nous ferons. Mais ça n'est pas ce que je ferai. En quittant d'ici, je t'emmènerai tout droit chez le vice-consul des Etats-Unis, à Delfzyl. Tu seras sous la protection du drapeau américain. Et le consul empêchera les cargos de quitter le port. Tu saisis ?

— Oui. Dit-il.

Il se lève et fait quelques pas dans la pièce.

— Quel foutu imbécile j'ai été, reprend-il.

— Eh oui, dis-je. Mais il ne faut pas trop te désespérer. Tu n'es pas le premier type qui se soit laissé avoir par une femme. Et, ma foi, je peux te comprendre, dans le cas présent. Parce que la même Ardena ferait damner un saint.

— C'est vrai, dit-il. Mais quel ballot j'ai été de m'être laissé aveugler par cette blonde.

Je ne réponds rien. Je le regarde. Puis je lui dis :

— Tout ça, c'est du passé. Maintenant, filons. Je ne veux pas moisir dans cette baraque. Comme il n'y a qu'une seule route qui mène à Delfzyl, nous rencontrerons Ardena en chemin.

Le gars met ses mains dans ses poches, et prend un air obstiné. Puis il dit :

— Je ne ferai pas ça.

— Non ? Dis-je. Pourquoi pas ?

Il hausse les épaules.

— Parce que depuis des semaines on me raconte des histoires de toutes sortes. Toutes sortes de gens. Et maintenant, *vous* faites votre apparition. Vous me dites que vous êtes un « G-Man ». Pourquoi voulez-vous que je vous croie ? Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que je n'ai plus confiance en personne.

— Ne dis pas de conneries, Buddy, dis-je. Et surtout ne te mets pas à penser. Tout ce que tu as pensé jusqu'ici – et fait – ça n'a été qu'un tas de conneries. Tu vas faire ce que je te dis. Nous allons mettre les bouts en vitesse.

Il secoue la tête.

— Je ne partirai pas, dit-il.

— Non ? Dis-je. Et pourquoi donc ?

Il me regarde en faisant un pauvre petit sourire.

Ce petit gars est quand même sympathique. Je me sens comme qui dirait plein de compassion pour lui.

— Tout ce qui est arrivé est ma faute, dit-il. Mon père aura le cœur brisé à cause de moi. Je n'ai pas envie de le revoir jamais. Alors, autant voir si, par hasard, la bande ne tiendra pas ses promesses de relâcher Géraldine et de me laisser aller la retrouver.

— Nom de Dieu de petit ballot, dis-je. Comment peux-tu croire quelque chose comme ça ? Mais s'ils vous laissaient en vie Géraldine et toi, et que vous racontiez l'histoire, ça serait un coup à entraîner les Etats-Unis dans la guerre !

— Vous avez raison, dit-il. Mais je ne pense qu'à Géraldine. Je ne peux pas sacrifier une chance, même très mince.

Je pousse un gros soupir. Au fond, je comprends le petit ballot. Il s'est foutu dans un pétrin moral inextricable.

— O. K., Buddy, dis-je. Alors, moi je vais filer. Parce que si la bande me trouvait ici, je passerais un mauvais quart d'heure.

Il incline la tête.

— Oui, dit-il. Si vous êtes vraiment un « G-Man » il faut que vous partiez pendant qu'il est temps encore. Moi, je reste. Je vous demande de dire à mon père, que, de toute façon, j'ai fait ce que je croyais être le mieux.

— O. K., vieux, dis-je. Je le lui dirai. Au revoir.

Je vais vers lui et je lui tends la main. Au moment qu'il me tend la sienne, je m'en saisis de la main gauche et je lui envoie sur le museau une pichenette qu'on a dû entendre jusqu'au Japon. Il plie les genoux et s'affale. Mais je vous prie de croire que le gars a la mâchoire dure. Parce que j'ai la main toute écorchée.

Je me baisse et je le ramasse. Puis je le charge sur mon épaule.

Je jette un coup d'œil autour de la pièce avant de m'en aller. Et je pousse un soupir de satisfaction. Peut-être qu'enfin, avec un petit brin de chance, je vais pouvoir prendre l'initiative des opérations, et commencer à visser les gars de la bande d'une manière qui ne leur donnera pas envie de rigoler.

Je me dirige vers la porte avec mon fardeau. J'ai fait à peine deux

ou trois pas, quand elle s'ouvre.

Et je reste planté là, la bouche ouverte. Tellement épaté que je manque de laisser choir Buddy sur le plancher.

Parce que, dans l'ouverture de la porte – deux méchants debout derrière lui – m'apparaît le dernier gars du monde que j'aurais pensé voir ici. Le gars que je croyais bouclé dans le frigidaire d'Erouard, à Paris. Zeldar soi-même. En chair et en os.

Il a un gros pistolet Mauser à la main, qu'il pointe vers mon ventre. Il a l'air tout joyeux.

— Bonsoir, mister Caution, me dit-il. Je suis absolument ravi de vous revoir.

Je ne sais pas si ça vous est jamais arrivé de sentir vos entrailles qui tourneboulent. C'est exactement ce que je ressens en ce moment. Je reste là à contempler cet enfant-de-putain, son nez pointu, sa gueule qui rigole. Et je donnerais bien deux doigts de ma main pour être enfermé avec lui dans une pièce pendant une petite demi-heure. Sans armes. Et sans arbitre.

Quelle foutue combine que tout ça ! Je suis fait, comme un rat. Et voilà la fin de l'histoire !

Je me retourne et je laisse tomber Buddy sur une chaise. Je lui pince les narines pour l'aider à ressusciter.

Il rouvre les yeux et dit :

— Je ne partirai pas. Je vous dis que je ne partirai pas !

C'est plus fort que moi, j'éclate de rire.

— Tu parles ! Lui dis-je. Regarde autour de toi, ballot. Tu verras que tu as bien raison. Tu ne partiras pas, et je ne partirai pas, et personne ne partira. Et tu es nettoyé, et je suis nettoyé, et nous sommes tous nettoyés.

Les deux tueurs de Zeldar étaient restés dehors. Il gueule un ordre en allemand et ils entrent en levant le bras et en hurlant : *Heil Hitler*. Zeldar leur répond : *Heil Hitler*. Me voici donc fixé, maintenant.

D'ailleurs, l'apparence de Zeldar a changé. A Paris, il avait l'air d'un rat. Maintenant, sa taille s'est redressée, et il a l'air de quelqu'un

d'importance.

Il vient à moi, me fouille et me prend mon Luger, qu'il tend à l'un des zèbres en lui disant :

— Emmenez Perriner dans la pièce à côté. Les deux capitaines vont arriver d'un instant à l'autre. Perriner leur donnera ses instructions. Ensuite, vous pourrez partir.

Le type claque les talons et répond :

— Bien, *Herr Kapitan*.

Puis Zeldar s'adresse à Buddy :

— Herr Perriner, vous donnerez aux deux capitaines les ordres dont nous avons convenu. Vous leur direz qu'ils doivent accoster au quai principal, sur la rive allemande de l'Ems. Eux-mêmes et leurs équipages descendront à terre. Et ils attendront là-bas l'arrivée d'un remorqueur de Delfzyl qui viendra les chercher, eux et leurs équipages, et vous-même, pour vous ramener ici.

« Si vous respectez nos conventions dans l'esprit et dans la lettre, vous pourrez être auprès de votre sœur en Angleterre, dans les quarante-huit heures. Vous m'avez bien compris ? »

Buddy fait oui de la tête. Et les deux zèbres l'entraînent dehors.

Zeldar vient vers moi qui suis assis sur une chaise.

— Ça me ferait un très grand plaisir de te trouver la peau, me dit-il. Parce que tu m'as causé des ennuis. Mais ça ne serait pas prudent de te régler ton compte en Hollande.

Il allume une cigarette et reprend :

— J'ai de bien meilleures intentions à ton sujet, mon ami. Tu débarqueras chez nous avec les cargaisons. Et tu verras que ta vie – tant qu'elle durera – sera heureuse et douce dans un de nos camps de concentration. En Allemagne, nous avons des méthodes admirables pour dresser les gens.

Je crache dans sa direction. Il s'approche de moi et m'envoie son poing en pleine figure. Tellement fort que je manque tomber de ma chaise. Ce gars-là a une petite façon tranquille d'être mauvais qui m'emplit de respect pour lui.

— Ça t'épatera aussi, sans doute – et tu en seras peut-être vexé – d'apprendre que le succès final de notre entreprise t'est dû pour une bonne part, mon ami. Parce que, originairement, je n'avais pas l'intention de venir diriger moi-même la phase finale de l'opération. Sans ton imbécillité à Paris, je serais actuellement en Suisse, où d'autres combinaisons réclament ma présence.

Il s'assoit sur la table et tire une cigarette.

— Je suppose, continue-t-il, que tu as trouvé très malin de me faire téléphoner, à Paris, par la femme Rillwater, à une heure aussi ridicule de la nuit, pour que j'aille la voir. Ça ne t'a pas effleuré l'esprit que je pourrais trouver étonnant que ce soit *avec moi* qu'elle veuille discuter de la disparition de Géraldine Perriner. Mais comme je suis d'une nature curieuse, j'ai accepté de me déranger. Je voulais savoir ce qu'elle avait à me dire. Et elle m'a informé de son intention de prévenir la police française.

Zeldar hausse les épaules.

— Naturellement, ça ne m'allait pas du tout, continue-t-il, et j'ai jugé que le moment était venu pour moi de quitter Paris. Et l'idée m'est venue qu'il serait sans doute prudent de ne même pas rentrer chez moi.

« Mais, pour satisfaire ma curiosité, je suis repassé devant chez moi avant de me rendre à la gare. Et j'ai aperçu de la lumière aux fenêtres de mon appartement. »

Il lance un rire qui ressemble à un hennissement.

— J'espère qu'ils ne sont pas toujours en train de m'y attendre.

Et il rigole encore tant qu'il peut. Puis il va vers un placard qu'il ouvre. Il en sort une bouteille de kummel et un verre. Et il s'envoie une bonne lampée.

— Je ne voudrais pas ajouter l'insulte à la disgrâce, reprend-il avec un sourire sardonique. Mais il faut que je te dise quand même que, vous autres Américains, vous n'êtes pas fortiches, comme on dit. Et je veux parler spécialement de tes petits copains de la pègre, qui ont si bien travaillé pour nous, et à qui nous n'avons pas payé un radis. Les dollars nous sont très précieux, à nous autres Allemands. Mais, même sans cela, c'est tellement amusant de rouler tout le monde !

Il se verse encore un verre de kummel et hennit de nouveau :

— Et, malgré cela, cette orgueilleuse pègre américaine est venue m'offrir encore ses services et a voulu absolument m'aider encore une fois !

Si je pouvais bouger, je m'enverrais à moi-même un grand coup de pied quelque part. Parce que j'ai compris son allusion. Cette garce d'Ardena Vandell m'a vendu.

— Vous avez tous été des imbéciles, reprend-il, mais la palme revient à l'une d'entre vous.

Il lève son verre.

— Herr Caution, dit-il, votre serviteur, le *Kapitan* Emil Mienschmidt, du Service des Renseignements du Reich, lève son verre à la santé de votre belle amie, la Fräulein Ardena Vandell, une alliée précieuse du Reich.

Et il avale son kummel d'un seul coup.

Moi, je m'envoie à moi-même un mot très grossier. J'aurais dû m'en douter dès le début.

Cette salope-là n'a jamais eu qu'une idée : me balancer.

XIV

QU'EST-CE QUE JE PRENDS !

Je reste immobile, la tête baissée, à regarder mes souliers et à ruminer des pensées amères. Ça vous étonnera peut-être, mais c'est aux souris que je pense. A toutes les sortes de souris que j'ai rencontrées dans ma vie.

J'en ai connu de toutes les formes et de tous les genres. Des bonnes et des mauvaises. Des maigres et des grasses. Des naines et des géantes. J'en ai vu qui pleuraient quand elles voulaient avoir quelque chose. D'autres qui cherchaient à l'obtenir avec un pétard à la main. Et celles qui font du boniment pour essayer de vous convaincre. Et celles qui arrivent à leurs fins en ondulant de la croupe avec un petit air innocent.

Mais cette Ardena, c'est un modèle à part. C'est la plus écœurante tricheuse que j'aie jamais rencontrée. Elle me fait aussi mal qu'un torticolis. Et je parie que cette même-là, si elle se trouvait naufragée, seule avec sa grand-mère, sur une île déserte, elle lui barboterait ses dents d'or pendant son sommeil pour essayer de les vendre à un requin. Et elle trouverait moyen d'arnaquer le requin. Je vous le jure.

Zeldar est toujours là. En train de boire du kummel.

Ce que je trouve admirable, reprend-il soudain, c'est la façon dont la Fräulein Vandell avait combiné de se débarrasser de vous, Herr Caution ! Vous qui étiez censé être un copain, un collègue, puisqu'elle croyait que vous étiez Charlie Hoyt. Ce qu'elle croit toujours, d'ailleurs.

Il lance un nouveau hennissement et reprend :

— Quand je suis arrivé ce soir à Delfzyl, je me suis rendu au *Spruithuis* pour y retrouver Gloydas, comme convenu. La Fräulein Ardena a été très surprise de me voir, parce qu'elle ignorait que Gloydas m'avait téléphoné à Zurich, hier, pour me raconter que la bonne amie de Lodz était arrivée ici pour réclamer son argent et celui de Lodz.

Heureusement que Gloydas a eu l'idée de me prévenir de cela.

J'ai pensé qu'il était préférable que je vienne moi-même surveiller le départ des bateaux. Sans cela, je serais actuellement à Zurich, où des affaires importantes me réclament.

Au *Spruithuis*, j'ai trouvé Gloydas complètement ivre. La belle Ardena l'avait fait boire. Et j'ai compris, ensuite, pourquoi. Mais le *Kapitan* Emil Mienschmidt, sans rien savoir encore, a pris tout de suite ses précautions. Il a embarqué Ardena et Gloydas dans sa voiture et les a installés sous bonne garde dans les bureaux de notre firme. En attendant l'heure de les embarquer sur l'un des cargos en même temps que Buddy Perriner.

C'est alors que la belle Fräulein m'a proposé de me révéler le plan d'une opération qui devait contrecarrer nos projets. Elle me réclamait, en échange de ses révélations, l'argent qui lui était dû pour le kidnapping de New York.

Naturellement, j'ai accepté tout de suite. Et je lui ai donné ma parole d'officier qu'aussitôt que nous aurions débarqué sur la rive allemande de l'Ems, je lui ferais verser l'argent.

Zeldar se lève et vient vers moi.

— Vous ne riez pas, Herr Caution ? me dit-il. Vous ne trouvez pas que c'est amusant ? Cette fille n'a pas hésité un instant à vous vendre en échange d'une promesse – que je ne tiendrai pas !

Et comme ça ne me fait pas rigoler, Zeldar m'envoie, brusquement, un coup de pied dans l'estomac, qui nous fait basculer moi et ma chaise.

Je me remets debout, après avoir digéré par terre son coup de pied. Et je me rassois sur ma chaise, mais, cette fois, à califourchon. Ça pourrait devenir utile d'avoir le dossier de ma chaise sous la main.

Et Zeldar reprend son histoire :

— Alors, elle m'a raconté toute votre combinaison, dit-il. Et je suis venu tout de suite ici, avec mes hommes. Et vous pensez, Herr Caution, quelle a été ma joie de trouver ici – au lieu de celui qu'elle croit être Charlie Hoyt – mon vieil ami Lemmy. Le *G'Man* à la réputation fameuse. L'homme qui ne manque jamais son gibier.

Et le zèbre rit à gorge déployée.

— Pauvre Fräulein Ardena Vandell reprend-il quand il est un peu

calmé. Il faudra que je fasse avec elle comme j'ai fait avec Serge et Edvanne. Elle en sait trop. Elle pourrait me causer des ennuis plus tard.

Ces paroles me stupéfient. Tellement, que je ne peux pas m'empêcher de dire au type :

— C'est vous qui avez bousillé les Nakorova ?

— Bien sûr, répond-il en ricanant. Vous ne vous en doutiez donc pas ? Il est vrai que c'était un petit chef-d'œuvre.

Comprenez-moi bien, mon cher Herr Caution. Je ne suis pas tout à fait idiot. Et j'avais prévu, dès le début de l'opération, que c'était jouer avec le feu que de mêler Edvanne Nakorova à l'affaire. Et qu'elle pouvait devenir un danger pour nous si elle apprenait le but réel de l'opération Perriner. Parce qu'elle était française. Et que les Françaises sont patriotes.

Et je pensais bien qu'un jour ou l'autre, dans un moment d'expansion, Serge se laisserait aller à dire à sa femme en quoi consistait réellement la rançon de Buddy Perriner.

Je savais bien qu'un jour ou l'autre je devrais employer les grands moyens avec Edvanne Nakorova. Et avec Serge aussi, sans doute.

Il sourit et je me dis que j'aimerais lui faire avaler toutes ses dents.

— C'est au souper du Café Cosaque, reprend-il, que j'ai pensé que le moment était venu pour cela. La présence à Paris de Herr Lemmy Caution risquait d'amener une crise grave.

« Et, en effet, j'ai remarqué que vous nous quittiez presque tout de suite après le souper. Et que, peu d'instant après, Edvanne faisait la même chose. J'en ai conclu que Serge avait trop parlé à sa femme. Qu'elle en savait trop, maintenant. Et qu'elle allait se confier à vous. J'ai compris que la mort de votre collègue Rodney Wilks avait dû beaucoup la troubler. »

J'incline la tête.

— Alors, dis-je, vous êtes responsable de la mort de Wilks également. Vous avez remis la drogue à Serge et il ne savait pas que c'était du poison ?

— Exactement ça, dit-il. Je lui ai dit que ça rendrait Wilks malade. Suffisamment pour l'obliger à quitter tout de suite le *Siedler's Club*. Et il l'a cru. Il est vrai que Serge était aussi un imbécile.

Et Zeldar se rengorge. Il pense à toutes les Croix de Fer que va lui décerner Adolf.

— Quand Edvanne nous a quittés, peu de temps après vous, reprend-il, je me suis permis de partir derrière elle. Je l'ai suivie jusqu'en bas de chez elle. Puis, quand elle est ressortie, je l'ai filée de nouveau jusqu'à l'appartement de Serge. Et cela tombait très bien, car j'avais une clef de cet appartement.

J'y suis entré après elle et je suis resté dans l'antichambre, d'où je pouvais entendre facilement sa conversation avec Serge. Apparemment, elle plaidait pour qu'il vous raconte toute l'histoire. Et j'ai eu l'impression que Serge était sur le point de se laisser convaincre.

Alors... j'ai pris ma décision. Je suis ressorti doucement sur le palier et j'ai refermé la porte. Puis j'ai sonné.

Serge est venu m'ouvrir et m'a fait entrer. Et je me suis mis à lui parler de cette entrevue que nous devons avoir avec vous dans la matinée.

Serge était assis près du feu. Edvanne était étendue sur le divan – aussi adorablement belle qu'à l'habitude. Nous avons parlé amicalement pendant un moment. Puis je suis allé à la table pour verser à boire pour nous trois. J'avais sur moi le poison qui avait servi pour Wilks. J'en ai versé dans leurs verres. Il est très puissant.

Et puis j'ai proposé un toast. Et nous avons bu tous les trois en même temps.

Le salaud pousse un gros soupir.

— Ma délicieuse Edvanne est morte à l'instant même, dit-il. Mais Serge a été plus dur. Il a jeté son verre et sorti son automatique. Je ne savais pas qu'il était armé. Heureusement, le poison a agi avant qu'il ait pu tirer.

Ensuite, je me suis amusé à faire une petite mise en scène pour le bénéfice de mon ami Lemmy Caution. J'ai étendu soigneusement Edvanne sur le divan et j'ai posé son verre à côté d'elle, comme si elle-même l'y avait mis après boire. J'ai pensé que vous en concluriez

qu'elle s'était empoisonnée ainsi que son Serge, afin qu'il ne puisse plus comploter contre sa chère France.

« Je suis d'ailleurs absolument sûr qu'elle aurait tué Serge s'il avait fallu. S'il avait refusé de se laisser convaincre par elle. Mais je suis certain, également, qu'elle-même ne se serait pas tuée ensuite. C'est pourquoi il fallait qu'ils meurent tous les deux. Je suis un homme prudent et avisé, Herr Caution. »

Et il se renverse sur sa chaise d'un air satisfait.

— A vous le coquetier en jonc sur la rangée du haut, dis-je. Comme à la foire. Vous avez gagné. J'allais vous dire que j'ai vu des choses qui vous ressemblent, ramper et sortir de dessous des rochers quand le soleil se montre, mais, à la réflexion, ça serait encore un compliment.

Je prends soigneusement ma respiration.

— Vous m'avez eu, dis-je. Et vous m'avez encore – uniquement parce que vous avez un pétard à la main. Mais le pétard ne m'empêchera pas de vous dire que le gars qui a inventé le mot « dégueulasse » avait sûrement pensé à vous. Vous êtes tellement dégoûtant à regarder que le portrait du plus ignoble assassin aurait l'air, comparé à vous, d'une carte postale de Noël. Vous êtes tellement écœurant que je ne vous jetterais même pas à un requin, parce qu'il crèverait dans des convulsions après vous avoir avalé, et que ça me ferait pitié pour lui. Et puis je veux vous dire aussi...

J'attrape le dossier de ma chaise et je nous catapulte en avant, elle et moi. La chance est pour moi. Un pied de la chaise atteint son bras armé au moment qu'il le lève.

Je lance ma jambe en avant et mon talon atteint son tibia. La douleur le rend écarlate. Puis, d'un direct en plein museau, je lui écrase le nez et les lèvres. Et je continue, j'écarte la chaise qui me gêne et je télescope son estomac avec mon genou, en signe d'allégresse.

Ça l'envoie balader dans l'âtre où il s'effondre. Sa tête en prend un vieux coup sur un chenet. Je l'attrape par le col et je le relève. Puis je lui en balance un nouveau qu'on a dû entendre jusqu'en Alaska. J'en ai entendu craquer mes phalanges.

Il part à la dérive dans la pièce et je le poursuis. J'entends des bruits venir du dehors, mais je suis tellement enragé après ce

pourceau que je ne pense plus à rien d'autre qu'à lui appliquer des soins de beauté qui donneront l'impression que sa cafetière a servi de terrain d'essai à un tank de cent tonnes. Et je m'y mets à fond.

Près de la porte, je l'empoigne et je le fais tourner. Je pense que je vais l'asseoir un peu sur le feu. Histoire de lui réchauffer les tripes. Au moment où je me retourne, la porte s'ouvre derrière mon dos, et quelqu'un m'envoie à la base du coco un marron qui règle mon compte.

Tout tourne dans la pièce, puis tout devient sombre, et puis tout devient noir.

Mais, avant de m'enfoncer tout à fait dans la nuit, je sens qu'on m'achève à coups de pieds dans le corps et dans la figure. Et un coup qu'on m'envoie sous le cœur est la dernière chose que je sens.

Quand je rouvre les yeux – avec beaucoup de peine – des millions d'étoiles clignent devant moi.

Le premier type qui m'a eu a dû frapper mon dôme avec une barre de fer.

Et ma tête me fait aussi mal que si l'on jouait du tam-tam dedans.

J'essaye de bouger mes mains, mais c'est macache. On m'a mis une jolie paire de menottes aux poignets. Puis j'essaye de respirer un bon coup. Histoire de voir s'il me reste encore des côtes. Ça marche à peu près normalement.

Maintenant, j'arrive à voir d'un œil. Et je regarde autour de moi.

Je suis adossé à un mur, dans une sorte de cabine. Je pense que je dois être sur le *Maybury*. De quelque part au-dessous monte le ronronnement des turbines d'un bateau. Une faible ampoule éclaire la cabine et je vois que les hublots sont masqués d'une étoffe noire. Nous avons dû quitter Delfzyl.

A l'autre bout de la cabine, les mains attachées comme moi, j'aperçois le gars Buddy.

Je passe ma langue sur mes lèvres. Je sens qu'elles sont éclatées et qu'il me manque une ou deux dents. Ma langue me donne l'impression d'avoir été grattée avec une râpe.

A titre de confidence, je vous avouerai que je ne me sens pas tout

à fait bien.

— Alors, Buddy, dis-je. Comment ça va ?

— Je suis O. K., me répond-il avec un sourire.

Il a l'air d'être un brave petit gars.

— J'ai l'impression qu'ils vous ont un peu malmené, reprend-il. J'en suis désolé, Caution. C'est ma faute.

— Bah ! Fais-je. Au point où nous en sommes, ça n'a plus grande importance.

— C'est le verdict ? dit-il.

— Eh oui ! Dis-je. L'affaire est réglée. J'ai eu un entretien avec le copain Zeldar. Ils nous ont préparé un petit quelque chose. Il a parlé de camp de concentration, mais je parierais que nous n'arriverons pas jusque-là. Ce type-là est extrêmement peu aimable.

Je me mets à penser à Zeldar et je rigole.

— Bon Dieu ! dit Buddy. Vous trouvez ça si drôle ?

— Non, dis-je. Mais je pensais à ce que j'ai servi à Zeldar avant qu'ils se mettent tous après moi. Vous devriez voir la gueule du zèbre. Sa petite amie aura une crise de nerfs quand elle le retrouvera comme ça.

— Evidemment, dit Buddy, c'est déjà quelque chose.

Et puis il se tait. Parce que quelqu'un ouvre la porte. Un gars entre. C'est un des types de Zeldar.

— *Gentlemen*, dit-il, le *Herr Kapitan* vous invite à venir le retrouver au salon. Vous serez sûrement heureux d'apprendre que nous avons quitté Delfzyl. Vous allez vous lever et me suivre. Nous passerons sur le pont. Si vous essayez de parler à quelqu'un, ou si vous faites un mouvement suspect, je vous abattrai. Vous m'avez compris, *gentlemen* ?

Nous nous levons. Une fois debout, je chancelle et je retombe. Je recommence, plus lentement. Je ne suis qu'une seule meurtrissure, du haut en bas de mon corps.

Nous sortons et nous longeons le pont, avec le gars de Zeldar

derrière nous. Ce cargo est un grand navire.

Pourtant je ne vois que très peu de monde à bord. Je suppose que ce petit trajet pour entrer dans l'Ems doit pouvoir se faire avec un équipage d'une demi-douzaine d'hommes.

La nuit est complètement noire. Il y a pas mal de vent.

Je me demande ce que Zeldar nous a préparé.

J'ai idée que, de toute façon, ça ne sera pas quelque chose d'agréable.

XV

DE QUOI SE MARRER

Ça n'est pas si facile que ça de parcourir le pont en ayant les mains enchaînées. Parce que le bateau roule légèrement et que je n'ai pas les jambes très solides.

Tout d'un coup, Buddy perd l'équilibre et me rentre dedans. Le type de Zeldar m'enfoncé dans le dos le canon de son revolver et me fait presque basculer en avant. Buddy lui envoie dans les tibias un magistral coup de pied. Le type riposte par un coup de crosse sur le dôme de Buddy, qui s'affale avec un gémissement.

— Le porc peut rester là, dit le type. Ça lui servira d'avant-goût à ce qui l'attend plus tard.

Et il jure en allemand pendant trente secondes. Puis il me pousse le long du pont et jusqu'en bas d'un escalier et le long d'un passage. Il ouvre une porte et me projette en avant.

Je me trouve dans une jolie petite cabine-salon. Et l'on a l'air d'y festoyer ferme. Zeldar, Ardena et deux autres types sont assis autour de la table, où sont posées plusieurs bouteilles de Champagne. Tout le monde a un petit air guilleret. Ardena – la garce ! – a l'air très contente d'elle-même et fume une cigarette.

Zeldar demande :

— Franz, où est l'autre imbécile ?

Et Franz se déchaîne en allemand pour lui expliquer qu'il a assommé Buddy en route.

Ça fait rigoler Zeldar.

— Il en verra bien d'autres, dit-il.

Puis il ordonne au type d'aller jeter un seau d'eau sur Buddy et de l'amener ensuite. Le frangin claqué les talons et file.

Zeldar emplit le verre d'Ardena et lui envoie un grand sourire. Puis il emplit le sien et celui des deux autres.

Moi, je m'assois sur la banquette couverte de peluche fixée à la cloison du fond. Et je les regarde.

J'ai un peu pitié d'Ardena. Voilà une poule qui boit du Champagne et qui se croit sur le toit du monde, alors qu'elle est assise sur un volcan qui va éclater sous son postérieur dans très peu de temps. Mais j'ai idée que Zeldar s'en amuse. Il la fait marcher tant qu'il peut, pour que la surprise soit encore plus drôle à voir.

Il lève son verre.

— Je bois à votre santé, *Fräulein*, dit-il. Et je vais vous montrer quelque chose d'amusant.

Il pointe son doigt vers moi et rigole.

— Est-ce que vous arrivez à reconnaître ce gentleman ? lui demande-t-il.

Elle lui renvoie son sourire.

— C'est Hoyt, dit-elle. Charlie Hoyt, le pauvre ballot !

Puis elle lève son verre.

— A la tienne, Charlie ! M'envoie-t-elle. Je regrette d'avoir dû te rouler. Mais, qu'est-ce que tu veux ? Une femme se débrouille comme elle peu, de nos jours !

Ça les fait tous rire aux éclats. Puis Zeldar dit :

— *Fräulein*, vous n'y êtes pas du tout ! Ce type-là n'est *pas* Charlie Hoyt.

Il se lève et me fait une courbette.

— Permettez-moi, *Fräulein*, de vous présenter Herr Lemmy Caution, un agent tout à fait célèbre du Bureau Fédéral Américain – l'individu que vous *croyiez* être Charlie Hoyt.

Ardena me regarde, pétrifiée. De ma vie, je n'ai vu de poule aussi stupéfaite. Puis elle éclate de rire. Elle se tord, littéralement. Elle rit à s'en faire éclater les côtes. Et les trois types se mettent de la partie. C'est une vraie petite fête.

Puis Zeldar vient vers moi et me jette le contenu de son verre à la figure.

— O. K., Zeldar, dis-je. Profites-en tant que tu peux. Un jour viendra où tu te feras coincer par quelqu'un. Et tu ne rigoleras pas si fort. Mais, dis-moi : qu'est-ce qu'on a donc fait à ton joli petit nez ? Et à tes beaux yeux qui sont si noirs ? Si les gars qui t'ont tiré de mes pattes étaient venus quelques instants plus tard, l'odeur de grillé les aurait gênés. Parce que je comptais t'asseoir dans le feu pour te chauffer les fesses.

Puis je lui sors mon répertoire de noms d'oiseaux sélectionnés. Ça aurait froissé même un sourd.

Il recule d'un pas et m'envoie son poing sur le nez. Ça me fait voir un feu d'artifice. Le plus beau de mon existence. Puis il va se rasseoir.

Alors Ardena se lève et vient vers moi. J'ai idée que je ne dois pas être très beau à voir. Mon nez saigne tant qu'il peut. Et, avec tout le reste, je n'arrive même plus à voir droit devant moi. La petite me contemple tout en sirotant son Champagne.

— Même quand je croyais que tu étais Charlie Hoyt, me dit-elle, ta figure ne me plaisait pas. Mais je pensais que tu étais un gars régulier quand même, quoique je n'aimais pas que tu essayes de faire du fric dans un boulot qui ne te concernait pas.

Elle recommence à rigoler et reprend :

— Alors, tu n'es qu'un *G'Man*. C'est tordant. Et si tu n'en avais déjà pris pour ton grade, ça me ferait plaisir de t'en balancer un moi-même, espèce de roussin à la manque ! Tiens, bois un coup, mon joli.

Elle lève son verre au-dessus de moi et fait ruisseler le Champagne sur ma figure. Ça pique comme du vitriol, mais je peux mouiller ma langue avec. Et je vous garantis que ce Champagne est bon.

Elle retourne à sa place et remplit de nouveau son verre. Puis elle dit à Zeldar :

— Je peux dire que j'ai été vernie ! Si j'avais poussé à fond la combine que j'avais préparée avec ce gars-là, il m'aurait doublée. Et je serais maintenant dans le frigidaire.

Elle vide sa coupe d'un trait.

— C'est très juste, *Fräulein*, dit Zeldar. De ce point de vue-là, vous avez eu de la chance.

Puis, d'une voix toute différente, il ajoute :

— J'espère que votre chance durera.

Ardena le regarde.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par ça, mister Zeldar, demandet-elle. Je n'aime pas la façon dont vous en parlez.

Il hausse les épaules et il ricane.

— Ma délicieuse et charmante Ardena, répond-il, c'était pour vous préparer à une autre surprise. Celle d'apprendre qu'il n'y aura pas d'argent pour vous dans cette opération. Pas un dollar, pas un *cent*.

Mais ne vous désolez pas. Vous ne serez pas si mal que ça, en Allemagne. Une personne de votre beauté peut toujours arriver à – disons – vivre. Les débuts vous paraîtront peut-être pénibles, mais je suis sûr que vous vous adapterez.

Allons, emplissez votre verre et oubliez qu'il existe une chose aussi méprisable que l'argent.

Malgré la saloperie qu'elle m'a faite, je ne peux m'empêcher d'avoir un peu pitié d'Ardena. Elle reste assise, pétrifiée, la mâchoire pendante. Zeldar et les deux types ricanent comme des hyènes qui viennent de découvrir un cadavre bien putréfié.

Puis Ardena dit d'une voix très basse :

— Je ne pense pas que vous voulez dire que vous ne tiendrez pas votre promesse ?

— J'ai bien peur que si, répond Zeldar. Et il ricane.

Puis il emplit le verre d'Ardena et ajoute :

— Mais vous avez toute ma gratitude. Et c'est déjà quelque chose. Et aussi quelques coupes d'un excellent Champagne français.

La même devient toute rouge.

— Alors, pourquoi ?... hurle-t-elle.

— Du calme, du calme, mon petit, susurre Zeldar.

— Pourquoi m’emmener sur ce bateau de malheur ? Réussit à dire Ardena.

— A quoi sert-il de vous exciter comme ça ? Ronronne Zeldar. Il est vrai que, nous autres, ça nous amuse. Mais vous ? Allons, réfléchissez un peu. C’était *indispensable* de vous embarquer avec nous. Comment pouvez-vous penser que nous aurions pu vous laisser à Delfzyl ? Vous auriez pu bavarder.

Et puis, surtout, sans votre aide, nous n’aurions pu savoir où trouver le pilote avec qui Gloydas s’était entendu avant d’être ivre-mort.

— Mon Dieu ! fait Ardena. Vous voulez dire que...

— Qu’il faut vous préparer à faire un long séjour en Allemagne. Est-ce que notre grand philosophe n’a pas dit que les femmes sont destinées uniquement au plaisir du guerrier ? Caution et Perriner, eux, seront liquidés tout de suite après leur arrivée.

Ardena lui lance un mot ordurier. Un moment, même, j’ai l’impression qu’elle va se précipiter sur lui.

Mais la porte s’ouvre brusquement. Buddy entre, poussé par Frantz. Le petit gars n’est pas très brillant. Il est encore ruisselant de l’eau qu’on a jetée sur lui. Et il a une bosse sur le dôme qui ressemble au roc de Gibraltar.

Dès qu’Ardena le voit, elle saute en l’air et fonce sur lui. Et elle lui envoie une gifle à toute volée. Ça fait le même bruit qu’un coup de fouet.

— Sale petit ballot, hurle-t-elle. Si tu n’avais pas eu le culot d’en pincer pour moi, à New York, on ne t’aurait pas enlevé et je n’en serais pas où j’en suis. Petit salaud ! Si je pouvais te crever...

Elle étrangle de rage. Buddy, qui se tient à peine debout, veut lui répondre quelque chose. Mais elle le frappe en pleine figure. Et le petit gars bascule et reste étendu sur le plancher.

Zeldar et les autres rugissent de rire.

— Tu devrais la boucler, Ardena, dis-je. Après tout, tu n’as eu que ce que tu mérites.

— Ferme ça, Pieds plats, hurle-t-elle sous mon nez. Ou bien je

vais m'occuper de toi.

Puis elle retourne s'asseoir et met sa tête dans ses mains.

J'ai l'impression que la bergère a bu un peu trop de Champagne. Sa tête oscille de droite à gauche. Et elle pousse des sons inarticulés.

Et de la voir dans cet état-là, ça me travaille dans l'estomac. Le bateau tangue et roule. La mer doit être mauvaise. Je n'avais pas besoin de ça !

Et au moment où je me dis ça, ça me produit un choc dans la cervelle. Et je mords mes lèvres pour ne pas glapir.

Je m'adosse à la cloison. Un coup de roulis fait tomber deux verres de la table. Pourtant le *Maybury* est un grand bateau.

Je ne quitte pas Zeldar des yeux. Je guette le moment où ça le frappera aussi. Mais il n'a pas l'air d'y prendre garde. Il fume et il boit.

Le zèbre qui est à côté de lui finit son verre et se lève. Il fait une drôle de bobine. Il va au hublot et tire le rideau qui le masque. Il jette un coup d'œil dehors. Puis il se retourne brusquement et ouvre la bouche pour parler, au moment même où Ardena pousse un hurlement. Elle écume.

Sa jupe est relevée au-dessus des genoux et elle nous montre une de ses jambes. C'est une gambette tout à fait soi-soi. Ça me rappelle la jambe d'Edvanne quand elle m'a fait le coup de la maille qui file.

— Regardez-moi ça, glapit-elle. Voilà mon bas qui est déchiré. C'est à cause de vos foutues chaises !

Et, à ce moment-là, le gars qui avait regardé par le hublot gueule comme un âne :

— *Herr Kapitan ! Herr Kapitan ! Nous sommes en mer ! Nous ne sommes pas dans l'Ems !*

Les yeux de Zeldar lui sortent de la tête. Il pivote sur sa chaise. Et j'entends la voix d'Ardena qui dit :

— Ne bouge pas, Zeldar ! Si quelqu'un fait un geste, je lui troue les tripes !

Elle a sorti un automatique du cuissard de son bas. Elle est glacée et menaçante comme un iceberg.

Je n'en reviens pas ! Pour une surprise, c'est une surprise !

Puis elle parle à Franz en allemand. Il a l'air d'hésiter. Elle lève son automatique. Alors il vient vers moi et m'enlève les menottes.

— Voudriez-vous les désarmer, s'il vous plaît, mister Caution ? dit-elle.

— Avec enthousiasme, mon enfant, dis-je. Vous pouvez compter sur mon doigté.

Je me lève et je m'étire. Mes jointures craquent de partout. Puis je fais le tour de l'assistance et je cueille les automatiques. J'y vais un peu rudement quand j'arrive à Zeldar.

Le coco grince des dents. Il tourne la tête vers Ardena, et croasse :

— Vous me paierez ça, espèce de...

— Mais non, mais non, *Herr Kapitan*, dit-elle. Quand les comptes seront faits, c'est vous qui paierez.

Et je remarque qu'elle parle maintenant un anglais tout à fait impeccable. Je suis complètement épaté.

— Mister Caution, me dit-elle avec un sourire, vous oubliez le pauvre Buddy.

Je vais au petit gars, je le soulève et je l'assois. Puis je lui enlève les menottes et je lui fais boire un coup de Champagne. Son apparence redevient humaine.

Enfin, je me fais un petit plaisir. Je vais vers le gars Franz qui a été si gentil avec nous. Et je lui en balance un qui l'envoie rouler à l'autre bout de la cabine.

Puis je m'adosse à la cloison avec un pétard dans chaque main, dans l'espoir qu'un de ces salauds me donnera l'occasion de m'en servir.

Ardena va vers Buddy. Elle lui prend son mouchoir, qu'elle trempe dans du Champagne et elle lui frotte le visage avec. Moi, ça me fait pousser un gros soupir. J'aurais bien aimé que cette mignonne me mette à moi aussi du Champagne derrière les oreilles.

— Mister Perriner, dit-elle, je vous dois beaucoup d'excuses. Si je vous ai frappé tout à l'heure, quand vous êtes entré, c'était pour vous

empêcher de *ne pas* me reconnaître. Cela aurait démoli tout mon jeu. Parce que tous ces messieurs ici croient que je suis Ardena Vandell – qui, d’ailleurs, est superbement blonde, n’est-ce pas ?

Moi, je suis interloqué. Puis je rigole.

— Mais alors, qui êtes-vous ? Comment faut-il vous appeler ? Lui dis-je. C’est tout à fait gênant d’avoir une copine dont on ne sait pas le petit nom.

— Je m’appelle Georgette, répond-elle, avec un sourire.

Puis elle se tourne à nouveau vers Buddy et lui dit :

— Mister Perriner, je représente ici le Gouvernement britannique. Le pilote de ce bateau et celui du *Mary-Perriner*, ne sont pas hollandais. Ils sont anglais. Ce sont des officiers de la Marine Royale.

Elle se tourne vers Zeldar et lui fait un charmant sourire. Le type en est complètement abruti.

— Vous êtes réellement stupide, Herr Kapitan Emil Mienschmidt, lui dit-elle. Aussi stupide que Gloydas. Si ce zèbre-là – comme dit Mr. Caution – avait été un peu malin, il aurait remarqué qu’un petit caboteur britannique était entré dans le port de Delfzyl il y a deux jours, à cause du mauvais temps. Et il aurait remarqué qu’il avait jeté l’ancre près du *Maybury*.

Et vous, cette nuit, vous vous êtes laissé lancer sur la trace de Mr. Caution, précipitamment, en me laissant le soin de retrouver les deux pilotes pour leur dire de monter à bord. Je me suis acquittée de cette tâche que vous aviez bien voulu me confier. Et nous avons fait monter à bord, en même temps, l’équipage anglais du caboteur. Ce fut très simple dans l’obscurité.

Et les deux navires sont actuellement entre nos mains.

« Passez, muscade... », Termine-t-elle en riant.

Et moi je comprends, maintenant, sa conduite avec Gloydas. Elle le cajolait et le saoulait pendant qu’il avalait les deux pilotes britanniques.

Et pour se débarrasser de Zeldar et de ses copains, qui sont arrivés à l’improviste, elle s’est servie, comme appât, du gars qu’elle croyait être Charlie Hoyt.

Est-ce que je n'avais pas raison quand je vous disais, la première fois que je l'ai vue, que cette souris avait de la cervelle ?

— Nous sommes en route pour l'Angleterre, Herr Kapitan, reprend-elle. Et nous devons même être escortés, depuis quelques instants, par un torpilleur britannique.

Ces mots font sortir Zeldar de sa stupeur. Il hurle :

— Ce bateau est neutre. C'est un bateau américain. Je suis en territoire neutre. Je suis officier allemand et j'exige d'être débarqué dans un port neutre !

Buddy se lève de sa chaise et va vers Zeldar.

— Tu sais bien que ça n'est pas vrai, fripouille, lui dit-il. Mon père a vendu à l'Angleterre les bateaux avec leur cargaison. La vente était conclue avant que nous n'ayons quitté New York. Tu es sur un bateau anglais. Et puis, prends donc ça !

Et Buddy allonge au bozo son poing en pleine gueule.

Zeldar fait : « Han ! » et s'abat.

On a mis des menottes aux zèbres et on les a flanqués dans la cabine où ils nous avaient fourrés Buddy et moi.

Buddy prend l'air sur le pont. Et moi je discute, dans le salon, avec la même Georgette.

Quand je suis venu l'y retrouver, elle était devant un miroir et se poudrait le nez. Et je me suis demandé d'où elle avait tiré sa houpette. Je suppose qu'elle l'avait mise dans son *autre* bas.

Moi – je trouve que c'est stupéfiant, la quantité de choses qu'une poule arrive à fourrer dans ses bas ! Je veux dire : en plus de ses jambes.

— D'abord, Georgette, dis-je, vous accepterez bien que je vous félicite. Vous avez réussi là un numéro de première force. Vous êtes sensationnelle !

« Ensuite, je voudrais régler avec vous une petite question qui me tient très fort au cœur. C'est au sujet du gars Zeldar. »

« Ce zèbre m'appartient. Ce morceau de pourriture est ma ration de viande personnelle. Je veux le ramener avec moi aux Etats-Unis. Je

le ferai passer en Cour Fédérale sous deux mille deux cent soixante-quinze chefs d'accusation différents. Et je le ferai électrocuter tellement de fois que ça usera tout le courant de toutes nos centrales électriques. »

Georgette secoue la tête.

— Rien à faire, Lemmy, me répond-elle. Je le tiens, et je le garde. Et donnez-moi une cigarette, s'il vous plaît.

Je lui en donne une et je reprends :

— Pardonnez mon obstination, mon petit lapin.

Mais j'ai été le premier sur sa piste – à Paris – et il est à moi. De plus, j'ai contre lui une accusation qui vous manque. Celle de meurtre. Sur la personne de mon collègue et copain Rodney Wilks, qu'il a fait empoisonner à Paris.

Georgette recommence à secouer la tête.

— *Nous* étions sur Zeldar *avant* qu'il n'aille en Amérique. Sur lui, sur Nakorova et sur Willie Lodz quand ils préparaient tout cela en Angleterre. C'est pour cette raison-là que je suis allée aux Etats-Unis et que j'ai réussi à y piquer Ardena Vandell – l'amie de Lodz – après qu'ils eurent kidnappé Buddy. *Elle* avait à peu près deviné ce qui se cachait derrière l'enlèvement. En lui faisant très peur j'ai réussi à la faire parler.

Puis je suis partie pour Paris sur le même bateau que Géraldine Perriner que je surveillais à New York. J'avais la certitude que Nakorova l'attirerait en France pour que la bande puisse s'emparer d'elle aussi.

— Comment ? Dis-je indigné. Vous saviez qu'ils voulaient embarquer aussi Géraldine et vous n'avez rien fait pour les en empêcher ! Vous devriez venir suivre des cours au F. B. I., à Washington !

— Croyez-vous, vraiment, Lemmy ? me répond-elle avec un sourire. Si j'ai laissé Géraldine quitter Paris pour Londres, c'était pour coincer les gars qui devaient la cueillir à son arrivée à l'aérodrome de Croydon – les deux derniers agents de Zeldar en Angleterre – sur lesquels nous n'avions pas encore pu mettre le grappin.

« Maintenant ces deux... zèbres sont sous clef. Et Géraldine est

confortablement installée dans un appartement du *Savoy*. »

Je respire un bon coup. Moi – je commence à trouver ça *blessant*.

Puis Georgette me fait un délicieux sourire et ajoute :

— Vous voyez bien, mon cher Lemmy, que vous devriez compléter les leçons du F. B. I. en venant suivre chez nous une série de cours à la « Spécial Branch » !

Je pousse un grand soupir.

— Vous triomphez sur toute la ligne, Georgette. Mais laissez-moi vous dire qu'il y a une chose que vous ne savez pas. Et c'est que je vous avais repérée à Paris, le jour où vous étiez en train de fourrager dans la salle de bains de la même Juanella Rillwater. Qu'est-ce que vous y cherchiez, ma belle ?

— Oh ! Rien de spécial. J'essayais de me documenter sur cette dame qui était une nouvelle venue dans l'affaire, et sur qui je ne savais absolument rien.

Cet aveu me console un peu. Mais Georgette ajoute tout de suite :

— Je me trouvais dans sa chambre quand je vous ai entendu entrer dans le salon. Alors, je suis passée dans la salle de bains. Et j'ai ouvert l'armoire à médicaments pour vous y surveiller dans la petite glace. Je vous ai vu qui me regardiez par l'entrebâillement de la porte. Je suis partie, le soir même, pour Delfzyl, sans avoir eu le temps de rechercher qui vous étiez.

Je pousse un autre gros soupir. On est « collé » à tous les coups, avec cette petite-là.

— En tout cas mon petit lapin, dis-je, en ce qui concerne le Zeldar, il faut que vous en fassiez votre deuil-C'est moi qui l'emporterai sous mon bras.

— Rien à faire, Lemmy. J'ai la priorité.

— Oui ? Dis-je. Alors, dites-moi ce que vous ferez de lui-Vous ne pouvez rien prouver contre lui. Vous savez ce qu'il avait l'intention de faire, mais vous n'avez rien contre lui qui puisse vous permettre de le faire pendre. Je vous connais bien, vous autres. Vous le mettrez au frigidaire jusqu'à la fin de la guerre, et vous le libérerez ensuite. Et il s'en sera bien tiré !

Georgette hausse les épaules.

— Ecoutez-moi, ma charmante, dis-je encore. Ce gars-là, c'est de l'ordure. Il a tué Rodney Wilks – mais il ne l'a pas fait lui-même. Alors, je ne peux rien prouver. Et comme Edvanne et Serge sont morts, on ne pourra jamais rien prouver. Et puis il a tué ces deux-là – il me l'a avoué lui-même – mais il le nierait devant les jurés, et vous ne pourriez pas fournir de preuves. Tous ses crimes sont bien camouflés. C'est un salaud qui a de la cervelle.

Et puis il y a nous. Vous avez entendu ce qu'il nous réservait à vous, à Buddy et à moi.

« Il n'y a pas à hésiter, mon petit lapin. Il faut que vous disiez aux gens de chez vous que Zeldar est à moi. Moi, je peux le posséder. Parce que le kidnapping hors des limites d'un Etat de l'Union tombe sous la juridiction fédérale. Et ça peut mener le gars à la chaise électrique. Je peux lui garantir, en tout cas, la prison à vie. »

Elle hausse à nouveau les épaules.

— Comment pourriez-vous prouver qu'il était derrière le kidnapping de Buddy ? me dit-elle. Serge et Edvanne Nakorova sont morts. Willie Lodz et Borg ne rentreront pas aux U. S. A., Ardena Vandell a déjà filé au Mexique.

« Vous ne pourrez réunir aucune preuve contre Zeldar. Personne ne parlera. Le kidnapping proprement dit a été exécuté uniquement par Ardena, Borg et Lodz. Vous ne pouvez rien prouver, Lemmy. »

Je me lève. L'affaire est réglée.

— Allons, dis-je, vous m'avez estoqué, Georgette. Je n'ai plus qu'à m'incliner. Je vais aller faire un petit tour pour voir ce qui se passe. Vous seriez bien gentille si vous pouviez nous faire un peu de café.

Elle sort avec moi pour aller à la cuisine.

Moi, je monte sur le pont. Le vent est un peu tombé, mais le bateau danse toujours. Je suis obligé de m'accrocher à tout ce qui me tombe sous la main. Puis je m'accoude à la lisse pour regarder le paysage.

Le torpilleur d'escorte est à peu de distance. Je le vois labourer la mer et couper les vagues en deux. Il est fin, puissant, redoutable. Il me fait penser à la même Georgette...

Juste au moment où je pense ça, le *Maybury* fait une embardée qui me force à m'agripper à la rambarde. Ma main touche des maillons d'une chaîne. Je regarde et je m'aperçois que je me trouve accoudé à la section du bastingage qu'on retire pour y mettre la passerelle par où les passagers descendent à quai. Il y a une chaîne et un verrou qui la maintiennent en place.

Je fais glisser le verrou et je donne une légère poussée. Je sens que ça cède.

Je remets la section en place pour qu'on ne s'aperçoive de rien. Mais je ne remets pas le verrou.

J'attends un petit moment, pour donner le temps à Georgette de quitter la cuisine. Puis je m'y rends à mon tour et je demande au frangin qui s'y trouve un paquet de sel.

En bas de l'escalier, je sors de ma poche une petite gourde de whisky que m'a donnée le capitaine. Je m'en envoie la moitié. Puis je fourre une quantité de sel dans la gourde.

Je monte sur le pont, puis sur la passerelle. Buddy est là, qui parle à l'officier de la Royal Navy. Je lui fais un signe, et je redescends sur le pont. Il vient m'y rejoindre.

— Buddy, dis-je, je viens de penser beaucoup à Zeldar. Vraiment, c'est un coco que je n'aime pas. Je trouve qu'il n'est pas gentil.

Buddy me dit ce qu'il pense de Zeldar. Et il le dit très bien. Avec des mots très expressifs. Et soigneusement sélectionnés...

Je sors de ma poche la gourde de whisky.

— Pourtant, petit, dis-je, ça ne serait pas humain de refuser à Zeldar une rasade de whisky s'il avait très besoin d'un tonique.

Seulement, attention. Au cas où un salopard aurait fourré du sel dans cette gourde et que ça retournerait un peu l'estomac du zèbre et que tu le ferais monter sur le pont pour qu'il respire l'air du large, il faudrait veiller à ce qu'il ne s'appuie pas à cet endroit-ci – là où se trouve la petite chaîne – parce que ça ne tient pas très bien. Ça pourrait céder sous son poids.

« Et tu te rends compte si ça serait vexant que le Zeldar pique une tête dans la flotte ! »

Buddy me dit oui. Que ça serait vexant.

Et il m'arrache presque ma gourde.

Un morceau de lune sort des nuages. Je commence à me sentir bien mieux. Et sauf mon nez qui ressemble à une escalope, mes yeux à moitié fermés et mes côtes qui me font mal, rien ne me rappelle déjà plus les mauvais moments passés.

Un second torpilleur est venu nous rejoindre. Et un peu plus loin derrière nous, le *Mary-Perriner* danse aussi. Je me dis confidentiellement que j'aimerais assez retrouver la bonne vieille terre ferme.

Je redescends dans le salon. Georgette y est assise devant une cafetière et des tasses.

Moi, chaque fois que je me retrouve devant cette poupée mon petit cœur bat la chamade. Je vous dis qu'elle a tout ce que peut souhaiter un type difficile. Et même du supplément.

Je prends un air désespéré. Je me fabrique la figure d'un gars qui en aurait soupé de l'existence.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lemmy ? Me demande-t-elle.

— Oh ! Dis-je, tout va très bien pour moi – sauf que je suis un gars fini et que ma carrière est brisée. J'étais supposé être un as dans mon métier – et pendant que je tournais en rond, c'est vous qui avez conduit toute l'affaire.

Georgette tombe dans le panneau.

— Mais sans vous, Lemmy, je n'aurais rien pu conclure. Si vous n'étiez pas venu à Delfzyl en me faisant croire que vous étiez Charlie Hoyt, je n'aurais pas pu rouler Zeldar en gagnant sa confiance. Nos hommes n'auraient pas pu s'emparer des cargos. Et nous ne serions pas en ce moment dans la mer du Nord. Vous avez fait un travail superbe.

Je secoue la tête, d'un air lamentable.

— Non, non, dis-je. Je suis fini. A Washington, les gars vont se payer ma tête tout le temps. Il faudra que je démissionne.

Je me désespère avec tant d'ardeur, que si je continue comme ça,

je sens que je vais pleurer à chaudes larmes.

Je me lève et je vais m'adosser à la cloison.

Georgette vient vers moi et pose ses mains sur mes épaules. Puis elle me dit :

— Je ne comprends pas, Lemmy, que vous preniez les choses comme ça. Moi, je sais que je vous dois beaucoup.

— Vous pensez vraiment ce que vous dites là, Georgette ?

Elle me dit :

— Bien sûr que oui.

— Alors, si c'est comme ça, dis-je, que vous êtes comme qui dirait endettée envers moi, il n'y a qu'une façon possible de vous acquitter. Est-ce que vous me comprenez, Georgette ?

Elle est tout contre moi et je l'attire encore plus près.

— Depuis que je vous ai vue pour la première fois, je suis mordu pour vous comme un fou, Georgette. Je suis comme un pantin dans vos mains. La preuve, c'est que je vous abandonne Zeldar.

Elle est dans mes bras et-elle se suspend à mon cou. Sa bouche est sur la mienne. Et le reste ne vous regarde pas.

En plein milieu de nos effusions, la porte s'ouvre et Buddy irrupte.

— Il vient d'arriver une chose terrible, dit-il. Zeldar est tombé par-dessus bord.

Georgette le regarde, puis me regarde, stupéfaite.

— Comment cela ? demande-t-elle.

— Il avait bu un peu de whisky, dit Buddy. Vous comprenez, j'avais eu pitié de lui et je lui avais donné à boire. Et puis il ne s'est pas senti bien. Alors, je l'ai conduit sur le pont. Là, il s'est appuyé à la rambarde, à un endroit mal verrouillé. Ça a cédé sous son poids et il a basculé dans la flotte.

— N'avez-vous rien fait ? demande Georgette. Vous n'avez pas crié : « Un homme à la mer ? »

— Bien sûr que si, répond Buddy. Mais j'ai justement mal à la gorge. Je n'ai pas pu crier très fort et personne ne m'a entendu.

Puis il ajoute :

— C'est vraiment terrible. Mais après tout, c'est peut-être aussi bien comme ça.

J'incline la tête.

— Tu as peut-être raison, Buddy. Mais c'est vexant quand même. J'en suis fâché.

— Moi aussi, dit Buddy.

Et il se pince pour ne pas trop rire.

Georgette lui verse du café. Il boit en vitesse et file.

— C'est le doigt du destin, Georgette, dis-je. Au moment même où je vous dis que je vous fais cadeau du zèbre, il s'arrange à piquer une tête dans la flotte. On ne peut répondre de rien, dans la vie.

Georgette me regarde du coin de l'œil.

— Lemmy, me demande-t-elle, vous n'êtes pour rien dans cette histoire ?

— Comment aurais-je pu m'en mêler ? J'étais ici avec vous... C'est un alibi impeccable, ma choute !

— Oui, Lemmy. Seulement – comme Zeldar s'est trouvé malade après avoir bu le whisky de Buddy...

Elle s'interrompt et je toussote.

... et qu'il y a encore du sel sur votre veston... Qu'est-ce que vous auriez voulu que je réponde ? Moi, j'ai repris Georgette dans mes bras. Et je lui ai susurré, bouche contre oreille :

— Voyons, Geo-Geo, sois raisonnable. Avoue franchement qu'il y a de quoi se marrer !

FIN

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV